que sais-je ?

LE VOCABULAIRE ANGLAIS

PAUL BACQUET

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

« QUE SAIS-JE ? »
LE POINT DES CONNAISSANCES ACTUELLES
N° 1574

LE VOCABULAIRE ANGLAIS

par

Paul BACQUET
Professeur à l'Université de Paris III

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS
1974

DU MÊME AUTEUR

La structure de la phrase verbale à l'époque alfrédienne (Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg), Paris, Les Belles-Lettres, 1962.

Les tragédies de Sénèque et le théâtre de la Renaissance, Paris (C.N.R.S.), 1964 (en collaboration).

Un contemporain d'Elisabeth Ire : Thomas Sackville, l'homme et l'œuvre, Genève, Droz, 1966 (ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres).

Exercices pratiques de grammaire anglaise, Paris, Armand Colin, 1971, 2e éd. revue, 1972 (en collaboration avec D. KEEN et et S. MARRO).

Le « Jules César » de Shakespeare, Paris, S.E.D.E.S., 1974.

Initiation au thème anglais, Paris (en collaboration avec D. KEEN) (sous presse).

L'étymologie anglaise, Presses Universitaires de France (en préparation).

Dépôt légal. — 1re édition : 2e trimestre 1974
© 1974, Presses Universitaires de France
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays

INTRODUCTION

LE COSMOPOLITISME LEXICAL DE L'ANGLAIS

Le français, qui passe pour une langue précise, utilise moins de 100 000 mots pour traduire le volume des significations lexicales. L'anglais compte plus de 250 000 mots simples, auxquels s'ajoutent quelque 100 000 composés et dérivés. Loin derrière lui et le français viennent toutes les langues de l'Europe, en particulier et dans l'ordre : l'allemand, l'espagnol, l'italien.

Cette richesse, l'anglais la tire de son histoire, dont les débuts le relient aux langues germaniques bien que depuis près de dix siècles il s'éloigne de ses origines par les influences subies, par sa réceptivité qui en fait l'un des plus énormes forums internationaux du lexique, par sa créativité sans cesse en éveil, par son affranchissement des tutelles catégorielles, grammaticales et socio-culturelles. Son vocabulaire résulte de la fusion de termes germaniques et français, de vestiges celtiques, d'emprunts aux langues les plus diverses selon les besoins de la culture, du commerce, de l'économie, de la politique, des sciences et des techniques. Il n'a jamais craint les emprunts, sauf peut-être au cours de périodes xénophobes.

Et il est piquant de constater, pour nous limiter à ce repas sacro-saint qu'est le BREAKFAST — le terme est d'origine anglaise —, que la Perfide Albion a su prendre à la Doulce France le nom de la plupart des ingrédients qui font la diversité et la saveur du petit déjeuner anglais. Du GRAPE-FRUIT — dont les origines directes américaines ne doivent pas dissimuler les gênes françaises — ou de l'ORANGE-

JUICE au TOAST, à la MARMELADE, au SUGAR et au LEMON, en passant par le BACON, tout est issu de notre lexique, à l'exception d'emprunts au latin (BUTTER), au scandinave (EGG) et au chinois (TEA). Reste MILK, qui est germanique, et vieux comme le monde indo-européen.

ABRÉVIATIONS ET SYMBOLES

adj. ..... adjectif
all. ..... allemand
am. ..... américain
angl. ..... anglais
bret. ..... breton (Gr.-Bret.)
celt. ..... celtique
cp. ..... comparez
cf. ..... confer
dan. ..... danois
écos. ..... écossais
f. ..... féminin
fam. ..... familière (langue)
fin. ..... finnois
fr. ..... français
gaél. ..... gaélique
gal. ..... gallois
germ. ..... germanique
g.c. .... germanique commun
gaul. ..... gaulois
got. ..... gotique
gr. ..... grec
id. ..... idem
i.e. ..... indo-européen
irl. ..... irlandais
it. ..... italien
lat. ..... latin
lat. tard. ..... latin tardif
lat. vulg. ..... latin vulgaire
lit. ..... littéralement
m.a. ..... moyen-anglais
masc. ..... masculin
n. ..... neutre
N.E.D. ..... *New English Dictionary*
néerl. ..... néerlandais
prét. ..... prétérit
rac. ..... racine
rus. ..... russe
scand. ..... scandinave
Shorter ..... *Shorter English Dictionary*
sk. ..... sanskrit
suéd. ..... suédois
v.a. ..... vieil-anglais
var. ..... variante
v.fr. ..... vieux-français
v.gal. ..... vieux-gallois
vha. .... vieux-haut-allemand
v.irl. ..... vieil-irlandais
v.n. ..... vieux-norrois
v.norm. ..... vieux-normand
w.s. ..... west-saxon
> : qui aboutit à
< : provient de
/ : par opposition ou comparé à
→ : se transforme en
* : forme hypothétique reconstituée
[ ] encadre une transcription phonétique
// limite une transcription phonologique

Quelques consonnes vieil-anglaises :

ċ : /tʃ/ en général comme *church*
ġ : /dʒ/ ou /j/ comme *judge* ou *you*
sċ : /ʃ/ comme *ship*

Pour des détails, voir André CRÉPIN, *Histoire de la langue anglaise*, coll. « Que sais-je ? », Presses Universitaires de France, 1967.

CHAPITRE PREMIER

LES ORIGINES

On a tendance à simplifier l'image étymologique de l'anglais : elle traduirait un équilibre parfait entre le legs germanique et les acquisitions françaises. Rien n'est plus inexact que ce beau mythe qui faisait les extases des gens cultivés du siècle dernier, anglophiles, francophiles, amateurs. Comme beaucoup de mythes, celui-là a la vie longue et la légende continue à sévir.

La tentation inverse est de se laisser impressionner par le polyglottisme de l'anglais et d'oublier qu'il est une langue germanique au même titre que l'allemand, le néerlandais ou les langues scandinaves. Si les traits spécifiques de sa grammaire font de l'anglais l'enfant prodigue des langues germaniques, le vocabulaire de base demeure bien celui qui, au cours du premier millénaire avant J.-C., servait aux tribus localisées le long de la Baltique et au sud de la Scandinavie.

I. — L'héritage germanique

Parmi ces mots il faut d'abord citer ceux qui sont communs aux langues germaniques et que l'on ne trouve pas dans d'autres langues indo-européennes ; c'est le cas de termes de marine ou se rapportant à la vie maritime : DAM (all. *Damm*), EBB *(Ebbe)*, HAVEN *(Hafen)*, KEEL *(Kiel)*, CLIFF *(Klippe)*, NET *(Netz)*, SEA *(See)*, SAIL *(Segel)*, SWIM *(schwimmen)*, STEER *(Steuer)*, STRAND *(Strand)*, STORM *(Sturm)*, TIDE *(Zeit*, cf. *Time and tide wait for no man)*, etc.

Mais indépendamment de ce domaine qui traduit un état de civilisation tourné en partie vers les activités de la mer, il existe de nombreux mots

propres aux langues germaniques et que l'on pourra opposer aux termes classiques équivalents, latins, grecs, etc., dont ils diffèrent totalement. BONE, CRAFT, DRINK, GROUND, HONEY, KNAVE, LEAP, REEK, THIEF, TOE, WIFE, WINTER, etc., ont leurs correspondants en allemand par exemple et seules leurs évolutions phonétiques respectives voilent parfois leur ressemblance.

Un sondage effectué parmi les termes de la vie quotidienne révèle qu'une grande quantité de verbes habituels sont d'origine germanique et apparaissent dès le vieil-anglais dont les premiers témoins écrits datent du VIIIe siècle. Ainsi ASK (v.a. *āscian*), BEGIN *(-ginnan)*, BITE *(bītan)*, BLOW *(blāwan)*, BREAK *(brecan)*, COME *(cuman)*, DRIVE *(drīfan)*, EAT *(etan)*, FALL *(feallan)*, FIND *(findan)*, GIVE *(ġiefan)*, GLIDE *(glīdan)*, GO *(gān)*, HEAR *(hīeran)*, HELP *(helpan)*, KISS *(cyssan)*, LIVE *(libban)*, MAKE *(macian)*, MEET *(mētan)*, NAME *(ġenamian)*, PLUCK *(ploccian, pluccian)*, RIDE *(rīdan)*, SEE *(sēon)*, SING *(singan)*, SIT *(sittan)*, SLEEP *(slēpan)*, SPEAK *(specan*, remplaçant *sprecan*, all. *sprechen)*, STAND *(standan)*, WALK *(wealcan)*, WRITE *(wrītan)*, etc. La liste complète serait longue. Un simple coup d'œil sur les secteurs qui suivent rassurera ceux qui craindraient une dégermanisation de l'anglais de base :

Noms de parenté : FATHER (v.a. *fæder*), MOTHER *(mōdor)*, BROTHER *(brōðor)*, SON *(sunu)*, DAUGHTER *(dohtor)*, — SISTER a été modifié par le scandinave ; le v.a. atteste *sweostor*, qui est proche.

Noms des parties du corps : BODY (v.a. *bodiġ*), ARM *(earm)*, BACK *(bæc)*, BOSOM *(bōsm)*, EAR *(ēare)*, EYE *(ēaġe)*, FINGER (id.), FOOT *(fōt)*, HAND (id.), HEAD *(hēafod)*, HEART *(heorte)*, KNEE *(cnēow)*, LIMB *(lim)*, MOUTH *(mūð)*, NOSE *(nosu)*, THIGH *(þēh, þēoh)*, TONGUE *(tunge)*, WOMB *(wamb)*, etc.

Noms d'animaux : BEAR (v.a. *bār)*, BEE *(bēo)*, CALF *(ċealf)*, COW *(cū)*, HORSE *(hors)*, FISH *(fisċ)*, FOWL (*fugol* « oiseau »), GOOSE *(gōs)*, HAWK *(hafoc)*, HART *(heorot)*, LAMB (id.), MOUSE *(mūs)*, OX *(oxa)*, RAVEN *(hræfn)*, ROE (« chevreuil », *rā*), SEAL (« phoque », *seolh*), WETHER *(weðer)*, WHALE (*hwæl* « morse »), etc.

Des mots divers de la vie quotidienne pris dans une longue liste : ALE (« bière », *ealu*), ANSWER *(andswaru)*, BROTH *(broð)*, CARE (« souci », *caru*), CHILD *(ċild)*, CORN (id.), DAY *(dæġ)*, DEVIL *(deofol)*, DOOR *(duru)*, EARTH *(eorðe)*, FLESH *(flǣsċ)*, FLOOR *(flōr)*, FRIEND *(frēond)*, GOD (id.), GRASS *(gærs, græs)*, HAY *(hīeg)*, HEAVEN *(heofon)*, HOUSE *(hūs)*, LOAF (*hlāf* « pain » = angl. *bread*, et « miche »), LOVE *(lufu)*, MAN *(mann)*, MONTH *(mōnað)*, MOON *(mōna)*, NAIL (« ongle, clou », *nægl*), NAME *(nama)*, NIGHT *(neaht, niht)*, REST (« repos », *ræst)*, SHIP *(sċip)*, SHOE *(sċōh)*, SPADE *(spadu)*, STAR *(steorra)*, STONE *(stān)*, SUMMER *(sumor)*, SUN *(sunne)*, THING *(ðing)* TOOL *(tōl)*, TREE *(trēow)*, WATER *(wæter)*, WINTER (id. « hiver, année »), WOOD *(wudu)*, WOOL *(wull)*, WORD (id.), WORLD *(woruld)*, WOUND *(wund)*, etc.

Si, du côté des adjectifs les abandons semblent avoir été assez importants, un bon nombre de ceux utilisés aujourd'hui ont évolué normalement depuis le vieil-anglais. C'est le cas de : ALL (v.a. *all, eall*), BITTER (id.), BROAD *(brād)*, CLEAN *(clǣne)*, COLD (anglien *cald*, w.s. *ċeald*), DEAR *(dēore)*, EVIL *(yfel)*, FAIR (« beau », *fæġer)*, FAR *(feorr)*, FREE *(frēo)*, FULL *(full)*, GLAD (*glæd* « joyeux »), GOOD *(gōd)*, GREAT (*grēat* « grand », au physique), GREEN *(grēne)*, HIGH *(hēah)*, HOLY *(hāliġ)*, IDLE *(īdel)*, LITTLE (*lytel* « petit », à côté de *smæl* « étroit », cf. SMALL), LONG *(lang, long)*, MILD *(milde)*, NAKED *(nacod)*,

NEW *(nīwe)*, OLD (anglien *ald*, W.S. *eald*), OPEN (id.), OTHER (*ōðer* « second », cf. *every other day*), OWN (« personnel, propre », *āgen*), RED *(rēad)*, STRONG *(strang)*, SWEET *(swēte)*, TAME *(tam)*, WHITE *(hwīt)*, YOUNG *(ġeong)*.

Contrairement à ce que l'on serait tenté de croire le contingent lexical germanique occupe une place non négligeable dans l'anglais d'aujourd'hui surtout si l'on tient compte du fait que le vocabulaire vieil-anglais ne comportait guère plus de 40 000 mots et que des notions nouvelles et des termes nouveaux sont venus s'ajouter, avec l'évolution des mœurs, à un patrimoine sémantique limité aux besoins d'une société assez simple. Il serait d'ailleurs intéressant de définir cette civilisation vieil-anglaise au moyen de son vocabulaire. Nous verrons à maintes reprises que le lexique est, au même titre que l'archéologie, une source très riche de documents sur la vie en Angleterre au cours des siècles. Etudier l'histoire d'une langue — et surtout celle de son vocabulaire —, c'est nécessairement s'occuper de l'histoire du pays qui parle cette langue.

II. — La mort des mots

Pour les périodes antérieures aux débuts de l'anglais moderne (environ 1500), il est difficile et souvent même impossible de connaître la date de la disparition des mots. Il s'agit sans doute de lente extinction plus que de fin brutale : la mort subite n'existe guère en matière de lexique. Les témoignages écrits sur lesquels nous sommes obligés de nous fonder ne correspondent d'ailleurs pas toujours à la réalité linguistique (conservatisme littéraire, manies d'auteurs, régionalisme, rhétorique, etc.).

Mais quelle que soit la durée du processus de

disparition, la mort des mots est réelle sinon définitive et frappe ici comme elle atteint les hommes et les civilisations. Et il n'est pas douteux qu'avec elle c'est tout un monde ou une tranche d'existence culturelle, affective, conceptuelle, qui s'évanouit même si un autre terme ou plusieurs prennent le relais ou recouvrent l'aire sémantique du mot perdu. Si rien ne se perd vraiment du point de vue de la signification, le contexte n'est plus le même et la passassion du sens ne se fait jamais qu'au cours de plusieurs années. Tout se transforme donc et, les gens changeant et les générations aussi, le sens des mots se ressent de cette incessante, bien que souvent inconsciente évolution.

Ceux qui connaissent des patois savent qu'il est devenu urgent — depuis longtemps — de transcrire ce qui va mourir inexorablement sous nos yeux avec les personnes âgées et à cause de la désertion des campagnes, de l'extension de l'éducation et de la langue prédominante, de l'invasion des moyens de communication de masse (télévision, radio, etc.) et parce que le français jouit d'un prestige certain auprès des jeunes des milieux ruraux ou montagnards. Le problème est le même pour les langues amérindiennes ou africaines par exemple.

Il est d'ailleurs aventureux de dire qu'un mot est mort, car rien ici n'est officiel au contraire des naissances que reconnaît tardivement l'Académie française quand une adoption quai Conti corrobore un état de fait souvent vénérable. Un terme peut survivre dans une région, dans une classe sociale, chez un individu, chez un poète qui lui redonne une nouvelle chance. On voit ainsi des écrivains comme Spenser ou Milton reprendre pour des raisons prosodiques (rime, allitération, schéma accentuel, etc.) ou pour recréer un climat de nostalgie ou d'émerveillement, des mots abandonnés depuis le Moyen Age : *yclad* « vêtu » chez Spenser, *yclept* « appelé » chez Milton.

Rien n'est plus aléatoire que la vie des mots. Leur date de naissance est difficile à préciser, approximative, souvent hypothétique. Ils vivent d'abord en français, en chinois, en arabe, en néer-

landais, ou ont vécu dans un état de langue passé, avant de poursuivre leur carrière en anglais comme des immigrés, des étrangers, pour un temps plus ou moins long, dans un milieu large ou restreint, amical, hostile ou indifférent, snob ou conformiste, aristocrate ou roturier. Dans la plupart des cas, l'accent tonique et la prononciation altèrent leur physique, leur sens s'insère à l'étroit dans la zone sémantique d'accueil. Souvent ils gardent leur sens fort premier alors qu'ils le perdent dans la langue d'origine, comme ANNOY, adopté au XIIIe siècle quand le vieux-français *anuier*, *anoier* était encore proche du bas latin *inodiāre* « rendre odieux, détestable ». Parfois leur sens se déforme progressivement au point de devenir incomparable à l'état sémantique du début comme le mot NICE, emprunté au vieux-français *nice* « stupide, simple d'esprit », du latin *nescius* « ignorant », et dont le sens anglais passe de « sot » (XIIIe siècle) à « dissolu » (XIVe siècle), puis lentement, par phases successives — dont celle de « précis » du XVIe siècle — au contenu actuel d' « agréable » (XVIIIe siècle).

Par ailleurs la culture et la conception de la culture variant avec chacun, avec chaque classe sociale et souvent avec chaque génération, un mot qui est mort pour un tel ne l'est pas nécessairement pour tel autre. En outre, la connaissance passive que nous avons, souvent à notre insu, d'un mot, les associations mécaniques auxquelles nous nous livrons pour retrouver son sens à travers l'étymologie comme nous faisons d'un terme nouveau ou d'un vocable que nous rencontrons pour la première fois, l'acte de reconnaissance que nous opérons, tout ceci prouve qu'un mot est souvent moins mort qu'hors d'usage et qu'il est seulement frappé de désaffection temporaire. Mais si, comme un fossile,

un terme a parfois sa place dans les musées du savoir que sont les dictionnaires ou même les universités et les individus, il n'en reste pas moins vrai que pour mériter d'être considéré comme vivant un mot doit être directement lié à l'usage oral ou écrit, ce qui ne veut pas nécessairement dire à sa fréquence d'emploi pour chacun des sujets parlants. Le cas du verbe vieil-anglais *niman* « prendre » (cf. all. *nehmen*) pourrait servir d'exemple. Abandonné d'abord au cours du XIIe siècle dans le nord de l'Angleterre qui fut fortement marqué par l'influence scandinave, il est remplacé par TAKE (v.n. *taka*) — le vieil-anglais tardif (environ 1100-1150) atteste déjà *tacan* — qui s'étend rapidement à toutes les aires dialectales anglaises. Pourtant *nim* continue à être utilisé par les écrivains jusqu'au XVe siècle. S'il est rare et vit sans doute d'une vie souterraine au XVIe siècle, Shakespeare l'emploie dans *Les joyeuses commères de Windsor* (1588-1589) où l'un des personnages, le corporal Nym, est reconnu comme le caporal Chapard(eur) par la conscience sémantique des spectateurs. Il nous faut nous limiter à ces remarques faute de place : elles devraient permettre de réfléchir aux cas concrets que posent la naissance, le développement et la mort des mots au cours du long brassage lexical qui s'opère sans cesse avec le temps.

Il serait impossible de donner ici une idée même succincte de la masse des termes disparus depuis le Moyen Age : ils sont très nombreux et n'ont été que partiellement inventoriés. Notre intention en citant quelques exemples est de montrer, entre autres choses, l'écart qui sépare l'anglais d'une langue plus conservatrice comme l'allemand.

L'anglais n'a pas d'adjectifs qui descendent du vieil-anglais *æðele* « noble » (cp. all. *edel*), *ġemǣne* « commun » *(gemein)*,

sċīene « beau » *(schön)*, etc. ; pas de verbes courants sortis de *fōn* « saisir » *(fangen)*, *frīġan* « demander » *(fragen)*, *gēotan* « verser » *(giessen)*, *hātan* « s'appeler » (*heissen* ; cf. angl. archaïque *hight*), *steorfan* « mourir » *(sterben)*, *stīgan* « monter » *(steigen)*, etc. ; pas de substantifs usuels directements venus de *ieldra* « parent » *(Eltern)*, *lēode* « groupe d'individus » *(Leute)*, *spor* « trace » *(Spur)*, etc.

Lorsque l'on parle de disparition il faut d'ailleurs savoir à quel niveau elle se situe. Dans le temps ou dans l'espace. Dans le temps : Spenser ressuscite en plein XVIe siècle dans le *Shepherd's Calendar* (1579) des termes abandonnés depuis longtemps et sans doute sentis comme morts, et se délecte d'archaïsmes lexicaux ou sémantiques qui plaisent aux esprits avertis de son époque et à ses imitateurs. Quelques exemples suffiront : *can* « knows » (v.a. *can*), *careful* « soucieux » (v.a. *caru* « souci » + *ful*), *clepe* « appeler » (v.a. *cleopian*, *clipan*), *eld* « vieillesse » (v.a. *ieldo*), *gang* « aller » (v.a. *gangan*), *hem* « eux » (v.a. *hīe*) pour *them*, *her* « leur » (v.a. *hīera*) pour *their*, *hight* « est appelé » (v.a. *hātan*), *sithe* « chemins, fois » (v.a. *sīð*), *speed* « réussir » (v.a. *spēdan*), *wight* « personne, être » (v.a. *wiht*), *won* « habitation » (v.a. *wunung*), *ylk* « même » (v.a. *ilca*), *yode*, prét. « alla » (v.a. *ēode*), etc. Devant ces faits il est difficile de dire si la disparition d'un mot est partielle ou totale, temporaire ou définitive. Il suffit d'écrivains archaïsants comme Charles Lamb ou Walter Scott pour que des termes du passé resurgissent dans le présent et s'imposent dans les milieux littéraires ou cultivés du romantisme.

Rien n'est d'ailleurs plus délicat que de définir la signification du mot « obsolète » (en anglais *obsolete*). C'est sans doute pour cette raison qu'on a jugé nécessaire d'inventer « obsolescent » qui traduit un processus de vieillissement. On a coutume de faire précéder le mot dit obsolète du signe (chrétien ?) † qui équivaut à « feu, défunt », un signe obituaire en somme. S'il existe plusieurs niveaux de disparition, c'est la disparition dans le temps qui est certainement la plus compliquée à fixer. Les dictionnaires (comme le *N.E.D.*) sont utiles, indispensables même, bien qu'ils soient souvent sujets à caution. Rien n'est jamais acquis et la découverte d'un nouveau texte, la lecture attentive d'une œuvre ancienne peuvent modifier la date que l'on espérait définitive. On peut dire par exemple jusqu'à preuve du contraire que le mot *lede* « peuple, nation, homme » est mort depuis 1650 *(Shorter)*. Tout ici est science relative. Les exemples de ce type sont très nombreux.

La disparition peut aussi être spatiale : un mot se limite alors à une partie du pays, à une région, à un dialecte, à un pays

(Afrique du Sud, Etats-Unis par opposition à l'Angleterre). C'est le cas de *neat* « animal de la famille des bovidés » (v.a. *nēat* « bétail »), de *swart* « de couleur sombre » (v.a. *sweart*, cp. all. *schwarz*), de *throw* dans le sens de « tordre » (= *twist*) qui a aussi une application technique (torsion de la soie brute pour obtenir un fil). Le mot vieil-anglais *weald* « forêt » (cp. all. *Wald*) n'a plus d'application que dans le Weald, région, jadis boisée, du sud-est de l'Angleterre et, avec le sens de « colline » dans les Yorkshire Wolds, dans les Costwolds, etc. C'est ainsi que l'on peut dire qu'un mot a une acception régionale, locale, dans son utilisation directe et qu'il est parfois reconnu ou admis sur un plan national comme typique d'un lieu particulier.

Il ne suffit pas de noter une disparition, il faut tenter de l'expliquer, de voir ce qui l'a provoquée. Ici non plus nous ne pourrons entrer dans les détails. Une des causes du phénomène est sans doute, pour ce qui est du vieil-anglais, qu'il existait souvent plusieurs termes pour exprimer une même notion ou nommer un même objet.

Ceci tenait en partie — mais cette étude reste à faire — à ce que les règles qui géraient le système poétique (allitération, métaphore, rhétorique en général) et même celui de la prose, qui était souvent ritualisée, poussaient à la création et au maintien de termes similaires ou diversifiés dans leur forme alors qu'un seul eût pu suffire sans doute sur le plan sémantique, encore qu'il faille éviter de trop généraliser. Ainsi : *flet(t)* ou *flōr* « le sol » ; *heorte* ou *hreðer* « le cœur ». A ces termes présentant des affinités littérales, on ajoutera des mots formellement différents comme *ben(n)* ou *wund* « blessure » (cf. *wound*), *brim*, *flot*, *mere*, *sǣ* (cf. *sea*), etc. « mer », *ċild* ou *bearn* « enfant » (cf. écos. *bairn*), *cniht* (cf. *knight*, avec changement de sens) ou *mæċġ* « jeune homme », *frēond* (cf. *friend*) ou *wine* « ami », *ðæc* (cp. all. *Dach*) ou *hrōf* (cf. *roof*) « toit ».

Une autre cause de disparition est sans aucun doute la liaison féodale qui existait dans la forme

des mots d'une même famille conceptuelle. Si un mot disparaissait tout le groupe se désagrégeait avec lui. C'est là une étude passionnante qu'il faudrait encourager. Le substantif vieil-anglais *þēod* « nation, race » et ses composés ou dérivés, reliés génétiquement à *þēoden* « chef, prince, roi » et à *(ge)þēode* « langue (parlée) », ont disparu avec toute leur parenté politico-culturelle. Il en va de même de *wer* « homme, héros, mari » et de *werod* « multitude, troupe en armes ». Rien n'est plus suggestif à cet égard que la consultation d'un dictionnaire vieil-anglais. Des pans lexicaux entiers tombent si un terme cède. Les causes sont multiples ; elles sont souvent sociologiques et politiques.

Il arrive que lors de la conservation d'un seul terme germanique au lieu de plusieurs ou de l'intégration d'un terme d'une autre origine que l'anglaise, il se produise un élargissement sémantique du terme maintenu ou emprunté. Ceci est vrai pour *man* comme nous le verrons ci-dessous.

Par ailleurs, on aurait tort d'exagérer l'importance de la synonymie : elle n'est souvent qu'apparente ou résulte de notre ignorance ou de l'insuffisance des documents. Plusieurs termes se partageaient fréquemment une aire sémantique donnée en vieil-anglais. C'est ainsi que pour différencier sur le plan sexuel l'homme de la femme, la langue employait *wer* (cf. lat. *uir*) en face de *wīf*, à côté d'ailleurs de *wæp(n)man* opposé à *wīfman* (être humain féminin). Cette notion de procréation n'était pas impliquée dans *man* (être humain en général), *guma* (cf. lat. *homo*), *hæle(ð)*, *lēod*, etc. Seul subsistera *man* en face de *wife*, dont le sens a évolué, tandis que le mot *wer* ne se retrouve plus que dans le composé *werewolf* « loup garou » (l'homme qui, la nuit venue, se déguise — ou est changé — en loup). On pourrait faire ce type de distinction sémantique pour quantité de termes qu'il faudrait recenser et dont *fierd* (armée anglaise) à côté de *here* (armée ennemie, danoise, horde viking) ou encore *hors* (cheval male ou femelle, mot générique) à côté de *hengest* (cheval, étalon, cp. all. *Hengst*) peuvent servir d'exemples.

Qu'un mot ancien disparaisse ne signifie pas nécessairement qu'un autre terme d'origine non

germanique lui succédera. En face de v.a. *ēam* (cp. all. *Oheim*), remplacé au XIIIe siècle par UNCLE, d'origine anglo-normande, ou de *stycce* « morceau » (cp. all. *Stück*), à qui *pece*, *piece* (angl. PIECE), d'origine anglo-normande également (v.fr. *piece*) succède à la même période, ou encore de *fāran* « voyager » (cp. all. *fahren*), remplacé au XIIIe-XIVe siècle par TRAVEL qui vient, avec déformation sémantique, du vieux-français *travail*, des mots aussi courants en vieil-anglais que *weorðan* « devenir » (cp. all. *werden*) ou *weorpan* « jeter » (all. *werfen*) céderont respectivement la place à des termes d'origine vieil-anglaise : BECOME (v.a. *becuman* « advenir, arriver ») et THROW (v.a. *þrāwan* « tordre » (la soie), puis « jeter » au XIIIe siècle). Il faut donc toujours se méfier de conclusions précipitées car on pourra sans difficulté opposer des listes comprenant des correspondants modernes d'origine anglaise : TREE (v.a. *trēow* et *bēam*, cp. all. *Baum*), WORK (v.a. *weorc* et *earfoðe*, cp. all. *Arbeit*), etc., à d'autres listes comportant des termes d'origine française comme NOISE ou FLOWER ou PROUD.

Alors qu'on s'imagine confortablement qu'un mot a tout simplement cessé d'exister on a souvent affaire à une disparition en superficie : la mémoire sémantique retient le sens original et reconnaît dans le schéma de la racine le sens fondamental qui a été transmis comme un héritage inconscient à un groupe linguistique donné. Le mot v.a. *ðæc* « toit », remplacé par ROOF, se retrouve dans THATCH « chaume » *(a thatched roof)* ; *fāran* « voyager » survit dans FAREWELL, dans FARES, *please* (le prix du trajet), dans *bill of* FARE « menu, viatique », (cf. lat. *uia* « la route ») ; *weorpan* « jeter » réapparaît dans WARP « gauchir, se déjeter » ; *steorfan* « mourir » dans angl. familier *I am* STARVING « je crève de

faim », dans *to die of* STARVATION ; *wuniam* enfin « habiter, continuer, être habitué à » dans *I am* WONT...

III. — L'évolution sémantique de termes germaniques

Liée au problème de la disparition des vocables, mais fondamentalement différente, est l'évolution du sens de certains mots. Une partie du contenu sémantique originel se dilue et s'efface, et par une sorte d'attraction, d'affinité, le sens prend une orientation qui n'est pas toujours impliquée dans l'usage ancien et qui était soit connexe, soit en gestation dans la matrice sémantique de la racine. Ainsi BECOME signifie « devenir » après avoir signifié « advenir ». Il remplacera la forme issue de v.a. *weorðan* « devenir », verbe apparenté à i.e. **uert* (cf. lat. *uerto*) « tourner », c'est-à-dire « changer, devenir autre » (voir *turn red* ; *tourner au rouge*). L'adjectif SAD (v.a. *sæd* « repu ») signifie « satisfait » au sens étymologique de « repu », puis « fatigué » et « las » jusque vers 1450 ; il prend aussi le sens de « constant, installé » et le conserve jusque vers 1667, parallèlement à « ordonné, grave, sérieux », nuances qu'il perd vers 1665 — les deux dernières acceptions se retrouvent chez Milton ; dès la fin de la période moyen-anglaise, vers 1450, il signifie « triste, soucieux ». L'allemand *satt*, par contre, est resté fidèle à l'acception ancienne.

Il est, bien entendu, impossible de donner ici plus de quelques exemples. Un bon dictionnaire étymologique (1) permettra de pousser plus loin les investigations.

Le v.a. *bēam* signifie essentiellement « arbre »

(1) C. T. ONIONS, *The Oxford Dictionary of English Etymology*, Oxford, 1966.

(cp. all. *Baum*) et, métaphoriquement, « arbre de la Croix », etc. Il est rare dans le sens de « poutre ». Pourtant c'est aujourd'hui la signification la plus courante de BEAM. CHURL, qui signifiait à l'origine « homme, mari, manant » (v.a. *ceorl*) a pris le sens de « serf, paysan, homme de basse extraction » au XIIIe siècle, puis accentuant son orientation péjorative, celui de « ladre, grippe-sou » au XVIe. Le sens de l'adjectif dérivé CHURLISH « grincheux » est analogique. CLOUD « nuage » vient du v.a. *clūd* « colline, roc ». Le sens de « masse nuageuse » (sens analogique) n'apparaît qu'au XIIIe siècle. Ce second sens lui permet de remplacer la forme venue de v.a. *wolcen*, de même, en 1550, que celle héritée de moyen-anglais *skie*, toutes deux signifiant « nuage ». Le v.a. *cnafa* ou *cnapa* veut dire « garçon » (sens actuel de *boy*), puis « valet » (cp. all. *Knabe* « garçon », *Knappe* « page, écuyer »). Ce n'est qu'au XIIIe siècle que KNAVE prend le sens de « frippon, fripouille » (pour des termes de métiers subalternes devenant termes d'injure, cf. fr. valet, coquin, etc.). Sa première apparition dans le jeu de cartes (« valet ») date du XVIe siècle. Le mot KNIGHT « chevalier » a perdu le sens principal qu'il avait en v.a., celui de « garçon » (= *boy*), « jeune-homme » ; il n'a conservé dans son emploi courant que le sens qui était le sien au XIe siècle « homme d'armes, chevalier ». Il signifiait aussi « héros » (cp. avec v.a. *wer*). QUEAN « putain » — de la même base i.e. **gwen*, que *queen* « reine », apparenté au grec *gunē*, vient du v.a. *cwene* « femme » (cp. suéd.) pour prendre le sens de « femme impudente, drôlesse, coureuse » vers le XIIe siècle et se diriger finalement (XVIe-XVIIe siècle) vers l'acception qu'il a aujourd'hui. *Dēor* était en vieil-anglais le nom courant de la « bête sauvage » (cp. all. *Tier*). Il s'applique au

XIIe siècle aux « cervidés » et se fixe dans le sens de « cerf » jusqu'à ce jour (DEER). Le v.a. *ġeldan*, *ġieldan* signifiait « payer » (cp. all. *Geld* « argent ») ; le terme passe par les sens de « produire » (XIe siècle) puis de « céder » (XIIIe siècle) qu'il conservera (YIELD). Comme sa base indo-européenne **ghostis* (cf. lat. *hostis*), le v.a. *ġiest* signifie « étranger, ennemi » ; ce n'est qu'au XIIIe siècle qu'il prend l'acception d' « invité » (cp. fr. *hôte* : celui qui reçoit ou qui donne l'hospitalité ; hôpital, etc.). Sa forme actuelle GUEST a subi l'influence du vieux-norrois *(gestr)* ; l'orthographe *gu* date du XVIe siècle et transcrit la vélaire sonore. Le mot v.a. *hærfest* correspondait à « automne » (cp. all. *Herbst* « automne » et aussi « récolte, vendange »). C'est dans ce second sens, qui apparaît au XVIe siècle, que HARVEST s'est fixé aujourd'hui. LOAF « miche de pain » vient de v.a. *hlāf* « pain » et « miche ». On ignore quel fut le premier sens des deux. Par ailleurs le v.a. *brēad* signifiait « morceau » et sans doute aussi « pain » ; mais avant le début du XIIIe siècle BREAD a remplacé LOAF pour indiquer la matière, alors que ce dernier ne signifie plus que « miche ». Avant d'être réduit au sens noble de HOUND « chien de meute » (cf. aussi *greyhound* « lévrier ») qu'il prend au XIIIe siècle, le terme v.a. *hund* avait comme en allemand ou en suédois moderne le sens de « chien » ordinaire. Le vieil-anglais tardif (début du XIIe siècle) atteste une fois le mot *docga* dont l'origine est inconnue. DOG sera adopté dans les pays germaniques et latins dans un sens restreint et spécifique (cf. *dogue* ou *boule-dogue* < angl. *bulldog*). MARE a pris, comme en allemand son correspondant *Mähre*, le sens de « jument » alors que la forme de base vieil-anglaise et germanique signifiait « cheval ». Le mot MIND

« esprit » provient de v.a. *ġemynd* « mémoire », ce sens survivant dans des locutions comme *time out of mind* « de temps immémorial », *in mind*, *to mind*. C'est au XIIe siècle seulement qu'il prend le sens d' « esprit, intention, faculté mentale ». La forme évoluée de v.a. *spōn* « copeau, éclat », sens qui disparaît au début du XVIe siècle, s'applique au XIVe siècle à l'écuelle ovale à long manche dont on se sert comme louche ou comme cuiller (sens scandinave d'origine), d'où la signification actuelle de SPOON « cuiller ». Le v.a. *tūn* signifiait « enclos », sens qu'il perd vers la fin du XVe siècle et que l'allemand *Zaun* a conservé. En moyen-anglais (XIIe-XVe siècle) il équivaut à lat. *villa* « ferme, manoir », puis en vient à s'appliquer à un groupe de maisons, privées et publiques, plus vaste qu'un village et ayant une administration locale, d'où l'acception actuelle de TOWN « ville ».

Il arrive que l'on ait affaire à une simple restriction du sens originel ou plus exactement à une sorte de résorption de l'un des sens premiers du mot vieil-anglais, le terme moderne n'exprimant plus qu'une des composantes du spectre sémantique primitif. *Hām*, par exemple, veut surtout dire « village » en vieil-anglais ; on le retrouve dans ce sens dans les noms de lieu *(-ham)* comme en allemand moderne (*-heim*, et quelques toponymes alsaciens : Schiltigheim). Il a aussi le sens de « maison, domicile ». C'est dans cette acception que l'anglais le spécialisera (HOME). Il prend au XIVe siècle la signification de « lieu de naissance », puis au XVIe celle de « pays natal ». Tous ces sens dérivés étaient en germe dans le terme vieil-anglais. Le premier sens de v.a. *wīf* (qui sert de base à v.a. *wīfman* > angl. *woman*) est « femme », distincte de *wer* « homme » sur le plan sexuel. Il traduit souvent par ailleurs l'appartenance à une classe sociale

tournée vers d'humbles besognes ; ce sens est maintenu dans *fishwife* « marchande de poissons » ou dans *old wives' tale* « conte de bonne femme » ; cp. notre « remède de bonne femme ». Il s'applique parallèlement à la femme unie à l'homme par le mariage, à l' « épouse ». La vie sociale et chrétienne a donc récupéré un terme (angl. WIFE « épouse ») qui initialement n'était pas directement associé à l'idée de mariage. Dès le XIVe siècle il prend le sens de « maîtresse de maison », acception que l'on retrouve dans *housewife, goodwife*. WINTER et WORM vont clore cette liste. Le premier signifiait « hiver » et aussi « année ». Il est très fréquent en vieil-anglais dans ce dernier sens et sert fréquemment à exprimer l'âge (ex. : *he is twentiġ wintra eald* « il a vingt ans ») et coexiste avec *ġear* « année ». WORM signifiait à l'origine (v.a. *worm* ou *wyrm*) « serpent, reptile » (sens qu'il a encore en scandinave) ou « ver » et, dans cette dernière acception, plus particulièrement « ver de terre », qui était censé manger les cadavres. C'est ce dernier sens qui a prévalu dans son application usuelle comme pour *winter* le sens d' « hiver ».

IV. — L'anglais, langue indo-européenne

En tant que langue germanique l'anglais a des liens avec les autres langues indo-européennes. Nous ne traiterons ici que ce qui a trait au vocabulaire (1). La loi de Jakob Grimm (2) explique les correspondances qui existent entre :

— i.e. **d(u)wo(u), duo* (lat. *duo*, gr. *dúo* « deux ») et angl. TWO (D/T) ;

(1) Pour une histoire de l'anglais, voir André CRÉPIN, *Histoire de la langue anglaise*, coll. « Que sais-je ? », Presses Universitaires de France, 1967.
(2) Jean FOURQUET, *Les mutations consonantiques du germanique*, Paris, 1948.

— i.e. **gneuom* (lat. *genu*, gr. *gónu* « genou ») et angl. KNEE (G/K) où kn se prononce /n/ depuis le XVIIIe siècle ;
— i.e. **piskos* (?) (lat. *piscis* « poisson ») et angl. *fish* (P/F) ;
— i.e. **trejes* (lat. *trēs*, gr. *treîs*) et angl. THREE (T/TH, noté *þ* en vieil-anglais : *þrī*) ;
— i.e. **kr̥no-* (lat. *cornu* « corne ») et angl. HORN (K/H) ;
— i.e. **bhrāter* (lat. *frāter*, gr. *phrā́tēr* « frère » qui attestent une transformation de i.e. *bh en f) et angl. BROTHER (BH/F) ; pour t/th voir *three* plus haut ;
— i.e. **dhō* « poser » (cf. lat. *ad*| *de*| *re*, gr. *é*| *thē*| *ka*) et angl. DO « faire » (DH/D) ;
— i.e. **ghordho-* (cf. avec modification consonantique gr. *chórtos* « cour » et lat. *hortus* « jardin ») et angl. YARD (< v.a. *ġeard* « enclos, clos » < g.c. **gardaz*, même racine que le slave *-grade* « ville » cf. Belgrade) et *-gorod* (cf. Novgorod) (GH/G ; pour dh/d, voir exemple précédent) ;

Ces exemples ne donnent qu'une idée sommaire des implications de la loi de Grimm et devront être complétés par des lectures plus spécialisées.

Il serait intéressant de relever ici les relations indo-européennes qui existent entre l'anglais et les langues classiques, sanskrit, grec, latin, langues romanes, etc. Aux termes précédents on ajoutera : sk. *bhárāmi* « je porte » et angl. TO BEAR (cf. lat. *fero* et cp. avec *f* de *frater*) ; lat. *fāgus* « hêtre » (i.e. **bhāgos*) et angl. BOOK ; lat. *fodere* « creuser » (i.e. **bhodh-*) et angl. BED (g.c. **baðjam*) ; gr. *poús* (rac. *pod-*) « pied » (cf. lat. *pēs*, rac. *ped-*) et angl. FOOT ; lat. *sedere* « s'asseoir » et angl. SIT ; lat. *edere*,

gr. *édein* « manger » et angl. EAT (v.a. *etan*) ; lat. *dens* (rac. *dent-*) « dent », de la même racine que *edere*, gr. *odōn* (rac. *odónt-*) et angl. TOOTH (g.c. **tanþuz*, v.a. *tōþ*) ; lat. *canis*, gr. *kúōn* (rac. *kun-*) « chien » et angl. HOUND ; lat. *canere* « chanter » et angl. HEN « poule » (v.a. *henn*, féminin de *hana* « coq ») ; lat. *cor* « cœur » (rac. *cord-*) et angl. HEART (v.a. *heorte*) ; lat. *genus*, gr. *génos* « race » et angl. KIN « famille, race » (v.a. *cynn* < g.c. **kunjam*) ; gr. *génus* « mâchoire inférieure », lat. *gena* « joue » et angl. CHIN « menton » (v.a. *ċinn*), etc.

Par ailleurs, en raison des contacts entre les peuples germaniques et slaves, il ne faudra pas s'étonner qu'il y ait tant de termes communs par leur racine en anglais et en russe (angl. LOAF, rus. *chleb* « pain » ; angl. WATER, rus. *voda* « eau », *vodka*, diminutif) ; en anglais et en finnois (angl. KING, fin. *kuningas* ; angl. LAMB « agneau » et fin. *lammas* « mouton »), etc. Cette étude comparée, qui est d'un grand intérêt pour l'amateur d'étymologie et l'historien, dépasse le cadre de notre enquête et nous ne pouvons donner ici qu'un très bref aperçu de cette passionnante question. Rappelons une fois pour toutes que le fait de comparer, par exemple, le latin *trēs* à l'anglais THREE ne signifie pas que le second terme provient du premier, mais que l'un et l'autre ont une origine semblable ou voisine. Si de nombreux termes anglais viennent effectivement du latin, langue militaire, de religion, de culture, des centaines de mots latins n'ont de commun avec l'anglais que leur parenté indo-européenne et il faudra dans ce cas remonter à la forme indo-européenne reconstituée et non au terme latin qui, lui-même (cf. *fero* « je porte » et angl. BEAR) aura pu évoluer d'une manière indépendante par rapport à l'original.

Indiquons ici en passant quelques-uns des effets de la deuxième mutation consonantique, la *zweite Lautverschiebung*, propre au vieux-haut-allemand, alors que la première, expliquée par J. Grimm, caractérise l'ensemble du germanique. C'est la deuxième mutation qui explique les différences entre angl. APPLE et all. *Apfel* (P/PF), DAUGHTER et *Tochter* (D/T), FOOT et *Fuss* (T/SS, en finale), THIN et *dünn* (TH/D), TWO et *zwei* (T/TS, à l'initiale), etc.

V. — Séquelles celtiques

La toponymie peut donner le change : de nombreux noms de régions, de villes, de rivières d'origine celtique furent adoptés par les Germains installés en Angleterre au cours d'une période qui va du milieu du Ve siècle (dans le Kent et les zones côtières de l'Est et du Sud-Est) au IXe siècle (en Cornouaille) alors que très peu de mots d'usage courant dérivent actuellement de cette source. Ces noms de lieux sont peut-être dus à la présence ou au maintien de minorités celtes dans ces régions (intermariages ? bilinguisme ?) ; mais nous devons nous montrer prudents, faute de savoir exactement comment les envahisseurs germains se comportèrent vis-à-vis des populations de Bretagne (l'Angleterre actuelle) (1). La plupart des noms de lieux ne nous sont d'ailleurs connus qu'à travers la forme latinisée qu'ils prennent dans les documents du Moyen Age et/ou sous la forme refaite par les Anglo-Saxons. C'est le cas de LONDON *(Londinium)*, de YORK *(Eboracum)*, de DOVER (littéralement « eaux », bret. **dobrā* « eau », lat. *Dubrae*, v.a. *Dofras*), de CARLISLE (*Luguvalium* ; celt. *cair* « place fortifiée »), et de noms de lieux dont le premier élément seul est d'origine celtique : DONCASTER (« forteresse, cf. lat. *castra*, sur le Don », celt. *don* « eau »), EX/ETER, WIN/CHESTER, SALIS/BURY (forme romano-celte : *Sorviodunum* ; *-bury* < v.a. *burh* « place fortifiée »), LIN/COLN (lat. *Lindum Colonia*), LEEDS (littéralement « lieu boueux »), etc.

Pour ce qui est des noms de régions on citera : KENT, DEVON (v.a. *Defnas*, du celt. *Dumnonii*

(1) Sur les Celtes, cf. Henri HUBERT, *Les Celtes depuis l'époque de la Tène et la Civilisation celtique*, 2 tomes, Albin Michel, 1950.

« les profondeurs »), CORNWALL (v.a. *Corwalas*, du celt. *Cornovii* « les gens du promontoire »), CUMBERLAND (« terre des Cymry », c'est-à-dire des « hommes du même pays »). Quant aux noms de rivières, qu'il s'agisse de l'AVON, de l'ESK, du DON (comté de Durham), qui signifient tous « eau, cours d'eau », ou de la Tamise, THAMES « rivière sombre », ils s'ajoutent à quantité de noms celtiques de monts, de vallées, de bois, de lieux-dits, dont il est impossible de rendre compte ici (1).

Il existe donc peu de mots courants d'origine celtique en face de cette multitude de toponymes. Citons l'un des plus anciens emprunts, antérieur à l'implantation des tribus germaniques en Angleterre et pris aux Celtes continentaux : angl. -RIC, que l'on ne retrouve que dans *bishop*RIC « évêché » (c'est-à-dire : lieu où l'évêque exerce son autorité), du celt. **rig* « roi » (v.irl. *rī*, génitif *rīg*, cf. *Vercingétorix*, *Alaric*, et l'origine de *Henri* < lat. *Henricus*, nom germanique latinisé). Le g.c. **rīki* « royaume » (apparenté au lat. *rex*) donne le v.a. *rīce* « royaume » qui a disparu comme mot indépendant contrairement au terme vha. qui donnera all. *Reich*. Le v.a. atteste aussi *rīċe* « puissant ». L'anglais moderne *rich*, emprunté au français, lui-même débiteur ici du germanique, est donc de la même origine que le v.a. *rīċe* d'où il ne provient pas. Le terme IRON — l'âge du fer commence dans le Nord germanique vers 500 av. J.-C. — où le *r* s'explique par la loi de Verner (v.a. *īren* pour **īrern* < **īsern*), vient, comme tous les noms germaniques du fer (cp. got. *eisarn*, all. *Eisen* < g.c. **īsarnam*), du celt. **īsarno*. On citera encore LEAD « plomb » qui remonte au

(1) Cf. E. EKWALL, *The Concise Dictionary of English Place-Names*, 4e éd., Oxford, 1960 ; K. CAMERON, *English Place-Names*, London, B.T. Batsford Ltd, 1961.

celt. **loudhiā* (irl. *luaidhe*, gaél. *luaidh*) et DOWN « montagne, colline », dont l'origine celtique est maintenant mise en doute.

Après leur installation en Angleterre les tribus germaniques empruntèrent à partir de 450 environ un certain nombre de termes au vocabulaire celte, dont il reste : BIN (v.a. *binn*) « benne, mangeoire », BROCK (v.a. *brocc*) « blaireau » et peut-être ASS (v.a. *assa*) « âne » et DUN « sombre, gris », auxquels on ajoutera quelques très rares termes de géographie physique dont COMBE, COOMB(E) « combe ».

La troisième source d'influence celtique remonte au VIIe siècle à l'époque de la christianisation de l'Angleterre du Nord par les missionnaires irlandais (à ne pas confondre avec les moines d'Augustin (597) dont les successeurs feront cruellement souffrir le clergé irlandais ou d'inspiration irlandaise !). Le terme le plus souvent cité est v.a. *drȳ* (du v.irl. *drūi*, pluriel *druid*) « magicien », qui n'a pas survécu. C'est aussi le cas de v.a. *āncor* « anachorète, ermite » (v.irl. *anchara*, du latin, tiré lui-même du grec *anachorēta*). Le seul mot qui soit conservé en anglais d'aujourd'hui est CROSS (du v.irl. *cros*, inspiré du lat. *crux*) « croix de pierre » qui remplacera le mot très populaire alors de *rōd* « croix ». *Druid*, lui, est d'origine française (XVIe siècle).

CHAPITRE II

LE FONDS LATIN. DE L'ARMÉE ROMAINE A L'ÉGLISE ROMAINE

I. — Les premiers apports

Ici aussi, comme pour les apports celtiques, mais sans commune mesure avec eux du point de vue du nombre, il convient de distinguer trois périodes d'emprunt. La première concerne toutes les langues germaniques et débute un peu avant l'ère chrétienne à une époque où les Germains du Nord entrèrent en contact avec les légions romaines à qui ils fournirent même des cohortes. Elle s'étend jusque vers 400 de notre ère. Des emprunts ont d'ailleurs lieu de part et d'autre, le latin vulgaire adoptant des termes comme *burgus* (du germ. *burh* « place fortifiée », cf. Strasbourg) d'où viendra notre *bourg*, comme aussi *sāpo* « savon » (cf. angl. *soap*, all. *Seife* ; et fr. *savon*) et des noms de couleurs d'où proviennent les mots français : *blanc*, *bleu*, *brun*, *gris*, tous d'origine germanique, etc.

Outre les noms de lieux d'inspiration latine comme *Aix-la-Chapelle* (all. *Aachen* < lat. *Aquae*), *Coblence* (*Coblentz* < lat. *Confluentes*, c'est-à-dire au confluent de la Moselle et du Rhin), *Cologne (Köln* < lat. *Colonia)*, on retiendra notamment, parmi les emprunts germaniques au latin des légions, des mots se rapportant à la construction, au commerce, à la vie domestique et à des domaines divers :

Construction, fortification et communications : CHALK (v.a. *ċælc*, w.s. *ċealc* < lat. *calx*, c'est-à-dire **calc-s* « chaux », sens conservé dans les langues germaniques (sauf en anglais, cf. *lime*) où le mot recouvre celui de lat. *crēta*, cf. fr. *craie*, *crayon*, etc.) ; CHESTER, -CASTER « ville fortifiée », cf. *Chester*, Win*chester*, Don*caster* (v.a. *ċeaster* < lat. *castra*) ; LINE « ligne, corde » (v.a. *līne* < lat. *līnea*) ; PIT « puits » (v.a. *pytt* < lat. *puteus*) ; PORT (v.a. *port* « ville, port » < lat. *portus*, cf. Cinque *Ports* (XIIIe siècle) du fr. calqué sur lat. *quinque portus*) ; STREET (v.a. *strǣt* < lat. *strāta* [*uia*] « route droite », l'adjectif latin *strāta* servant de base au terme germanique, cf. all. *Strasse*, même racine dans Walting *Street*... et dans italien *strada*) ; TILE (v.a. (*tiġele* < lat. *tēgula*) ; WALL (v.a. *weall* < lat. *uallum* « fortification »).

Commerce : BUTTER (v.a. *butere* < lat. *būtȳrum*, calqué sur gr. *boútūron*), CHEAP, littéralement « qu'on peut acheter » (cf. *Cheap*side, East *Cheap*), CHAP- (cf. *Chap*man, v.a. *ċēap* « bien, propriété » < lat. *caupō* « tavernier, petit marchand de vin » — la vigne est cultivée en Germanie dès le IIIe siècle de notre ère ; le germanique a développé le sens d' « achat », cf. all. *kaufen* « acheter »). CHEESE (v.a. *ċēse*, *ċīese* < lat. *cāseus*), MINT « monnaie » et au XVe siècle « lieu où l'on bat la monnaie » (v.a. *mynet* < lat. *monēta*), MONGER « marchand », cf. fish*monger*, war*monger* (v.a. *mangere* < lat. verbe *mangō* « faire négoce »), PEASE (v.a. *pise* < lat. *pisum* — le mot PEA « pois » a été refait (XVIIe siècle) sur *pease*, senti comme un pluriel), PEAR (v.a. *pere* < lat. vulg. **pira*), PEPPER (v.a. *piper* < lat. *piper*, sur gr. *péperi*), PLUM (v.a. *plūme* < lat. *prūnum*, changement de *r* en *l*), POUND (v.a. *pund* < lat. *pondō*, mesure de poids), RADISH (v.a. *rædiċ* < lat. *radix*, c'est-à-dire **radic-s*), WINE (v.a. *wīn* < lat. *uīnum*).

Vie domestique : BELT « ceinture » (v.a. *belt* < lat. *balteus*), CUP « coupe » (v.a. *cuppe* < lat. *cuppa*, à distinguer de *cūpa* « tonneau » d'où vient le fr. *cuve*), DISH « plat » (v.a. *disċ* < lat. *discus* ; même origine que all. *Tisch* « table », que angl. *desk* « bureau » et fr. *dais*), KITCHEN (v.a. *cyċene* < lat. *coquīna*), MILL « moulin » (v.a. *mylen* < lat. *molīna* « meule »), PAN (v.a. *panne* < lat. vulg. **panna*, de lat. *patina*, cf. fr. *patène*), PILLOW (v.a. *pylwe* < lat. *puluīnus*), PIN (v.a. *pinn* < lat. *pinna*), SILK (v.a. *sioloc* < lat. *sēricum*, changement de *r* en *l*), SHRINE (v.a. *scrīn* « tronc, boîte » < lat. *scrīnium*).

Divers : mesures : MILE (v.a. *mīl* < lat. *mille* (passum) « mille pas », environ 1 618 yards), INCH (v.a. *ynċe* < lat. *uncia*) ; métaux et matières : COPPER « cuivre rouge » (v.a. *coper* < lat. tard. *cuprum*, inspiré du gr. *kuprion*, d'après l'île de Chypre), PITCH « poix » (v.a. *piċ* < lat. *pix*, c'est-à-dire **pic-s*) ; plantes : BOX « buis » (v.a. *box* < lat. *buxus*), PLANT (v.a. *plante* < lat. *planta*) ; outils : SICKLE « faucille » (v.a. *sicol* < lat. **sicila*, variante de *secula*, cf. *secāre* « couper »).

Il nous est malheureusement impossible d'expliquer ici faute de place comment ces mots se sont transformés du latin au germanique westique, dont sort l'anglais, à travers les divers stades de l'histoire de la langue (1).

Notons pour terminer cet aperçu sur ce premier stade de l'influence latine que de nombreux mots empruntés au latin au cours de la même période et attestés en vieil-anglais n'ont pas été conservés. C'est le cas de v.a. *ċemes* « chemise d'homme » < bas lat. *camisia* ; l'anglais moderne CHEMISE vient du

(1) Nous renvoyons à des ouvrages sur la langue anglaise et notamment à A. CRÉPIN, *op. cit.* et à Fernand MOSSÉ, *Manuel de l'anglais du Moyen Age*, I : *Vieil-anglais* ; II : *Moyen-anglais*, Aubier ; cf. aussi E. J. DOBSON, *English Pronunciation 1500-1700*, 2 vol., Oxford, 1957.

français (XIXe siècle) dans le sens de « chemise de femme ». C'est aussi le cas de v.a. *ġimm* « pierre précieuse » < lat. *gemma* (l'anglais moderne GEM provient du français XIVe siècle), de v.a. *mīse* « table » < lat. vulg. **mēsa*, lat. *mensa* ; de v.a. *sealtian* « danser » < lat. *saltāre* ; de v.a. *wiċ* « village » < lat. *uīcus*, cf. les nombreux noms de villes : *Wick*ham, Sand*wich*, Green*wich*, etc.

On doit sans doute aussi à cette période des mots courants du vocabulaire chrétien — le christianisme devint la religion officielle de l'Empire romain sous Constantin (306-307), fondateur de Constantinople. Un certain nombre révèlent d'ailleurs leur origine orientale. CHURCH est l'un de ceux-là (v.a. *ċiriċe*, du gréco-latin *cyrīca*, sur gr. *kūrios* « seigneur », cf. le *kyrie eleison*, grec médiéval *kūrikón* pour *kūriakón* « maison du Seigneur ») ; de même que BISHOP (v.a. *biscġeop*, sur le gréco-latin *episcopus*, du grec *epí-scopein* « surveiller, avoir juridiction sur ») et SHRIVE (dont la forme v.a. *scrīfan* signifie « écrire, imposer par écrit » d'où le sens chrétien, attesté au Moyen Age, d' « imposer une sentence, une pénitence », cf. *Shrove*tuesday).

II. — Les envahisseurs germains et le latin

La deuxième série d'emprunts se rattache à l'invasion de la Bretagne (Angleterre) par les Germains (Angles, Saxons, Jutes) et se situe entre 450, un demi-siècle après le départ des légions romaines en 407-410 (au moment où les Wisigoths d'Alaric mettent Rome à sac), et 650. Pendant ces deux siècles les Germains s'inspirent de termes romains utilisés par les habitants notamment dans les Midlands et le bassin de Londres (1).

(1) Sur les Romains en Angleterre, cf. R. G. COLLINGWOOD et J. N. L. MYRES, *Roman Britain and the English Settlements*, 2e éd., Oxford, 1937, nombreuses réimpressions.

L'implantation commencée sous Claude (un siècle après l'échec de Jules César) avait duré quatre cents ans.

C'est de cette période que datent les noms d'animaux : CAT (v.a. *catt* < lat. tardif *cattus*, qui prit la place de *fēlēs*, cf. fr. *félin*, lors de l'introduction du chat domestique à Rome) ; COCK (v.a. *cocc* < lat. vulg. *coccus* ; *cocc*, renforcé par le français, remplacera v.a. *hana*, cf. all. *Hahn* « coq », auquel est apparenté angl. mod. *hen* « poule » < v.a. *henn*, littéralement « femelle du coq » ; des mots de la vie quotidienne : CHEST « bahut » (v.a. *cest* < lat. vulg. *cesta*), FORK « fourche » (v.a. *forca* < lat. *furca* ; le sens de « fourchette pour s'alimenter » apparaît au XVe siècle seulement) ; POT (v.a. *pott* < lat. vulg. *pottus*(?)) ; des mots religieux : MONK (v.a. *munuc* < lat. *monachus*, inspiré du grec) ; MINSTER « abbaye », cf. West*minster* et all. *Münster* (v.a. *mynster* < lat. *monasterium*) ; NUN (v.a. *nunne* < bas lat. *nonna* « vieille dame, nonne ») ; noms de vêtements et d'ornements : COWL « capuchon » (v.a. *cugle* < lat. vulg. **cucula*), KIRTLE « tunique » (v.a. *cyrtel* < lat. vulg. *cōrtīnus*, de lat. *cohorta* « cohorte, compagnie »), PEARL (v.a. *pærl* < lat. vulg. **perla*).

III. — Christianisation et latinisation

Le vieil-anglais porte la marque d'une forte influence d'origine latine du VIIIe au XIIe siècle. Les spécialistes s'accordent à situer la troisième vague d'emprunts latins de 650 (débuts des premiers effets du christianisme) à la fin de la période vieil-anglaise, vers 1150. Nous avons noté la présence de mots d'origine chrétienne dès les IVe-Ve siècles de notre ère. Elle va s'accroître avec

la conversion de l'Angleterre sous Grégoire le Grand (597) et avec l'extension de la culture : monastères, bibliothèques, écoles. L'Angleterre devient alors l'un des centres les plus célèbres de l'humanisme européen médiéval avec des savants comme Bède le Vénérable (VIIIe siècle) et Alcuin (IXe siècle), fondateur et organisateur de la Renaissance carolingienne. C'est à cette période que remontent le prestige de Cantorbéry — dont l'archevêque est primat d'Angleterre —, de York, de Jarrow, etc.

Parmi les mots adoptés à l'époque il faut citer, dans le domaine religieux, quelques emprunts au latin ecclésiastique, lui-même souvent inspiré du grec d'ailleurs (voir une histoire des débuts du christianisme) : ALMS (lat. vulg. *alimosina*), CREED « croyance » (lat. *crēdo* « je crois », cf. symbole de Nicée), CYMBAL (lat. *cymbalum*), IDOL (lat. *īdōlum*), MARTYR (lat. *martyr*), MASS (lat. *missa*), NOON (lat. *nōna* (hōra) « neuvième heure »), OFFER (v.a. *offrian*, lat. *offerre* « offrir » (un sacrifice), puis sens laïc), PARADISE (lat. *paradīsus*), POPE (lat. *pāpa*), PSALM (lat. tardif *psalmus*), etc. D'assez nombreux mots attestés en vieil-anglais n'ont pas été conservés : *culpe* « faute », *domne* « seigneur », *sacerd* « prêtre », *prēdician* « prêcher », etc.

On évitera de se fonder exclusivement sur le vieil-anglais pour expliquer certaines formes de l'anglais moderne. Si, dans la plupart des cas, l'évolution phonétique et alphabétique permet de suivre un terme du Moyen Age à l'époque moderne, il existe plusieurs mots qui ne se justifient que par des phénomènes particuliers. C'est ainsi que v.a. *abbod* « abbé » n'a pas été conservé ; il a été remplacé par ABBOT, réintroduit ultérieurement au XIIe siècle en anglais sur le latin ecclésiastique *abbat-em* ; v.a. *sanct* « saint » est également rem-

placé au XIIe siècle par le v.fr. *seint* > m.a. *saint*. On pourrait multiplier les exemples.

L'extension du christianisme eut aussi pour effet de faire disparaître, comme on le fit alors des temples, des signes et parfois des personnes, un certain nombre de termes entachés de paganisme. Le mot latin *altare*, par exemple, donnera le v.a. *alter* (refait tardivement, d'où angl. mod. ALTAR) qui remplacera le vieux terme *wēofod* (ou *wēobed*) « table des idoles ». Ce phénomène est à rapprocher de la disparition des caractères runiques dans l'orthographe, y compris dès Wulfila, dans le gotique du IVe siècle. Avec la civilisation la langue se renouvelle, parfois en détruisant la terminologie antérieure. Ce fait n'est pas toujours comparable de pays à pays même si la religion est identique, cf. angl. *Sunday* et fr. *dimanche* (dies dominicus) ; voir aussi dans un autre domaine nos brumaire, fructidor, etc., ou encore la valse des terminaisons en Angleterre : celt. *dūnum* (cf. Camulodunum, la forteresse des Trinovantes, v.a. *-dūn* « ville ») → lat. *castra* (v.a. *ceaster*, cf. Doncaster) → germ. **-burh* (cf. Cantwaraburg = Canterbury) ou v.a. *tūn* (cf. Middleton) → scand. *bȳ* (cf. Derby).

En outre les écrivains anglais du Moyen Age créent des termes sur le modèle de paradigmes latins. Dans ce cas il y a fusion d'emprunts sémantiques et de formes autochtones. Ainsi en s'inspirant du lat. *discipulus* « élève » le roi Alfred forme *leornungmann*, *leorningcniht*, et *leornungcild* « étudiant », ou « élève » selon l'âge de l'intéressé ; le traducteur de l'Evangile de saint Matthieu (Xe siècle) adapte *bonus nuntius* « bonne nouvelle » en *god-spel* (angl. mod. GOSPEL) ; dans sa *Cura Pastoralis*, qu'il traduit ou fait traduire, le roi Alfred encore, emploie *ælmihtiġ* « tout puissant » (cf. angl. ALMIGHTY) qu'il calque sur le latin *omnipotens*.

On notera enfin qu'à partir de mots simples le vieil-anglais a formé quantité de composés. Quelques exemples suffiront car beaucoup de ces vocables pourtant très employés autrefois

n'ont pas été conservés. Sur la base du v.a. *mæsse* « messe » on a ainsi constitué, avec un deuxième élément latin ou anglais : *mæsseæfcn* « vigile » (cp. angl. eve, evening), *mæssebōc* « missel », *mæssecrēda* « symbole de Nycée », *mæssedæġ* « fête religieuse », *mæsselāc* « hostie », etc.

A ces mots de la langue religieuse, il faut ajouter quelques-uns des emprunts à des domaines divers : culture et savoir : ACCENT (lat. *accentus*), PAPER (lat. *papȳrus*, gr. *pápūron*), PART « partie » (lat. *part-em*), PIGMENT (lat. *pigmentum*), SCHOOL (lat. *schōla*, gr. *skholḗ*) ; la construction en général : COLUMN (lat. *columna*), TEMPLE « temple » (lat. *templum*) ; la faune, souvent orientale : BASILISK (lat. *basiliscus*), CAMEL (lat. *camēlus*), PHOENIX (lat. *phoenix*), PELICAN (lat. *pelicānus*), TIGER (lat. *tigris*), TROUT (lat. tardif *tructa*) ; la flore : BEET (cf. *beet-root* « betterave potagère », lat. *bēta*), CYPRESS (lat. *cyparissus*, du gr., d'après l'île de Chypre), LILY (lat. *līlium*), PALM (lat. *palma*), PERIWINKLE (lat. *peruinca*) et quelques divers : COMET (lat. *comēta*), COOK (lat. vulg. *cocus*, lat. *coquus*), FIDDLE (lat. **uītula*), PURSE (lat. *bursa*), SPEND « dépenser » (lat. *expendere*). Parmi les termes qui n'ont pas été conservés on mentionnera : v.a. *milite* « soldats » (SOLDIER, XIIIe siècle, vient par le français du lat. *solidus* et a donc des liens avec fr. *sou*, *solde* « paie », *soldat*, etc.), *fenester* « fenêtre » (lat. *fenestra*, cp. all. *Fenster*, de la même origine), *biblioðēce* (lat. *bibliothēca*).

Chapitre III

LE PASSAGE DES VIKINGS

Les événements se précipitent : après les légions de Claude et la présence efficace de Rome, après les invasions des Angles, des Saxons et des Jutes, après l'invasion du christianisme qui participe à l'élimination des vestiges celtes, c'est l'arrivée des drakkars. Londres, comme Paris, voit les Vikings remonter son fleuve, détruire les lieux du savoir et de la foi et s'emparer des richesses des monastères et des biens des possédants.

Pour nous limiter à l'Angleterre — car le monde entier tremble sous les hordes diaboliques des Vikings, de l'Islande au Labrador, de la France à la Sicile, de la Russie (Kiev) à Constantinople —, la tactique de harcèlement qui menace les côtes à la fin du VIIIe siècle (787), les commandos qui pillent, saccagent et reprennent la mer, seront remplacés par l'invasion en règle et massive du pays au milieu du IXe siècle : 867-869, conquête du Northumberland ; 866-870, conquête de l'East Anglie ; 878, traité de Wedmore par lequel le roi Alfred met fin aux hostilités, sauve le Wessex, impose la paix aux Danois et leur reconnaît la possession du Danelaw (*Danalagu* « région où sévit la loi des Danois »), en gros tout le territoire situé au nord de Watling Street, qui va de Londres à Chester. C'est dans cette région que quelques générations plus tard vont apparaître les transformations les plus importantes de la langue et surtout du vocabulaire.

Si le Xe siècle voit la régression de l'emprise des Vikings : perte de la Mercie au nord, de l'East Anglie, de l'Essex de 905 à 922, des cinq villes (les Five Boroughs) de Lincoln, Leicester, Stanford, Derby, Nottingham en 941, soumission enfin de la Northumbrie au roi west-saxon Edred en 954, les Danois renouvellent pourtant leurs incursions en 980 tandis que les Norvégiens interviennent à leur tour en 991. Après la grande victoire danoise de Ashingdon (1016), Canut (ou Knut), qui deviendra roi de Danemark en 1018, puis de Norvège en 1028, règne sur la Mercie, le Wessex restant sous la domination de l'Anglais Edmund Ironside. Quant à la Northumbrie, reconquise par les Danois, elle est gouvernée par un des hommes de Canut. A la mort d'Edmund en novembre 1016, Canut est reconnu roi de toute l'Angleterre. Il devait régner jusqu'en 1035 et sa dynastie lui succéder jusqu'en 1042. Comme on le voit, la date est proche de celle d'une autre invasion, celle de Guillaume, lui aussi Nordique par ses origines, et, après avoir été vingt-cinq ans danoise, la couronne d'Angleterre allait ceindre le 25 décembre 1066 le front de l'un des petits conquérants de l'histoire appelé à une carrière presque mythique.

Il faut d'abord dire, pour expliquer l'influence considérable du scandinave sur le vocabulaire de l'anglais parlé, que la langue des envahisseurs était assez voisine de celle de leurs cousins germaniques : Angles, Saxons et même Jutes (Kent). Les intercommunications étaient donc possibles. Elles expliquent en partie la colonisation du Nord-Est, les mariages et la période de bilinguisme qui suivit jusqu'au XIIe siècle. A la période d'hostilité et de xénophobie que traduit la *Chronique des Anglo-Saxons* succédèrent de longues années d'entente et de collaboration dans tous les domaines de la vie quotidienne.

I. — Apports lexicaux jusqu'à 1150

On ne s'étonnera pas que peu de termes aient été empruntés au scandinave du IXe siècle au début du XIe, à en juger par les documents qui nous sont parvenus, la plupart, il est vrai, d'origine méridionale (Wessex) et non du Danelaw. De la trentaine de mots scandinaves empruntés avant le couronnement de Canut, la plupart disparurent de la langue, comme par exemple : v.a. *cnearr* « petit

bateau », *dreng* « guerrier », *nīðing* « scélérat », etc. Par contre plusieurs furent appelés à une longue carrière : -BY (sens de « habitation », v.a. *by*, v.n. *býr* « ferme, village ») que l'on retrouve dans de nombreux noms de villes dans la plupart des cas en finale (Der*by*, Grims*by*) ; CALL « appeler » au XIIIe siècle (v.a. *ceallian*, v.n. *kalla* « crier, appeler, nommer »), FELLOW « partenaire, compagnon » (v.a. *fēolaga*, v.n. *fégali* littéralement « celui qui met de l'argent dans une association », cf. angl. *fee*, argent versé et *lay* « déposer, mettre »), HUSBAND « mari » (v.a. *hūsbonda* « chef de la maison, propriétaire de la maison », v.n. *húsbóndi* « maître de la maison, mari » < *hús* + **búandi*, participe présent de *búa* « habiter », cf. *husdandman* « cultivateur »), LAW (v.a. *lagu*, v.n. **lagu*, même racine germanique que *lay* « poser, établir »), OUTLAW (voir précédent, v.n. *útlagi*), THRALL « esclave » (v.a. *þrǣl*, v.n. *þrǽll*), WAPENTAKE (division d'un comté, v.a. *wǣpentæc*, v.n. *vápnatak*, cf. *take* « prendre » emprunt plus tardif au scandinave), WRONG, d'abord « tordu » en v.a. (aussi au figuré), puis sens de « contraire à l'équité » (XIIIe siècle), ensuite de « incorrect, erroné » (XIVe siècle ; v.a. *wrang*, *wrong*, v.n. **wrangr* « de travers, injuste »).

La deuxième série d'emprunts scandinaves s'étend de l'avènement de Canut au milieu du XIIe siècle (début de la période moyen-anglaise). Hormis la dizaine de termes qui ne survécurent pas (v.a. *lit* « couleur », *læst* « péché », etc.), on dénombre ici une douzaine de mots encore courants aujourd'hui : CROOKED (v.a. *crōcod*, dérivé participial de v.n. *krókr* « crochet »), DIE (le v.a. *dīeġan*, issu du v.n. *deyja*, remplace *sweltan* et *steorfan* « mourir »), HAVEN (v.a. *hæfen*, v.n. *hafnar-*, *hǫfn*), HIT (le sens de v.a. *hittan* est « tomber sur l'ennemi », v.n. *hitta* ; le sens de « frapper » se développe aux XIIIe-XIVe siècles), KNIFE (v.a. *cnīf*, v.n. *knífr* ; il tend à remplacer au XIe siècle le mot *seax* « couteau, épée courte », cf. l'origine du mot « Saxon »), ROOT (v.a. *rōt*, v.n. *rót*), SALE (v.a. et v.n. *sala*), SCORE « vingt » (cf. l'ancien système numéral, de même fr. *quatre-vingts*, *quatre-vingt-dix* ; v.a. **scoru*, v.n. *skor* « entaille »), SKIN (v.a. *scinn*, v.n. *skinn* ; noter que le v.a. a ici *sc* se prononçant /sk/ ; quant au groupe phonique /sk/ il est souvent un indice d'origine scandinave ; le terme *skin* n'est courant qu'aux XIIIe-XIVe siècles, il remplacera le v.a. *fell*, cf. lat. *pellis* et *hȳd*, cf. lat. *cutis* « peau » ; l'angl. moderne *hide* s'est spécialisé dans le sens de « peau » épaisse »), SNARE « trappe » (v.a. *sneara*, v.n. *snara*), TAKE (le v.a. *tacan*, issu du v.n. *taka*, remplace peu à peu v.a. *niman* « prendre », c'est un fait accompli aux XIVe-XVe siècles), THEY (v.n. *þeir*, démonstratif pluriel, apparaît au XIIIe siècle et remplace progressivement le v.a. *hīe*, pluriel du pronom *hē* « il ».

II. — De 1150 à 1200

On doit à plusieurs chercheurs comme E. Björkman (1) et Mary S. Serjeantson (2) des études approfondies sur les emprunts scandinaves. Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à ces ouvrages dont, par ailleurs, nous nous inspirons.

Nous avons déjà signalé que des termes scandinaves remplaçaient peu à peu des mots de la vie quotidienne. Cette disparition ne résultait pas d'une

(1) *Scandinavian Loan-Words in Middle English*, 2 vol., Halle, 1900, 1902.
(2) *A History of Foreign Words in English*, London, 1935, réimprimé 1961.

simple usure ou d'un simple abandon, mais plutôt d'une lente éviction, ce qui prouve bien, s'il en était besoin, que les contacts avec les envahisseurs furent profonds et durables. Le remplacement de *sweltan* ou *steorfan* « mourir » — et la mort est l'une des obsessions majeures du Moyen Age anglais — par un terme d'origine scandinave (d'où vient TO DIE) s'explique par une cohabitation ou une coexistence de tous les instants avec l'étranger, devenu familier et même parent. Parallèlement, des mots changent de sens sous la pression sémantique du terme scandinave voisin du mot anglais. Le v.a. *drēam* signifie « musique, joie, musique des poètes » tandis que la forme moyen-anglaise *drēm*, influencée par le sens du v.n. *draumr*, signifie « rêve », sens actuel de l'anglais DREAM. C'est aussi, entre autres exemples, le cas de v.a. *eorl* « homme (viril), guerrier » qui, au XIIe siècle aboutit, sous l'influence de v.n. *jarl*, au sens de « noble » que conserve en le spécialisant l'anglais moderne EARL (titre).

Nos connaissances linguistiques de cette époque reposent surtout sur les œuvres littéraires parmi lesquelles figurent d'abord des textes des Midlands Nord-Est comme la dernière partie de la *Chronique de Peterborough*, rédigée vers 1155 dans la région de Northampton, et l'*Ormulum* (vers 1200) qui provient du nord du Lincolnshire, puis des récits des Midlands Ouest comme les légendes de *Sainte Catherine*, de *Sainte Marguerite* et de *Sainte Julienne* (avant 1200), et un poème, le *Brut* de Lawman ou Laȝamon, de la fin du XIIe siècle écrit dans les Midlands Ouest Central (région du Worcestershire), enfin des documents méridionaux comme les *Proverbes d'Alfred* (avant 1200).

Le nombre des termes relevés ne nous permet pas de citer ici, sauf à de rares exceptions, les formes moyen-anglaises. Nous renvoyons aux ouvrages mentionnés p. 39 et nous nous contentons d'indiquer la forme nordique. Seuls les termes qui

ont survécu jusqu'à nos jours sont signalés ici. De nombreux mots comme *māl* « langue » (cf. norv. *riksmål*, *landsmål*), *occ* « et » ou *umbe* « autour de » n'ont pas dépassé le stade du moyen-anglais ou n'ont eu d'existence que dans le Nord ou dans certains dialectes du Nord et des Midlands. La méthode la plus simple sera de répartir les termes par catégories grammaticales.

Parmi les substantifs attestés à cette époque en l'espace de cinquante années on relève, indépendamment de ceux que nous avons déjà cités : AWE (v.n. *agi*) qui remplace l'autochtone *eie*, *eȝe*, BLOOM (v.n. *blóm*), BOOTH « cabane » (v.n. **bóð*, cf. suéd., dan. *bod* « boutique »), BULL « taureau » (v.n. *boli*), apparenté au diminutif v.a. *bulluc* > angl. mod. *bullock*, CROOK « mauvais tour, stratagème » (v.n. *krókr*), GUEST (v.n. *gestr*), qui remplace v.a. *ġiest*, *ġest*, où l'ancienne vélaire sonore est palatalisée /j/, LEG (v.n. *leggr*) qui remplace dans la langue courante le v.a. *sceanca* > angl. mod. *shank(s)*, conservé au sens populaire de « quilles, guibolles », *on Shanks' mare* « pedibus » (XVIIIe siècle) et dans des emplois techniques, LOAN (v.n. *lán*), LOFT « chambre à l'étage, grenier » (v.n. *lopt*, prononcé [loft], sens modifié, le v.a. *loft* signifiait « air, cie »), SCATHE- (less) « tort, dommage » (v.n. *skaði*), SKILL « raison » au sens de faculté, « habileté » au XIIIe siècle (v.n. *skil*), SWAIN (v.n. *sveinn*) « serviteur » (XIIe-XIIIe siècle), puis « paysan, amoureux campagnard » (XVIe siècle), WAND « baguette » (XIIe-XIIIe siècle), « baguette magique » (XVe siècle) (v.n. **wandur*, *vǫndr*), WING « aile d'oiseau » (v.n. *vængr*, dont le pluriel remplace le v.a. *feþra* « plumes, ailes », cf. angl. mod. *feathers*).

Quoique moins nombreux les adjectifs sont aussi éloquents : BOTH « deux » (v.n. *báðir*), HAPPY, qui

n'apparaît qu'au XIVe siècle dans le sens de « prospère » et prendra au XVIe siècle celui de « heureux, satisfait », est déjà en germe dans le substantif *hap* « chance, bonne fortune », XIIe-XIIIe siècle (du v.n. *happ* « chance, hasard », qui sera aussi la base de *happen* « arriver » pour un événement, XIVe siècle, et de *perhaps*, XVIe siècle), ILL « mauvais, mal » (sens moral au XIIe siècle, puis physique au XIIIe siècle et aussi, à la même période « de mauvaise qualité » ; il ne signifiera « malade » qu'au XVe siècle ; v.n. *illr*, adjectif, *illa*, adverbe), LOW « bas » (v.n. *lágr*, même base que angl. *lie* « être étendu » et que lat. *lectus* « lit »), MEEK « doux, aimable », XIIe siècle, puis « soumis », XIVe siècle (v.n. *miúkr* « doux, souple »).

Voici encore les principaux verbes empruntés au scandinave ; certains, on le verra, sont maintenant d'un usage très courant : ANGER, d'abord « affliger » au XIIe siècle, puis « mettre en colère » au XIVe (v.n. *angra* « affliger » ; le v.n. *angr* « chagrin » est à la base de *anger* « colère » vers 1400), BAIT « harceler » (v.n. *beita*), BOUND (part. passé) « prêt à » aux XIIe-XIIIe siècles, puis « destiné à » au XIVe, cf. *bound to* (v.n. *búinn*, participe passé de *búa* « préparer »), CAST (v.n. *kasta*, sens premier de « mettre en tas ») qui remplaça la forme issue du v.a. *weorpan*, dans le sens de « jeter », DROOP « pencher, pendre » (v.n. *drūpa*), EGG « inciter » (v.n. *eggja*), FLIT « changer de place » (v.n. *flytja*), GAPE « regarder bouche bée » (v.n. *gapa*), HAIL « saluer » (de l'exclamation vieux-norroise *kom heill !* « sois le bienvenu ! ») apparenté à anglais *hale* (angl. du Nord et expression *hale and hearty*) et *whole* (cf. all. *heil*), HAPPEN, voir plus haut, KINDLE « allumer » (v.n. *kynda* + *-le* suffixe verbal itératif ou diminutif comme dans *handle*, *nestle*) (1), RAISE « construire, produire » au XIIe siècle puis « accroître » au XVe siècle (v.n. *reisa*) ; le v.a. *rǣran* donnera angl. *rear* « élever » (le bétail), etc., SCARE « effrayer » (v.n. *skirra*), THRIVE « accroître, prospérer » (v.n. *þrífask*, réfléchi de *þrífa* « saisir, empoigner »), WANT « manquer, faire défaut » au XIIe siècle, « vouloir » au XVIe (v.n. **wanta*, *vanta*, verbe impersonnel avec accusatif de personne, cp. lat. *me pudet*).

Citons enfin quelques adverbes, prépositions ou conjonctions : AGAIN « dans la direction opposée à, de retour » aux XIIe-XIIIe siècles, « encore » au XIVe, AY « toujours » (v.n. *ei*), FRO, marquant la provenance (v.n. *frá* ; le v.a. *fram* aboutit à l'angl. *from* ; voir *to and fro* qui date du XIIIe siècle), THOUGH (v.n. *þó*), TILL, conjonction et préposition (v.n. *til*) qui n'a que le sens temporel (cf. till 10 o'clock) et non le sens spatial comme en danois, par exemple : *til Paris* « jusqu'à Paris ».

III. — Le treizième siècle

a) *De 1200 à 1250.* — La plupart des termes que nous venons de voir se retrouvent dans des œuvres comme le *Guide des recluses* (Midlands Sud-Ouest, Herefordshire ?), le *Roi Horn* (Mildlands Sud-Est, Surrey ?), *Le hibou et le rossignol* (Sud, Dorsetshire ou Surrey occidental) et dans *Genèse* et *Exode* (Midlands Est), ce qui prouve la persistance du phénomène.

On y relève en outre : BIRTH (v.n. *byrð*), GATE, au sens de « rue », cf. Canon*gate* (v.n. *gata*, cp. all. *gasse* « ruelle »), GLINT « lueur, briller », KID « chevreau » (v.n. *kið*), qui ne prend le sens métaphorique d' « enfant » qu'au XVIe siècle, RANSACK « piller », SISTER (v.n. *systir*) qui remplace les formes moyen-anglaises *suster*, *soster*, issues du v.a. *sweoster* (cf. all.

(1) Cf. Onions, *op. cit.*, p. 520.

Schwester), SKY dans le sens de « nuage », UGLY avec l'acception de « terrifiant, offensant » (moralement) au XIIIe siècle, puis au XIVe de « repoussant » par son physique (v.n. *uggligr* « terrible » sur *ugga* « crainte ») — bon exemple d'extension du sens moral au sens physique, à comparer au fr. *terrible* dans son acception habituelle et dans celle qu'il a aujourd'hui dans la bouche des enfants : *c'est terrible* = c'est formidable, c'est « génial » —, WINDOW « fenêtre » (v.n. *vindauga*, littéralement « l'œil (le trou) pour laisser passer le vent »), sur *vindr* « vent » et *auga* « œil » ; *window* remplace le moyen-anglais *eie-þurle* (encore dans le *Guide des recluses*), issu de v.a. *ēaġþurel*, c'est-à-dire « eye-hole », *window* entrera en concurrence avec *fenester*, d'origine française, jusqu'à la fin du XVIe siècle et l'emportera.

b) *De 1250 à 1300.* — En étudiant *Havelock le Danois* (région de Lincoln et de Grimsby) et la *Chronique* de Robert de Gloucester (Gloucestershire) Mary Serjeantson a également relevé une liste de termes nouveaux d'origine scandinave parmi lesquels nous ne retenons ici que ceux qui ont survécu en anglais moderne :

BIG « fort, solide » (XIIIe siècle), « grand » (XVIe siècle), BOULDER, CLUB « gourdin », GET (v.n. *geta* ; le m.a. *ȝeten*, du v.a. *ġetan*, *gietan* aurait abouti à angl. **yet*), LIFT « lever », LURK, MIRK, SCAB, SEEM, SKULK, SKULL, SLY, STACK, THROVE.

IV. — Du quatorzième siècle au début du quinzième siècle

Le même phénomène apparaît à l'examen du *Cursor Mundi*, composé dans le nord de l'Angleterre vers 1325, dans l'œuvre de Richard Rolle of Hamphole, mystique du Nord au XIVe siècle, et dans celle de John Mirke (nord-est du Shropshire, vers 1400).

On trouve dans le *Cursor Mundi* toute la série THEY-THEIR-THEM, SLAUGHTER et, dans Mirke, EGG « œuf », FROTH, CAKE, NAY, SCRAPE. Si, par contre, une œuvre du Kent (1340) comme l'*Aiguillon de la conscience (Aȝenbite of Inwit)* contient peu de termes scandinaves, l'extension des emprunts est manifeste sur tout le territoire comme l'attestent ces mots qu'on relève dans cette œuvre : HUSBAND, HAVEN, LAW, MEEK, ROOT, SKILL, SKIN, WING, WRONG, etc. Chaucer lui-même, écrivant dans le dialecte de Londres vers 1400 n'emploie pas moins d'une vingtaine de vocables d'origine scandinave, utilisés encore aujourd'hui, dans son seul Prologue des *Contes de Cantorbéry* : AWE, BIG, CAKE, CALL, DROOP, FELLOW, GEAR, GET, HAVEN, KNIFE, LAW, LEG, LOW, MEEK, MIRE, ROOT, SCATHE, SEEM, TAKE, THEY, THRIVE.

Conclusion sur l'influence scandinave

On peut donc noter qu'elle s'exerce de plusieurs manières :

1° Des toponymes assez nombreux doivent leur origine à la présence de colons venus de Scandinavie : noms de villes en -BY (cf. Rug*by*), en -THORPE « village » (cf. Bin*thorpe*, v.n. *þorp*, cp all. *Dorf*), en -THWAITE « clairière » (cf. Apple*thwaite*, v.n. *þveit*), en -TOFT « ferme, domaine » (cf. Black*toft*, v.n. *topt*). Ceci est également vrai pour les patronymes en -SON (Ander*son*, Nel*son*, John*son*), en -ING (Brown*ing*, Field*ing*) et pour des noms de personnes comme ORM, l'auteur de l'*Ormulum*, etc. ;

2° Des éléments lexicaux remplacent en assez grand nombre les termes venus du vieil-anglais. Les cas de DIE, TAKE, WINDOW sont typiques ;

3° Des formes d'origine scandinave se substitueront à celles issues du vieil-anglais. Le v.a. *æġ*, où le *g* est palatalisé (noté ici *ġ* avec point suscrit) n'aurait pas abouti à angl. EGG « œuf » sans l'influence scandinave. La même remarque vaut pour GET, GIVE, etc. SISTER est un autre exemple de cette influence ;

4° Les emprunts sémantiques ont été fréquents et touchent des mots d'usage courant. Le v.a. *ġift* [jift] signifiait « somme d'argent donnée en échange d'une épouse » et, au pluriel, « mariage ». Le sens de « don » pris par l'angl. GIFT vient du scandinave. Cette remarque s'applique à DWELL « habiter » (v.a. *dwellan* « égarer », mais v.n. *dvelja* « tarder, s'attarder, rester ») et à beaucoup d'autres vocables ;

5° La coexistence de termes d'origine différente a abouti à la création d'un microsystème de doublets. En face de WHOLE, qui vient du v.a., on aura HALE, qui sort du scandinave, ces formes correspondant à des significations différentes, mais voisines. On aura donc : NO/NAY, SHIRT/SKIRT, FROM/FRO, LESS/LOOSE « libre », c'est-à-dire « sans », cp. all. *-los*, suffixe privatif ;

6° On notera enfin l'apport de nouveaux mots grammaticaux : préposition (TILL, etc.), adverbes (AY, etc.), pronoms (THEY, THEM), adjectifs possessifs (THEIR).

Si un Anglais d'aujourd'hui dit : *Take the eggs ; they are near the window*, il n'emploie, à l'exception de *near* et de l'article défini *the*, que des mots scandinaves, le seul que nous n'ayons pas examiné jusqu'ici : ARE remontant au vieux-norrois *eru* et remplaçant le vieil-anglais *sindon* (cp. all. *sind*). On voit ainsi combien l'influence fut profonde et marqua la vie quotidienne.

CHAPITRE IV

LA CONQUÊTE DE GUILLAUME : ALBION A L'HEURE FRANÇAISE

I. — La situation politique et linguistique

En suivant la progression de l'influence scandinave du Nord et de l'Est au Sud, nous avons dépassé le moment où, du Sud même, monte une nouvelle vague étrangère qui va, en sens inverse et par lente irradiation, recouvrir la totalité de l'Angleterre médiévale en marquant surtout les zones méridionales. Nous sommes au XIe siècle. Vingt-cinq ans à peine après la fin de la dynastie danoise. En son riche duché normand, moins d'un siècle après la mort de son ancêtre viking Rollon, Guillaume II, fils bâtard de Robert le Diable, attend son heure. Déjà des liens d'amitié attachent son domaine à l'Angleterre depuis le mariage d'Emma, sœur du duc Richard I de Normandie, et d'Ethelred. Ethelred le Malavisé, the Unready (*unræd* « mauvais conseil », 979-1016) fuyant son pays envahi par les Danois de Sweyn, père de Canut, s'était d'ailleurs réfugié en Normandie en 1013. C'est là que son fils, Edouard le Confesseur, fut élevé de 1016 à 1041, avant son accession au trône d'Angleterre en 1042. On connaît le reste. Ayant épousé en 1045 Edith, fille du puissant comte des West-Saxons, Godwin, Edouard aurait cependant promis

son trône à Guillaume, tout en encourageant autour de lui la nomination de hauts dignitaires normands, puis, sur son lit de mort et dans des circonstances peu claires, il aurait pris le même engagement envers Harold, fils de Godwin. Quand le roi mourut, le 5 janvier 1066, Guillaume revendiqua la couronne d'Angleterre échue le 6 à Harold en prétextant que celui-ci avait juré sur les saintes reliques — et peut-être à la suite de pressions voisines de la torture — de se désister en sa faveur. Ce fut la guerre, que Guillaume entreprit avec la bénédiction du pape. La bataille d'Hastings ne dura qu'un jour (14 octobre 1066), mais ses conséquences furent très lourdes pour l'Angleterre, qui allait vivre à l'heure française.

Le clan normand l'emportait et, avec la mort d'Harold qui n'avait régné que neuf mois et que l'on retrouva avec ses deux frères parmi les cadavres d'Hastings, Guillaume II de Normandie devenait Guillaume Ier d'Angleterre.

L'influence française, qui s'était exercée avant 1066 à la cour et dans le haut-clergé, s'accentua donc après cette date malgré la résistance des nobles anglais à l'étranger. Pour les châtier, Guillaume les dépossède de leurs titres, qu'il confère à des nobles français. Les hautes fonctions ecclésiastiques sont également confiées à des Normands ; les marchands et artisans français accompagnent les armées et les grands et s'installent en Angleterre. On estime à 20 000 le nombre des Normands qui se fixent Outre-Manche à la suite du Conquérant. La Normandie, devenue fief anglais, est alors en plein essor sur les plans économique, politique, social, culturel, administratif, militaire. Malgré la répugnance que patriotes et xénophobes ressentent toujours envers l'envahisseur, des mariages unissent

la noblesse normande à des familles anglaises fortunées et le français, qui était la langue la plus importante d'Europe, devient en Angleterre la langue de la classe dirigeante et de tous ceux qui en vivent à l'exception du peuple qui, au bas de l'échelle sociale, continue à parler uniquement l'anglais, langue des vaincus et des parias d'une société close fondée sur l'argent, les liens féodaux et la tutelle normande. Il est ultra-chic de parler français et, comme l'affirme encore Robert de Gloucester en 1298 : « A moins de connaître le français on n'est guère considéré. » En fait, il est sans doute exact de dire qu'il existait une situation de bilinguisme, le bilinguisme d'une classe sociale et de ceux qui la copiaient ou la fréquentaient, mais rien ne prouve qu'il y eut de la part des Normands autre chose que de l'indifférence systématique — et surtout pas une politique de représailles — à l'égard de la langue anglaise. Le vocabulaire qui sera emprunté au français sera donc marqué par les besoins et les préoccupations d'une élite riche, raffinée et cultivée en contact étroit avec ses propriétés d'Outre-Manche et la vie du duché de Normandie.

Les relations socio-culturelles et économiques que permettaient des va-et-vient entre l'Angleterre et le fief normand cessèrent avec la perte de la Normandie en 1204 et, par contrecoup, l'anglicisation des Normands installés en Angleterre s'accrut, cependant qu'à l'inverse, avec Henri II (1154-1189), Jean sans Terre (1199-1219) et Henri III (1216-1272) un nouveau courant français, d'origine poitevine, aquitaine et provençale cette fois, s'emparait de la cour et des milieux aristocratiques. Les Angevins prenaient le relais des Normands.

Cette hégémonie politico-culturelle du français

était toutefois loin d'être constante comme en témoigne la guerre des Barons (1258-1265), menée par Simon de Montfort, comte de Leicester — et Français de naissance —, qui porte un coup d'arrêt à l'absolutisme royal et traduit, à travers ses revendications de classe, un sentiment nationaliste et anti-français. Le patriotisme s'exacerbe avec la guerre de Cent ans (1337-1453) et aboutit à une hostilité déclarée à l'endroit de l'idiome des usurpateurs. Si l'on parle encore le français, si on l'étudie encore dans les écoles, il ne s'agit plus de bilinguisme mais bien de l'apprentissage d'une langue étrangère utile. Mais le ver politique est dans le fruit culturel.

1362 : le discours d'ouverture du parlement est en anglais. 1399 : l'acte de déposition de Richard II est rédigé également en anglais comme l'est la proclamation d'Henri IV, Lancastre, qui revendique la couronne. Dès les environs de 1350, on enseigne l'anglais dans quelques *grammar-schools*, et bientôt toutes les écoles suivront. Il ne reste plus au français qu'à demeurer la langue écrite et la langue des actes officiels de moyenne importance, à côté de l'anglais, langue orale, langue du peuple, langue de la nation et de l'avenir national. A vrai dire, le français sera l'idiome des tribunaux jusqu'en 1731 malgré la déclaration du parlement de 1362 qui décidait de faire de l'anglais la langue juridique du pays.

Trois cent cinquante ans à peine après Hastings, le français perdait sur le sol anglais la position privilégiée que lui avaient acquise la force des armes et la politique. Henri V, héros national et nationaliste, défait les Français à Azincourt et confirme en même temps la déchéance du français. Azincourt est aussi une victoire culturelle et linguistique. C'est la mort du diable français et Henri est cousin de saint George. Les Français, qui exalteront la date de 1515, oublieront celle de 1415.

II. — Les emprunts au onzième et au douzième siècle

En raison de la masse considérable des emprunts il n'est pas possible de suivre ici d'œuvre à œuvre l'introduction des vocables français bien qu'il convienne de signaler que cette influence est beaucoup moins sensible dans un poème du Nord comme l'*Ormulum* que dans le *Brut* ou le *Guide des recluses* rédigés dans les Midlands. Nous nous contentons d'indiquer les périodes larges où se sont faits ces emprunts en nous fondant sur les renseignements précieux du *N.E.D.* et des travaux postérieurs. On rappellera à ce sujet que nos informations sont fondées sur des documents que les vicissitudes et les aléas de l'histoire nous ont conservés et qui ont été pour la plupart publiés. Elles sont donc parfois provisoirement exactes et partiellement incomplètes. Nous citerons les formes modernes.

Quelques termes sont déjà en partie intégrés dans la langue écrite au XIe siècle et au tout début du XIIe siècle, comme PROUD, du v.fr. *prud* « vaillant » (dont le nominatif *pruz (proz, prouz)*, aboutit au fr. *preux*). Ce terme atteste en vieil-anglais tardif (1100-1150) le sens « conscient de sa valeur ». Un autre mot est TOWER, du v.fr. *tur*. Dans les deux cas le *u* est long en anglais médiéval *(prūd, tūr)*, ce qui explique, après le grand changement vocalique (1), la prononciation actuelle : /ū/ > /au/. A ces mots on ajoutera BACON (du v.fr. *bacon, bacun* < francique *bāko* « jambon »), CAPON (v.norm. *capun*, variante de v.fr. *chapon* — le vieux-normand et le picard attestent *k* devant *a*, contrairement au français du Centre qui a *ch*), CASTLE (v.fr., norm.

(1) Cf. A. CRÉPIN, *op. cit.*, p. 51-56.

castel < lat. *castellum* « village », diminutif de *castrum* « fortification »), CHANCELLOR — titre donné sous Edouard le Confesseur au plus haut ministre du roi —, DUB (cf. fr. *adouber*), MARKET, PRISON, SERVICE.

Avec le premier quart du XIIe siècle, les termes d'origine française deviennent beaucoup plus nombreux et il est impossible de les citer tous. Ce vocabulaire consacre un nouvel état de faits au niveau politique, économique et social. Entre le politique ou le social et le sémantique les contrats lexicaux traduisent l'adoption d'un système conceptuel souvent différent de l'ancien. Les mots expriment une philosophie qui appartient à un monde marqué par l'ordre normand. Déjà apparaît une autre terminologie dans le domaine légal et social : COUNCIL, COURT, CROWN (m.a. *crūne* < v.norm. *corune*), COMPANY, CUSTOM, GENTLE (« bien né », puis « généreux » ; les autres sens sont plus tardifs, v.fr. *gentil* « de bonne famille », cf. *gentil*homme), GRANT (v.fr. *granter*, altération de *creanter* « garantir »), HONOUR, HOSTAGE, JUSTICE, OBEDIENCE, PLACE, SEAL « sceau », SERVE, SERVICE, WARRANT (v.norm. *warant*, variante du v.fr. *guarant*) ; dans le domaine militaire : LEGION, WAR (v.norm. *werre*, var. du v.fr. *guerre*) ; économique : POOR, POVERTY, RICH, RICHES, TREASURE ; au niveau des titres, des états et des fonctions : ABBOT, ADMIRAL, BARON, CARDINAL, CHAPLAIN, CHIEFTAIN, CLERK, COUNTESS, DAME, DISCIPLE, DUKE, HERMIT, JUGGLER, LEGATE, MASTER, MINISTER, PATRIACH, PILGRIM (v.fr. *pelegrin* < lat. *peregrinus* « étranger »), PRIMATE, PRINCE, PRIOR, PROPHET, ROBBER (cf. fr. *dérober*), SAINT, SIRE, SPOUSE, VIRGIN ; en matière de religion : ABSOLUTION, ADVENT, ANGEL, ARCHANGEL, CIRCUMCISION, CHASTEN, DISCIPLINE, GRACE, IMAGE, MERCY, MIRACLE, PASSION, PENITENCE, PROCESSION, RELIGION, RELIGIOUS, SACRAMENT, SERMON ; au niveau intellectuel, artistique et moral : ASTRONOMY, CHARITY, DISPUTE, DOUBT (l'orthographe moyen-anglaise est *dout*, le *b* sera introduit au XVe siècle sur lat. *dubitare*), FOLLY, HARDY (« courageux » au XIIIe siècle, cf. fr. *hardi*), LETTER, MEASURE, PEACE, PROVE (« essayer, tester » au XIIe siècle, « prouver » au XIIIe), REASON, VERSE ; dans la description de la nature : BEAST (qui remplacera le v.a. *dēor* dans le sens de « bête sauvage » ; le m.a. *der(e)* se spécialise dans le sens de « daim »), COUNTRY (« parcelle de terre » et aussi « pays natal » ; les autres acceptions sont plus tardives, v.fr. *cuntrée*), FRUIT, LION, MOUNT, MOUNTAIN, MULE, OIL (v.fr. *oile*), OLIVE, PALFREY (v.fr. *palefrei* > fr. *palefroi*), PALM, PARK, ROSE ; dans la vie domestique et culinaire : BASIN, CABLE, FEAST, FURNACE, LAMP, SAVOUR, TABLE ; la construction, notamment religieuse : ABBEY, CELL « cellule », CHAPEL, NUNNERY, SEPULCHRE ; le domaine vestimentaire : ATTIRE (v.fr. *atir(i)er* « arranger, orner, habiller »), GUISE (v.fr. *guise*, cf. angl. *wise*), MANTLE ; pour décrire les activités, les qualités physiques, l'apparence : ARRIVE, CATCH (v.norm. *cachier*, var. du francien *chacier* > fr. *chasser*), CHANGE, CHEER (« visage, humeur » à l'époque, v.norm. *chere*, v.fr. *chiere* « figure », cf. *faire bonne chère* < lat. tardif *cara* « figure »), CRY « crier » puis « pleurer », DELAY, ESCAPE, ESPY, FEEBLE, FRESH, PASS, ROLL, STRIVE (d'abord au sens de « se quereller, lutter », forme aphétique de v.fr. *estriver*, cf. picard *s'estriver à* « s'acharner à ») ; et les divers : AMEND, GUILE, MULTIPLY, PAY, WAIT (« guetter » au XIIe siècle, puis « attendre » au XIVe et « servir à table » au XVIe siècle, v.fr. *waitier*, variante de v.fr. *guaitier* > fr. *guetter*).

III. — La masse des adoptions du treizième au quatorzième siècle

Par un curieux paradoxe la courbe des emprunts au vocabulaire français culmine entre 1350 et 1400 (290 mots) en pleine guerre de Cent ans, au moment précis (1380) où les Anglais, chassés par Charles V et du Guesclin de plusieurs de leurs possessions françaises, n'occupent plus que Calais et la Guyenne. C'est une revanche sur Brétigny (1360) où la France avait dû signer un désastreux traité. Ceci prouve bien que les contacts entre les deux civilisations se poursuivent et que l'anti-francisme n'a pas eu d'effet absolu et immédiat, même aux plus beaux jours anglais de la victoire de Crécy (1346) et de la prise de Calais (1347). L'histoire lexicale ne copie pas toujours à la lettre les péripéties de l'histoire tout court. Mais comme pour se mettre au rythme des événements, la courbe s'affaisse à pic au moment de la déchéance du roi de France et de la régence du roi d'Angleterre, cinq ans après Azincourt (100 mots seulement).

Cet afflux de termes français que nous examinerons ci-dessous, ne tiendra pas compte des emprunts qui n'ont pas eu d'avenir en anglais : multitude oubliée de mots qui ne furent employés qu'une ou quelques fois : *atiffen* « orner », *cerge* « cierge, bougie «, *chiche* « avare », *corbin* « corbeau », *cors* « cadavre », *flum* « rivière », *garsoun* « garçon », *giste* « logis », *kuvertur* « couverture », *maugre* « malgré », *male* « coffre », *noces* « mariage », *plaid* « débat », etc.

S'il ne peut être question dans la liste qui suit de citer la totalité des termes qui entrent dans la langue anglaise au cours de deux siècles cruciaux du point de vue du lexique, le lecteur s'apercevra que le vocabulaire est en place pour rendre la thématique multiple de la littérature du Moyen Age.

En ce sens, les œuvres anglaises médiévales doivent beaucoup de leur finesse, de leur expressivité, de leur art aux emprunts lexicaux français.

Se rattachent au domaine légal et social : ALLIANCE, ALLOW, ASSEMBLY, ASSIZE, AUTHORITY, CARD, CHARTER, CHESS, COMMON (adj.), DANCE, DEGREE, EMPIRE, EVIDENCE (« signe » au XIIIe siècle, « raison de croire » au XIVe, « témoignage juridique » au XVIe siècle), EXILE, FOREIGN (cf. fr. *forain*), FRANCHISE (« liberté » au XIIIe siècle, cf. v.fr. *franc* « libre » ; « privilège, immunité » au XIVe, « droit de vote » au XVIIIe siècle), GOVERN, HERITAGE, HOMAGE, JOUST, JUDGE, JUDMENT, JURISDICTION, JURY, LEISURE, LUTE, MAJESTY, MARRIAGE, MARRY, NATION, OBEY, ORDAIN, ORDER, PARDON, PARLIAMENT, PEER, REVEL, REIGN, SOLACE, SUIT, THRONE, TOURNAMENT, TREATY, USUAL, VERDICT ; au domaine militaire : ARCHER (qui évoque les 10 000 archers anglais de Crécy, 1346), ARMS, ARMY, ASSAIL, ASSAULT, BANNER (sauf *flag*, d'origine germanique, les autres mots désignant étendards, drapeaux, etc., sont français : *ensign*, *pennon* ; *standard* qui entre en anglais par le français (cf. *étendard*) remonte cependant au germanique), BATTLE, BESIEGE, CHALLENGE, CONQUER, DEFEAT, ENEMY, HAUBERK, LANCE, PORTCULLIS, SIEGE, VICTORY ; à l'économie : ADVERSITY, AFFAIR, BARGAIN (v.fr. *bargaignier* « commercer, hésiter », fr. *barguigner*), DEBT (le *b* est postérieur : XVIe siècle, il est dû à lat. *debitum*, cp. *doubt*), MERCHANDISE, PAYMENT, PROFIT, PROSPERITY, PURCHASE (« acquérir » au XIIIe siècle, « acheter » au XIVe, v.norm. *purchacer*, v.fr. *pourchacier* « tenter d'obtenir »), RANSOM, RENT, REVENUE, SUMMON ; aux titres, états et fonctions : ADVOCATE, ANCESTOR, APOTHECARY, AUNT (v.norm. *aunte*, v.fr. *ante*), BACHELOR (« jeune chevalier » au XIIIe siècle,

« diplômé d'université, célibataire » au XIVe siècle, v.fr. *bacheler* « aspirant chevalier »), BUTLER (même famille que fr. *bouteille*), CAITIFF (« prisonnier, scélérat au XIIIe siècle, v.fr. *caitif* « captif » ; cf. *chétif*), CANON, CAPTAIN, CHAMPION, CLERGY, CONFESSOR, CONSTABLE (cp. fr. *connétable*, v.fr. *cunestable*, *conestable*, lat. tardif *comes stabulī*), COUSIN, EMPEROR, EVANGELIST, DEFENDANT, FRIAR, HARLOT (« vagabond, coquin » au XIIIe siècle, « jongleur itinérant, serviteur, individu » au XIVe siècle, prend le sens de « prostituée » au XVe siècle, v.fr. *(h)arlot*, *herlot* « jeune garçon, valet, vagabond »), HEIR, LIEUTENANT, MANCIPLE, MARINER, MAYOR, MERCER, MERCHANT, MESSENGER, MINSTREL, NEPHEW, NURSE, OFFICE, OFFICIAL, PAGE, PARISHIONER, PARSON, PEOPLE, PERSON, PHYSICIAN, POET, PORTER, REBEL, RECLUSE, SAVIOUR, SERGEANT, SERVANT, SINGLE « célibataire », SOLDIER, SOVEREIGN, SPY, SQUIRE (cf. fr. *écuyer*, v.fr. *esquier*), SURGEON ; à la religion : ADORE, ANNIVERSARY, ANOINT, ASSUMPTION, BAPTISM, COLLECT, COMMUNION, CONFESS, CONFESSION, CONVERT, CRUCIFIX, DAMNATION, FAITH, HOUR, IDOL, IDOLATRY, IMMORTALITY, INCENSE, LITANY, MITRE, NATIVITY, ORDER, PENANCE (v.fr. *penance* « pénitence »), PRAY, PREACH, PROPHECY, PURGATORY, REMISSION, REPENT, RULE, SACRIFICE, SALVATION, SIMONY, TEMPT, TEMPTATION, TRESPASS, TRINITY ; à la vie intellectuelle, artistique et morale au sens large : ABSTINENCE, ACCOUNT, AFFECTION, ARGUE, ART, BETRAY, BLAME, BLASPHEMY, CAUSE, CERTAIN, CHASTITY, CHAPTER, CIRCUMSTANCE, COMEDY, COMFORT, CONSENT, CONTEMPLATION, COURAGEOUS, CRUEL, CRUELTY, DANGER, DELIGHT, DESPITE, DEVISE, DEVOTION, DEVOUT, DISTINCTION, EAGER, ENJOY (« être joyeux » au XIVe siècle, « jouir, aimer, etc. », au XVe), ENVY, ERROR, FALSE, FAME,

FELONY, FIERCE, FIGURE, FORTUNE, GENERALLY, GLORY, GRACIOUS, GRIEF, HONEST, HONOUR, HUMILITY, IDIOT, IGNORANCE, IMPATIENCE, IMPOSSIBLE, JEALOUS, JOLLY (étymologiquement « gai », v.fr. *jolif*), JOY, LESSON, MANNER, MARVEL, MATTER, MEAN (adj.), MEDITATION, MELODY, MERIT, MUSIC, NOBLE, OPINION, PAINTING, PARCHMENT, PATIENCE, PEN (cf. fr. *penne*, angl. *penknife*), PERFECTION, PLEASE, POETRY, POSITIVE, PRAISE (v.fr. *preisier* « apprécier, louer »), PRECIOUS, PRESUMPTION, PRIVILEGE, PROLOGUE, PROPER, PROSE, PURITY, PURPOSE, REASON, RECORD (verbe), ROMANCE, SCORN, SCULPTURE, STORY, STOUT (« fier, valeureux », puis « solide » au XIVe siècle, « corpulent » au XIXe siècle), STURDY (« violent » au XIIIe siècle, « robuste » au XIVe siècle), TITLE, TRAGEDY, TREACHERY, TREASON, TRIBULATION, TROUBLE, VENGEANCE, VILLAINY, VIRTUE, VOLUME ; à la description de la nature : ABYSM, AIR, BRANCH, CAMEL, CAVE, CEDAR, CHANNEL, CHERRY, CYPRESS, DESERT, DRAGON, FALCON, FIG, FIRMAMENT, FLOWER, GRAPE, GRAVEL, LENTIL, LEMON, LEOPARD, MACKEREL, MARBLE, METAL, NATURE, OCEAN, ORANGE, OYSTER, PARTRIDGE, PASSAGE, PASTURE, PHEASANT, PLANT, QUAIL, RIVER, ROCK, SALMON, SCARLET, SCORPION, SOLE, SOLSTICE, SPICE, TEMPEST, UNICORN, VALLEY, VENOM, VENISON, WARREN (cf. *garenne*), WASTE (« désert » au XIIIe siècle, v.norm. *wast(e)*, var. de v.fr. *guaste* < lat. *vāstum* « désert ») ; à la vie domestique et alimentaire : ARRAS (de la ville d'Arras), BASKET (v.fr. *basket*), BEEF, BISCUIT, BLANKET, BOIL, BROACH, CAGE, CHAIN, CHAIR, CHATTEL (« biens », v.fr. *chatel* ; cf. angl. *cattle*), CIDER, CLARET (v.fr. *vin claret*, mais aussi dès XIVe siècle « vin rouge de Bordeaux », cf. histoire aquitaine), CREAM, CURTAIN (v.fr. *cortine*), CUSHION, DIET, DIN-

NER, FLOUR, FRY (verbe), GALLON, GRUEL, LIQUOR, MALMSEY, MINCE (v.fr. *mincier*), MIRROR, MUSTARD, MUTTON, PLATE, PORK, ROAST (verbe), SALAD, SPICE, SPONGE (v.fr. *esponge*), STEW, SUGAR, SUPPER, SURE, TOAST (v.fr. *toster* « rôtir »), TORCH, TOWEL, VEAL, VESSEL, VIAND, VINEGAR, WARDROBE ; à la construction : CATHEDRAL, CELLAR, CITY, CLOISTER, CLOSET, CONVENT, DUNGEON, LODGE, MANSION, PALACE, PANTRY, PARLOUR, PAVILION, PILLAR, PRIORY, SCULLERY, STABLE « étable », TAVERN ; au domaine vestimentaire et ornemental : BROOCH, BUTTON, CHEMISE, COLLAR, DIAMOND, DRESS, ERMINE, FASHION, FUR, GOWN, HABIT « habit », JEWEL, KERCHIEF (v.norm. *courchef*, v.fr. *couvrechef*), LACE, ORNAMENT, PEARL, PETTICOAT, ROBE, RUBY, SABLE, SATIN, VESTMENT ; aux traits, qualités et activités physiques, aux capacités en général : ABLE, ADVANCE (verbe), AGE, APPEAR, ASSEMBLE, AVOID (v.norm. *avoider*, v.fr. *esvuider*, de *ex* + *vuide* « vide » ; cf. angl. *void*), AWAIT, BARREN (cf. *bréhaigne*), BOIL, CALM, CARRY, CLOSE (verbe), COLOUR, CONCEAL, COVER, DEFEND, DELIVER, DEPART, DESPOIL, DISTURB, ELEMENT, EMBRACE, ENTRY, FAINT (« mou, flasque » au XIIe siècle, « faible, malade, enclin aux évanouissements, s'évanouir » au XIVe siècle), FINE (adj.), FRONT, GENEALOGY, GENERATION, GRACE, HASTE (cf. fr. *hâte*), HASTEN, HAUNCH, HAUNT, INCREASE, IRREGULARITY, JOIN, JOURNEY, LABOUR, LARGE (« libéral » aux XIIe-XIIIe siècles, « large, volumineux » au XIVe ; n'a pris le sens de « grand » qu'au XVe siècle), MEMBER, MOVE, NICE, NOISE (cf. fr. *chercher noise*), NOURISH, ODOUR, OFFER, PALE, PASS, PERCEIVE, PERIL, PERISH, PLAIN (cf. *de plain-pied*), PLENTY, PRESENCE, PURSUE, PUSH, QUAINT, QUIT, RAGE, RECEIVE, RECOIL, RESPOND, RESTORE, SAFE, SAVE, SILENCE, SOJOURN, STRANGLE, STATURE,

SUBSTANCE, SUFFER, SURPRISE, TENDER (adj.), TOUCH, TRAVEL, VANISH, VISIT ; à la médecine : CANKER, GOUT, JAUNDICE, MALADY, MEDECINE, OINTMENT, PAIN, PALSY, PLAGUE, POISON, REMEDY.

IV. — Note sur l'étymologie

Pour guider le lecteur dans la jungle de l'étymologie, nous avons parfois volontairement brisé une liste de mots pour signaler des pistes à suivre, des rapprochements à faire, des règles à connaître. Il est malgré tout nécessaire de rappeler ici quelques principes généraux utiles :

1° La phonologie : sans entrer dans les détails, indiquons quelques faits intéressants : 1. La diphtongue *ei*, originaire du vieux-normand, devient /*oi*/ en français central au XIIe siècle pour aboutir à /*wa*/ au XVIe siècle. L'anglais garde *ei* ou adopte des variantes orthographiques, d'où : CONVEY en face de fr. *convoi*, PREY/*proie*, RECEIVE/*reçoiv(ent)*, VEIL/*voile* ; 2. Le franco-normand et le picard attestent *k* devant *a*, contrairement au français du Centre qui a *ch* (le type en *ch* apparaît aussi dans quelques régions de Normandie), d'où CARRY en face de fr. *charrier*, CATTLE/*cheptel*, CAULDRON/*chaudron*, MARKET/*marché* ; 3. Le français du Nord avait *w* à l'initiale là où le francien attestait la vélaire sonore *g* (écrite *gu* devant voyelle d'avant et *g* (ou même parfois *gu*) devant voyelle d'arrière). Le français moderne a, selon la position, soit *g* soit *gu* : REWARD en face de fr. *regard* (cf. *my kind regards to...*), WARDROBE/*garde-robe*, WARRANT/*garantir*, WARREN/*garenne*, WASP/*guêpe*, WASTE/*gâter* ; 4. L'anglais a souvent gardé devant *t* un *s* ancien que le français moderne remplace par un accent circonflexe : BASTARD en face de *bâtard*, FEAST/*fête*, HASTEN/*hâter*, HONEST/*honnête*, PRIEST/*prêtre*, TEMPEST/*tempête*. On ajoutera que la prononciation anglaise et la prononciation française se sont modifiées très sensiblement et ceci de manière indépendante, bien sûr, depuis le Moyen Age ;

2° L'accent : ce que l'orthographe anglaise brouille parfois, la langue orale le voile plus encore en raison de l'accent tonique. La pression ambiante du système accentuel autochtone a eu pour résultat dès le Moyen Age de déplacer l'accent des mots d'origine française en général qui furent intégrés dans la

langue anglaise, si bien qu'au lieu de porter sur la finale, à la manière française, il frappe ou a tendance à frapper la syllabe initiale. Ce phénomène a pour effet de masquer à l'audition les ressemblances avec le français par une sorte d'affaiblissement et de dégradation de la partie non-accentuée : ainsi ˈPARLIAMENT a l'accent sur l'initiale en face de *parlement* qui l'a sur la finale, de même ˈMERCHANDISE s'oppose à *marchandise*, etc. ;

3° L'abandon de mots en français moderne : un assez grand nombre de vocables du vieux-français ont disparu en français moderne. C'est le cas de ceux qui donnent : ATTIRE, BACON, GOWN, NICE, PLENTY, PURCHASE, etc. D'autres sont devenus vieillots, archaïques ou rares : *barguigner*/BARGAIN ;

4° L'évolution sémantique : une fois introduits en anglais, certains termes ont changé de sens et se sont ainsi éloignés de la signification qu'ils avaient à l'origine en français. Par ailleurs, par rapport à la langue du XIIIe ou du XIVe siècle, le français moderne accuse parfois lui-même une modification sémantique. Pour l'anglais usuel, on citera : CHEER(S), CURTAIN, WAIT et la série : BEEF, MUTTON, PORK, VEAL chère à Walter Scott ; pour le français courant : *merci*/MERCY, *physicien*/PHYSICIAN, *joli*/JOLLY. Il arrive enfin que le sens et la forme de l'anglais moderne soient plus proches du vieux-français que ne l'est le français moderne. C'est le cas pour JOURNEY (« voyage d'une journée », sens au moment de l'emprunt en anglais)/*journée*, ou NOISE (étymologiquement « bruit d'une querelle »/*noise* « querelle », cf. fr. chercher *noise* à qq.) et d'autre part pour AUNT (v.norm. *aunte*, v.fr. *ante*)/fr. *tante* ;

5° La plurisémie : il n'est pas rare qu'un mot emprunté dans un champ sémantique particulier pour répondre à un besoin spécifique s'étende rapidement à plusieurs domaines connexes et accroisse ainsi sa diffusion et sa fréquence dans la langue. CONFESS et PROCESSION, qui étaient d'abord religieux, ont pris un sens laïc avec le temps et l'évolution des mœurs. On rapprochera ceci du théâtre et de certains thèmes qui, de religieux à l'origine, sont devenus ensuite politiques ou simplement sociaux, comme le thème de la désobéissance ou celui du mal. Cette même extension sémantique se retrouve dans des vocables qui n'avaient guère qu'une application juridique au début comme TRY et JUDGE ;

6° La nature du lexique : on a eu raison de souligner l'abondance de termes abstraits qui, dans tous les domaines (intellectuel, moral, religieux, etc.) vont aider la pensée à s'affiner : mots en *-ty*, *-tion*, *-ange*, *-age*, etc. Beaucoup vont

d'ailleurs remplacer les mots abstraits hérités du vieil-anglais : IMMORTALITY succédera à *undēadlicnes* qu'Ælfric utilise au XIe siècle. Mais on aurait tort de négliger le côté très concret du vocabulaire, qu'il s'agisse de décrire les vêtements, les attitudes, ou les préoccupations culinaires, médicales et autres. Le réalisme du Moyen Age s'exprime lui-même en grande partie par des mots d'origine française. Et Chaucer n'est pas le seul auteur à se soucier du concret de la vie ! Il serait par ailleurs passionnant de pouvoir rechercher, à côté des champs lexicaux fortement influencés par le français, ceux qui n'ont guère ou pas été marqués par notre langue. La mixité n'est pas toujours aussi nette qu'on l'imagine souvent ;

7° L'expansion de l'usage lexical : il est clair que ce vocabulaire mixte (anglais et français) va surtout trouver au début des applications livresques — la culture est livresque au Moyen Age — et ne sera utilisé d'abord que dans des milieux socialement, culturellement restreints. Son extension à la langue parlée se fera de manière diverse par la conversation sociale, la littérature orale ou oralisée (troubadours, etc.), l'éducation de l'aristocratie et de la bourgeoisie montante, l'imitation des grands et des riches, et bientôt la diffusion du savoir par l'imprimerie. Le premier livre imprimé en Angleterre le sera par Caxton en 1477.

V. — Mixité et hybridité du lexique

La mixité, ce n'est pas seulement l'existence commune de termes d'origine différente à l'intérieur d'une même langue, c'est aussi, à un degré plus intime et plus significatif, l'hybridité, c'est-à-dire la création de composés dont le premier élément est français et le second autochtone et *vice versa* ; c'est aussi la naissance de dérivés par la greffe de suffixes anglais sur une souche française et inversement. Les exemples sont bien connus depuis la parution du *N.E.D.* et des ouvrages de F. Mossé (1) et de A. C. Baugh (2) entre autres. GENTLE, du v.fr. *gentil*,

(1) *Esquisse d'une histoire de la langue anglaise*, Lyon, I.A.C., coll. « Les langues du Monde », 1947, 2e éd., 1958, épuisée.
(2) *A History of the English Language*, London, Routledge & Kegan Paul, 1951, 2e éd., revue, 1959.

est attesté pour la première fois en 1225 ; en 1230 apparaît GENTLEWOMAN, puis c'est le tour de GENTLEMAN (1275), de GENTLENESS (1300), de GENTLY (1330). En un siècle l'ensemble est constitué. Lydgate ajoutera GENTLEMANLY au XVe siècle. Sur FAITH, introduit en 1250, se forment en 1300 FAITHLESS et FAITHFUL, vers 1360 FAITHFULLY, et vers 1390 FAITHFULNESS. Que des termes comme *faithless* et *faithful* se créent cinquante ans après l'adoption de *faith* en anglais (v.norm. *fed*, v.fr. *feid*, *feit*, prononcé [feiδ]) signifie que l'emprunt de ce mot est vraiment assimilé à ce stade. La fusion de *faith* + *ful* par un individu ou un groupe d'indigènes ou de bilingues corrobore cette assimilation. Ce genre de réaction, à la limite spontanée, n'est possible que si le terme de base est senti comme intégré dans la langue d'accueil.

Ce qui frappe aussi c'est, parallèlement, la survie de la force productive des préfixes et suffixes anglais ainsi que des termes indigènes comme *man* et *woman* qui servent de support de composés. Ceci montre qu'il y a vraiment eu bilinguisme et non vie juxtaposée de deux systèmes de langues. Qui dit bilinguisme dit parfois bâtardise et amalgame et ces fusions ont pu paraître monstrueuses à certains. Toujours est-il que si des préfixes et des suffixes sont demeurés productifs ça n'a pu être que parce qu'ils étaient utilisés normalement par le milieu qui vit naître leurs associations avec des emprunts français. Le cas de EASY, emprunté vers 1200 au vieux-normand *aisé* (v.fr. *aisié*), confirme cette situation : l'adjectif s'étend à gauche par un préfixe en 1290 (UNEASY) et le composé s'accroît sur sa droite par un suffixe (UNEASINESS) un siècle plus tard.

Réciproquement, sur la base de mots anglais on

crée des extensions lexicales par des suffixes d'origine française : adjectifs en *-able* (EATABLE, XVe siècle), substantifs très fréquents en *-ance* (REMEMBRANCE, XIIIe siècle), en *-age* (LEAKAGE, XVe siècle), en *-ess* (MURDERESS, XVIe siècle). L'emploi de ces suffixes est encouragé par le schéma du vers accentuel de l'anglais : non accentué, le suffixe, qu'il soit anglais ou français, remplit la case qui précède nécessairement la syllabe portant l'accent prosodique d'un vers régulier, et un mètre de cinq accents comme le vers de Chaucer dans les *Contes de Cantorbéry* aura besoin d'au moins cinq syllabes non accentuées. En outre, à la rime, qui est techniquement parlant d'importation française, on rencontrera de nombreux termes hybrides en *-ance*, *-age*, etc., pour ne pas parler de mots directement empruntés au français et accentués sur la finale (la poésie est conservatrice ou tolère les licences) comme *licour*, *melodye*, *corage*, *pilgrimage*, *hostelrye*, *companye*, *condicioun*, *degree*, *chevalrye*, *curteisye* (*Prologue* des *Contes de Cantorbéry*, vers 1-50).

Provenant d'une double source, le vocabulaire aura tendance à favoriser la naissance de doublets, synonymes approximatifs au départ, dont l'un, l'anglais, facilitait la compréhension du second, le français : *my herte and my corage*, *wepe and crye*, *huntynge and venerye* (1).

Ce procédé restera en vogue pendant tout le Moyen Age et on le retrouvera dans Shakespeare et dans le style littéraire marqué par la rhétorique conventionnelle (*lord and master*, *my last will and testament*, etc.) jusqu'à une période assez récente. Par ailleurs, on assistera, comme dans le cas de certains mots d'origine française (ENTRY « autori-

(1) Cf. MOSSÉ, *op. cit.*

sation d'entrer », cf. aujourd'hui *No entry* ; ENTRANCE « porte d'accès », cf. *Entrance closed*), à une redéfinition des zones sémantiques qui s'affinera avec le temps puisque la langue a désormais deux termes ou plus, d'origine différente souvent, pour exprimer ce qu'un seul terme suffisait à rendre antérieurement. On aura ainsi DOOM, anglais, et JUDGMENT, français, comme aussi ASK et DEMAND, HEARTY et CORDIAL, HIDE et CONCEAL, MAIN et PRINCIPAL, WISH et DESIRE, etc. Mais que dire de AROMA, FRAGRANCE, ODOR, PERFUME, SCENT, qui revendiquent dans cette pléthore leur place spécifique dans la zone olfactive à côté de STENCH, qui remonte au vieil-anglais où il était sémantiquement neutre, et de SMELL, d'origine inconnue ? Il est vrai que n'auront guère accès à ces jeux lexicaux que les classes dites cultivées. En ce sens, comme l'accent, le vocabulaire est bien un indice socio-culturel et reflète les inégalités sociales du monde anglophone. Enfin, la même impulsion créatrice produit ces associations tautologiques que cite Mossé (*op. cit.*, p. 74) : COURT-YARD (1552), HAP-HAZARD (1578), MANSION-HOUSE (1533), SALT-CELLAR (1484), etc.

CHAPITRE V

AVANT LA RENAISSANCE

Le vocabulaire anglais a donc fait peau neuve en l'espace des trois siècles qui vont de la perte de la Normandie en 1204 à l'accession des Tudors en 1485. Aux emprunts massifs qui caractérisent la langue du XIVe siècle s'ajoutent les nombreux réajustements et la revitalisation du lexique par des composés et dérivés dont nous avons parlé. Tout ceci va se poursuivre souplement au cours du XVe siècle.

On assistera aussi à l'effacement de certains traits de l'ancien système hérité du vieil-anglais. C'est bien d'une véritable mue du lexique qu'il faut parler devant la disparition lente mais continue et certaine des préfixes qui vont devenir non productifs en anglais. Le préfixe *for-*, marquant en vieil-anglais l'intensité, l'achèvement, la destruction, n'existe plus qu'à l'état de séquelle dans neuf termes de l'anglais moderne (FORBEAR, FORBID, FORDO, FORGET, FORGIVE, FORGO, FORSAKE, FORSWEAR, et le participe-adjectif FORLORN) ; il en va de même pour *with-*, qui traduit l'opposition en vieil-anglais et que l'on ne trouve plus que dans WITHDRAW, WITHSTAND, WITHHOLD, tandis que plusieurs termes de la série cédaient le pas à des synonymes empruntés au français (RENOUNCE et RESIST commencent à remplacer dès le XIVe siècle *withsay* et *withset*, synonyme de WITHSTAND) et au latin (CONTRADICT prend dès le XVIe siècle la place de *withspeak*). Il existe d'ailleurs, déjà au XVIe siècle deux termes de la même famille, mais d'origine française : CONTRADICTION et CONTRADICTORY. Ce qui montre l'érosion progressive du système antérieur et l'extension consécutive des systèmes de remplacement.

Ce qui est vrai des préfixes l'est aussi de certains suffixes. Le suffixe *-lāc*, servant à former un assez grand nombre de composés en vieil-anglais — Onions en compte une douzaine —, ne survit plus que dans WELDOCK en anglais moderne où il

doit faire bon ménage avec MARRIAGE et MATRIMONY, d'origine française, qui ne lui concèdent qu'un champ sémantique exigu. Le suffixe *-dom* n'est plus guère productif malgré de récentes résurgences dans FANDOM, STARDOM, TOPSYTURVYDOM, etc. Il en va de même pour *-hood*, *-ship*, etc., et une étude prouverait aisément que le système est ici loin d'être homogène. Comme le constate Baugh, on a bien FRIENDSHIP, mais pas **fiendship* ; et HARDSHIP a été maintenu tandis que *busiship*, créé en moyen-anglais, a été abandonné.

I. — Nouveaux emprunts français en moyen-anglais

Les emprunts au lexique et au système des suffixes français continuent au cours du XVe siècle malgré la chute sensible que nous avons signalée plus haut. Le vieux-français *rédimer* « racheter » donne REDEEM, la préposition CONCERNING est calquée sur *concernant*, HINDRANCE est créé sur *hinder*, hérité du vieil-anglais, avec un suffixe prolifique. Mary Serjeantson évalue à 13 % environ la proportion des mots français dans l'œuvre de Chaucer (1340-1400) et estime que le pourcentage est supérieur chez Langland (1331-1400) et Lydgate (1370-1451).

On fera cependant remarquer que nombre de vocables sont empruntés au XVe siècle avec un sens différent de celui qu'ils ont aujourd'hui en anglais. CORSAGE signifie « corps » et ne prendra son acception actuelle qu'au XIXe siècle. REJOINDER, c'est la « réponse de l'accusé » et ne signifiera « réplique » qu'au XVIe siècle. REMAINDER veut dire « intérêt que rapporte une propriété » (XVe siècle) avant de signifier « reste » au siècle suivant. SERVIETTE, employé au XVe siècle en écossais, où il s'orthographie *seruiot*, puis *seruit*, sera réadopté en anglais commun vers 1800 avec l'orthographe française. L'emprunt des formes peut parfois donner le change. Il faut

aussi se rappeler que le sens des mots a pu varier en français depuis le Moyen Age et que les termes passés en anglais n'avaient pas nécessairement alors celui qu'ils ont en français moderne.

II. — Emprunts au latin et au grec

Les emprunts au latin, à une période où la langue de saint Jérôme influence les traducteurs de la Vulgate groupés autour de Wyclif, sont également très nombreux. Mossé évalue les créations de termes durables à plus d'un millier ; mais il est difficile de dire si le modèle est latin ou français car le français est encore très proche à cette époque de sa source latine.

Ceci est d'ailleurs valable pour des mots adoptés au XIVe siècle comme DISSIMULATION, DISTANT, EXEMPTION, EXECUTION, IMPRESSION. Même des emprunts au français ont parfois été refaçonnés ultérieurement sur un schéma latin ; c'est le cas de ADVENTURE, écrit *aventure* aux XIVe-XVe siècles, sur le vieux français *aventure*, et refait plus tard sur le latin *advenīre*, et de DEBT que nous avons déjà signalé. Ceci est encore plus frappant pour les termes en *-or*, *-tion(-sion)*, *-ty*, comme ATTENTION, DIFFUSION, PASTOR, RECTOR, ACTUALITY, CAPTIVITY, empruntés au XIVe siècle sous la forme *attencioun*, *diffusioun*, *pastour*, *rectour*, *actualyte*, *captivite*, d'inspiration française, et refaits au XVe siècle sur le latin. On se trouve ici dans une impasse et il est souvent téméraire de prendre une position arrêtée. En fait, le français est senti comme langue de culture et de civilisation raffinées au même titre ou presque que le latin. Un poète comme Gower (1330-1408) écrit dans les deux langues : son *Speculum Meditantis* est en français, son célèbre *Vox*

Clamantis en latin, et son seul poème en anglais porte un titre latin lui aussi : *Confessio Amantis*. Le prestige de la langue de Rome à la veille de la Renaissance explique sans doute ce souci de latiniser l'orthographe anglaise de mots inspirés directement ou indirectement d'une base latine, et donc vénérable.

Il faut mentionner rapidement les préfixes et suffixes latins — certains sont empruntés par l'intermédiaire du français — qui contribuent jusqu'à nos jours à l'enrichissement de l'anglais depuis la fin du Moyen Age : termes du XIVe et du XVe siècles en *de-*, *dis-*, *ex-*, *inter-*, *per-*, *pre-*, *pro-*, *sub-* (DEDUCE, DISTRACT, EXCEPT, INTERVAL, PERVERT, PREDESTINE, PROSECUTE, SUBSCRIBE) ou en *-able*, *-ible* (ADMIRABLE, CREDIBLE, HORRIBLE), en *-al* (CAPITAL, FATAL), en *-ary* (NECESSARY, ORDINARY), en *-ate* (DELICATE, FORTUNATE, PRIVATE), en *-ant*, *-ent* (IMPORTANT, DIFFERENT), en *-ose*, *-ous* (MOROSE, FAMOUS, SPACIOUS), en *-ment* (ARGUMENT, SEGMENT), etc. (1).

Un certain nombre de termes pris au latin sont techniques à l'origine : DIOCESE, LIMBO, REQUIEM, qui datent du XIVe siècle, appartiennent au vocabulaire religieux ou ecclésiastique, tandis que EMOLUMENT, EQUIVALENT, EXORBITANT, IMPLEMENT, qui remontent au XVe siècle, se rapportent au droit. Mais nombreux sont ceux qui se dégageront de plus en plus de leurs frontières sémantiques originelles et auront des applications multiples : CONCRETE et DISSOLVE étaient d'abord propres au langage de l'alchimie, ASCENSION et DIAL à celui de l'astronomie, MINOR s'appliquait au XIIIe siècle aux ordres mineurs *(friars minor)* avant de s'étendre à divers champs en commençant par la logique (cf. la mineure) ; ORBIT, qui était médical à l'origine (cf. lat. médiéval signifiant « orbite de l'œil »), est aujourd'hui employé comme verbe en parlant des astronautes. En fait, l'expansion sémantique est souvent imprévisible et les choix sont ouverts.

(1) Le lecteur trouvera des détails dans M. SERJEANTSON, *op. cit.*, p. 261 s.

Pour citer quelques exemples parmi les nombreux termes d'origine latine (directe ou indirecte) qui ont survécu, mentionnons au XIVe siècle : ALLEGORY, CONSPIRACY, CONTEMPT, HOMICIDE, INCARNATE, INFINITE, INTELLECT, LAPIDARY, LUNATIC, MAGNIFY, MISSAL, MODERATE, NERVOUS, PROJECT, PROMOTE, PULPIT, QUIET, RATIONAL, REPREHEND, SOLITARY, SUBMIT, SUPPRESS, TEMPORAL, TESTIFY, TINCTURE, TRIBUTARY, ULCER, ZENITH, et au XVe siècle : ADJACENT, CUSTODY, FRUSTRATE, GESTURE, HISTORY, IMMUNE, INCLUDE, INDIVIDUAL, INFANCY, INFERIOR, INNATE, INTERRUPT, MALEFACTOR, MECHANICAL, PICTURE, POLITE, POPULAR, PROSECUTE, REJECT, SOLAR, SUBORDINATE, SUMMARY, SUPPLICATE, TESTIMONY, TRACT. Tous ces éléments dont la plupart sont plus longs que les mots d'origine germanique fourniront à l'anglais les ressources rythmiques d'un plurisyllabisme dont les écrivains et les orateurs sauront tirer profit. Mentionnons enfin que c'est au latin que l'anglais puisera souvent par la suite pour ajuster son système adjectival ou verbal à son système substantival. MENTAL (XVe siècle) et ORAL (XVIIe siècle) par exemple, correspondent à *mind* et à *mouth*, tandis que PETRIFY (XVIe siècle) correspond au nom *stone*, laissant au verbe *stone* le sens de « lapider », d' « empierrer », ou d' « énoyauter ».

C'est d'ailleurs par l'intermédiaire du latin — ou du français — qu'un assez grand nombre de mots de la vie quotidienne sont venus du grec. Parmi

eux figurent au XIVe siècle : AGONY, ARTERY, BASIS, CENTRE, CHARACTER, CLIMATE, COMEDY, CYCLE, ECHO, ECSTASY, FANTASY, HARMONY, HERO, HORIZON, IDIOT, LOGIC, MAGIC, MANIA, MYSTERY, PLAGUE, POMP, PRUNE (fruit), RHETORIC, SCHISM, SPASM, SURGEON, THEATRE, TRAGEDY, et au XVe siècle : ALPHABET, ASYLUM, CHAOS, DEMON, DIET, DIPHTHONG, DYNASTY, EMBLEM, ETHIC, FANCY, MAGNET, METEOR, PIRATE et STRATAGEM.

III. — Emprunts au vocabulaire flamand et bas-allemand

Les Pays-Bas vont, eux aussi, apporter leur contingent d'emprunts lexicaux avant la Renaissance. Les relations économiques entre l'Angleterre et la Flandre évoquent surtout l'époque où, aux XIIe-XIIIe siècles, l'industrie et le commerce lainiers prennent une importance internationale et concurrencent ceux de la Bourgogne. Gand et Bruges sont alors les deux mamelles de l'Angleterre ovine. Bruges, centre de commerce des villes hanséatiques au XIIIe siècle, deviendra un port considérable dont le prestige ne diminuera qu'au XIVe siècle avec l'ensablage de la Zwyn. Des tisserands flamands s'installeront nombreux outre-mer du Nord et y exerceront leur métier.

Mais l'entente avec l'Angleterre est plus ancienne. Déjà au IXe siècle, le roi Alfred avait épousé Aelfthryth, fille de Baudouin II, véritable fondateur du comté de Flandre ; plus tard, Guillaume le Conquérant s'allie à Mathilde, fille de Baudouin V : ils ont quatre fils, dont Guillaume II (1087-1100) et Henri Ier (1100-1135), rois d'Angleterre, et quatre ou cinq filles, dont Adèle, mère d'Etienne qui succède à Henri Ier. Au XIVe siècle, pendant la guerre de Cent ans, alors que le comte de Flandre, Louis de Nevers, prend le parti de son suzerain, le roi de France, les villes flamandes, soucieuses de leur industrie et de leur prospérité, se rangent sous le commandement de Jacob Van Artevelde du côté du roi d'Angleterre. Ces échanges et ceux que l'Angleterre entretiendra par ses marins et ses pêcheurs avec les Pays-Bas et l'Allemagne du Nord expliquent les nombreux emprunts dont la parenté linguistique ne permet pas toujours de garantir l'origine précise.

Un mot aujourd'hui aussi courant que POLL (dans *public opinion polls*) est emprunté au XIIIe siècle avec le sens de « tête d'homme » — le sens actuel ne remonte qu'au XVIIe siècle. CLOCK est introduit au XIVe siècle en Angleterre par les horlogers flamands invités par Edouard Ier (1272-1307) (bas all. et néerl. *klocke*, sur latin médiéval *clocca* « cloche », d'où vient le mot français). PICKLE et FIRKIN le sont à la même époque et évoquent le commerce des salaisons, capital au Moyen Age ; HOP (XVe siècle) rappelle l'importance de la bière flamande, SPOOL (XIVe siècle) celui de la laine. Les milieux de la marine empruntent BOWSPRIT et BUOY au XIIIe siècle, ROVER et SKIPPER au XIVe, et au XVe siècle : DECK, FREIGHT, HOSE, ORLOP, MARLINE ; l'armée adopte : BULWARK (XVe siècle), le commerce : GROAT, SLED, WAINSCOT au XIVe siècle, GUILDER et MART au XVe. Parmi les divers on relève au XIIIe siècle : HOBBLE, SNATCH, TACKLE ; au XIVe : LOLLARD — ce terme hollandais est d'abord appliqué aux Pays-Bas vers 1300 à une confrérie qui s'occupait des malades et notamment des pauvres ; leur piété et leur humilité, considérées comme excessives, leur avaient valu d'être tournés en dérision. Le terme emprunté en Angleterre fut donné par analogie aux disciples de Wyclif —, tandis que LOITER, LUCK, GROOVE et SNAP remontent au XVe siècle. On voit par ces exemples comment la langue est mêlée aux réalités économiques, commerciales et éventuellement religieuses. Ceci ne fera que se confirmer par la suite.

Chapitre VI

LA RENAISSANCE

L'énorme bouillonnement intellectuel qui caractérise la Renaissance anglaise (1515-1650) a une répercussion considérable sur la vie du lexique. Cette époque élitiste croit avec passion aux arts du langage et apparaît comme une fête de l'expression individuelle où le vocabulaire et la rhétorique jouent un rôle de premier plan dans la révolution culturelle. Poètes, dramaturges, romanciers, penseurs, moralistes, pamphlétaires, voyageurs, humanistes, pédagogues, historiographes connaissent la portée des mots, leur sens, leur sonorité, leur sensualité, leur pouvoir évocateur et se jettent avec un enivrement parfois juvénile dans l'aventure de la création littéraire et lexicale. Tous ceux qui adaptent ou traduisent l'érotisme d'Ovide, les épopées d'Homère ou de Virgile, les odes ou les satires d'Horace, les discours de Cicéron, les tragédies de Sénèque, les comédies de Térence ou de Plaute, les histoires de Plutarque ou de Xénophon, les contes ou les essais des écrivains européens contemporains ou de l'âge précédent misent sur le trésor de la langue anglaise et puisent dans les langues anciennes ou modernes. Si l'imitation est une des grandes règles de la composition poétique, l'invention personnelle figure en première place parmi les qualités du vrai poète.

Celui-ci, comme le déclare Sir Philip Sidney, est un écrivain inspiré, un *vates*. Il s'alimente tout naturellement aux sources de l'imagination et du divin et retrouve dans la fréquentation des Anciens l'enthousiasme et le lyrisme qui lui permettent de rivaliser avec les meilleurs écrivains de l'Antiquité. S'il lui arrive de tourner comme Spenser un regard nostalgique vers le Moyen Age, c'est pour célébrer dans un climat chevaleresque, les vertus, l'héroïsme et les beautés éclatantes du passé national. Ceci aussi nécessite un lexique approprié. Dans cette effervescence qui fait de la Renaissance une période privilégiée de l'histoire littéraire, le vocabulaire anglais va connaître l'un des moments les plus exaltants et les plus riches de son évolution. Grâce aux progrès galopants de l'imprimerie, les ouvrages se répandent dans les couches cultivées de la population et les nombreux livres publiés en deux siècles — quelque 20 000 selon les bibliographes — infléchissent la langue parlée et la langue écrite.

I. — Le latin profane et le grec

La littérature classique jouissait d'un grand renom au Moyen Age. Certes, elle était souvent expurgée, abrégée, édulcorée (Ovide), moralisée (Cicéron, Virgile), revue dans un contexte chrétien (Platon) ; mais ce serait une erreur que de croire que la Renaissance la découvrit. Le mythe d'un Moyen Age ignare a fait long feu et d'autres renaissances précédèrent, au IXe siècle avec le roi Alfred et, plus tard aux XIIe et XIIIe siècles, la grande Renaissance du XVIe.

Ce que d'une manière plus ou moins explicite de nombreux lettrés reprochent alors au latin c'est d'avoir été la langue de l'église médiévale. Même

si individuellement ils ne sont pas tous hostiles à l'hégémonie de la papauté, les humanistes, qu'ils appartiennent ou non au clergé, revendiquent le droit d'interpréter directement les auteurs profanes. Cette proclamation d'indépendance vis-à-vis d'une conception passée de la culture traduit une attitude intellectuelle libérale qui sera parfois libertaire (Marlowe). Le latin de Cicéron et des auteurs classiques faisant nécessairement partie des programmes scolaires *(grammar-schools)* et universitaires, il s'en suit que de nombreux écrivains ou pédagogues vont s'en inspirer pour enrichir le vocabulaire anglais.

Une première attitude sera de prendre les mots tels quels. Il s'agit presque exclusivement de termes savants. A cette liste, qui ne peut être ici qu'indicative, appartiennent de 1500 à 1550 : ABDOMEN, ACUMEN, APPENDIX, AREA, CIRCUS, EXIT (au théâtre), FUNGUS, GENIUS, INTERIM, MISER, PENINSULA, TORPEDO (le poisson « torpille »), VERTIGO ; de 1550 à 1600 : CÆSURA, DECORUM, DELIRIUM, HIATUS, INNUENDO, INTERREGNUM, MEDIUM, MILITIA, OCTAVO, OMEN, QUARTO, SPECIES, VAGARY (issu directement de l'infinitif *vagārī* « errer »); de 1600 à 1650 : AFFIDAVIT, AGENDA, AMANUENSIS, CENSUS, DATA, EQUILIBRIUM, FOCUS, FORCEPS, FORMULA, IMPETUS, IMPRIMATUR, QUERY, REBUS, SERIES, SPECIES, SPECTRUM, SQUALOR, TENET, TORPOR, VADE-MECUM, VERTEBRA, VETO.

Cette tentative d'adoption de termes latins ou grecs (cf. p. 81-82) authentiques ne prend cependant pas à la Renaissance de proportions considérables. Elle exprime, dans sa forme la moins inventive et la plus respectueuse du modèle antique, l'attachement des humanistes anglais à la confraternité intellectuelle des savants européens. Elle est un signe de classe culturelle en même temps qu'une volonté de dialogue entre spécialistes. Plus tard, avec le développement des sciences, cette formule sera reprise avec des succès divers.

II. — La querelle des lettrés et l'enrichissement de l'anglais

xième mode d'emprunts apparaît dans le
gliciser des mots latins et d'enrichir ainsi
autochtone par les apports d'une langue
e. C'est ici qu'il faut situer la fameuse
ui n'est autre qu'une querelle des anciens
lernes, de ceux qui s'obstinent par conser-
ar une sorte de puritanisme linguistique
té patriotique tout à la fois, à défendre la
la langue, et ceux qui, sans être pour
s liquidateurs de la spécificité anglaise,
moins conscients des origines déjà mul-
langue à leur époque, ambitionnent d'ac-
vocabulaire et de le nuancer afin qu'il
guer un statut digne de la langue d'une
tion. On voit donc que la plupart des
l'ouverture aux vocables latins et étran-
néral sont gagnés eux aussi par le courant
te qui est un des traits majeurs de la
ce.
versaires de ce moyen d'enrichissement
ccesseurs de ceux qui, depuis le XIVe siècle,
nt à l'ingérence de vocables français dans
anglais. Le nationalisme xénophobe d'une
i va se heurter à la catholicité et, plus
ement, depuis le règne de Marie Tudor
3), à l'Espagne de Philippe II, champion
pauté — la défaite de l'Armada date
-, prend parfois les aspects complexes d'un
irulent et diffus. Pour eux, confusément,
ême s'il est la langue de la Rome antique,
contagion et par syncrétisme les stigmates
ne papale qu'Ascham dénonce comme la
Babylone et la Circé maléfique des temps

modernes. Ils puisent certains de leurs arguments dans les fantasmes des moralistes qui fustigent les turpitudes de l'italianisme et les exagérations vestimentaires, linguistiques, religieuses ou autres de ceux qu'un séjour dans la péninsule a pervertis ou transformés en snobs, en pédants ou en « athées ». Tout ceci se mêle et se confond et c'est à un faisceau de causes diverses qu'il faut attribuer cette aversion de beaucoup pour tout ce qui rappelle de près ou de loin le traditionalisme du Moyen Age, l'hydre impérialiste qui devait se manifester au concile de Trente (1545-1563) et lors de l'excommunication de la reine (1570).

D'un côté donc, se trouvent les défenseurs de la latinité comme source d'inspiration, avec à leur tête Sir Thomas Elyot, auteur du célèbre *Gouverneur* (1531), George Pettie et le grand pédagogue Richard Mulcaster, maître de Spenser et plus tard de Milton. Parmi les adversaires figurent Sir John Cheke, helléniste réputé, l'un des pionniers des études grecques à Cambridge, Thomas Chaloner, traducteur d'Erasme, et Sir Thomas Wilson à qui l'on doit un traité sur *L'art de la rhétorique*.

Ces derniers s'en prennent aux mots savants, aux « mots d'écritoire » *(inkhorn terms)* et les dénoncent comme une insulte à la pureté de l'anglais. Ce à quoi Pettie répond qu'il faut y recourir puisqu'ils sont « le moyen adéquat et immédiat d'enrichir notre langue et d'en augmenter l'abondance ; c'est la voie que toutes les langues ont empruntée pour s'enrichir ». L'anglais, dit-il avec d'autres, est une langue barbare *(the barbarousness of our language)*, incapable d'exprimer les notions nuancées d'un nouvel âge. L'essentiel est d'imiter le latin avec modération. A l'opposé, Cheke se déclare hostile à ces emprunts : « Mon opinion, expose-t-il dans une

lettre à Sir Thomas Hoby, traducteur du *Courtisan* de Castiglione (1561), est que notre langue devrait s'écrire avec pureté et netteté, sans ces mélanges et ces mutilations qui lui viennent d'emprunts à d'autres langues. » Dans sa traduction de l'Evangile de saint Matthieu, il forge des mots anglais sans lendemain. Là où la Version authorisée ou Bible dite du roi Jacques (1611) a *lunatic*, il opte pour *mooned*, et propose *byword* pour PARAPHRASE, *crossed* pour CRUCIFIED, *gainbirth* pour REGENERATION, *foresayer* pour PROPHET, *freshman* pour PROSELYTE, *toller* pour PUBLICAN, etc. Ascham, dont l'anti-italianisme est notoire, se range à ses côtés et Wilson fustige « ces savants qui latinisent à ce point leur langue que l'homme de la rue se demande de quoi ils parlent ». Toute cette agitation qui jettera à la fin du siècle Thomas Nashe contre le classique Gabriel Harvey et opposera dans la « guerre des théâtres » au début du XVIIe siècle, l'extravagant Marston au savant Ben Jonson, aura trois conséquences majeures.

a) *Le grand tri.* — Un nombre important de créations hasardeuses aussi bien d'origine latine que grecque vont ainsi être rejetées par le bon sens ; elles n'auront donc aucun avenir durable même si elles connaissent une vie de quelques années. Parmi les termes inspirés du latin, on citera : *cohibit* « restreindre », *exsiccate* « sécher », ou *eximious* « excellent » que le poète Browning reprendra au XIXe siècle mais qui est mort depuis, et quelques-uns des nombreux mots lancés par Sir Thomas Elyot : *adminiculation* « aide », *illecebrous* « beau, attrayant », *obfuscate* « caché », etc. Pour le grec, on se contentera de mentionner le monstre *anacephalize* « résumer » auquel la langue préféra RECAPITULATE, créé à la même période (XVIe siècle) et SUM UP.

Dans la plupart des cas, ces termes sans lendemain faisaient double emploi avec ceux qui existaient déjà. *Attemptate* était inutile depuis l'adoption au XIIIe siècle de ATTEMPT, d'origine française, de même que *cautionate* concurrençait CAUTION (XIIIe siècle), de provenance française aussi; *aspectable* doublait sans utilité son synonyme VISIBLE (XIIIe siècle), d'origine française encore, et *temulent* « ivre » s'ajoutait pléthoriquement à DRUNK, de fonds germanique, et à INTOXICATED, tiré du latin au XVIe siècle. Comme le constate Baugh, il est souvent impossible de savoir pourquoi tel mot a été adopté et tel autre écarté. *Discongruity* est évincé alors que INCONGRUITY est maintenu ; la langue conserve DENOUNCE et EMACIATE et non *denunciate* et *emacerate*. Alors que *disaccustom* ou *disadorn* sont abandonnés, DISAGREE ou DISAFFECT demeurent. On ne peut manquer de faire ici une comparaison avec les multiples tentatives de la nature dans la création des êtres de toutes espèces. Le hasard ou des causes obscures interviennent souvent dans des choix qui, dans la plupart des cas, échappent à la conscience des générations concernées.

b) *Le recours fructueux à la composition et à la dérivation.* — Si, comme nous l'avons vu, les puristes ont, dans leur raidissement en quelque sorte idéologique ou dans leur conservatisme, proposé des solutions lexicales qui ne furent pas ratifiées par la postérité, les hommes de la Renaissance surent utiliser les ressources parfois fécondes des anciens systèmes de composition et de dérivation pour créer quantité de termes nouveaux comme ceux qu'introduisit un William Tyndale, traducteur de la Bible.

De deux mots d'origine germanique il tira BROKENHEARTED par exemple ou encore, à partir d'un mot germanique et d'un autre français, il forgea l'hybride STUMBLING-BLOCK (v.n. **stumla* (XIVe siècle) et v.fr. *bloc*, de la même période) pour rendre le grec *próskomma*. De son côté, un autre traducteur des Ecritures, Coverdale, créait KIND-HEARTED, NOON-DAY ou MORNING-STAR, et Shakespeare lançait HEART-SORE, HUNCH-BACKED, DOG-WEARY ou plusieurs dérivés en *-ful* comme FRETFUL, FITFUL et le complexe DISTRUSTFUL. La langue de Philip Sidney se caractérise surtout par son goût pour l'adjectif composé comme *all-beholding* (eyes) qui reprend les *tou' voyans yeux* de Du Bellay *(L'honneste amour)*, et les imitations

de Pétrarque ou de Ronsard. Il forgera aussi des mots (*affectuate*, *unsuccessings*, *comparableness*, etc.) dont la plupart connurent une fortune précaire (1).

Ce même souci se rencontre dans la Bible de 1611. On remarquera ici que le prestige des auteurs et leur importance culturelle — Tyndale et Coverdale dans le domaine religieux, Shakespeare dans celui du théâtre, etc. — expliquent dans bien des cas le succès des néologismes qu'ils lancèrent un jour comme autant de paris sur l'avenir.

c) *Le compromis de bon sens.* — En troisième lieu, il faut insister sur l'attitude de compromis — l'expression est de Baugh — que les puristes eux-mêmes adoptent en faisant la part du feu. Un adversaire des excès de l'*inkornisme* comme Puttenham se déclare favorable à l'adoption de termes tels que FUNCTION, INDIGNITY, INVEIGLE, METHOD, PENETRATE, SCIENTIFIC ou SIGNIFICATIVE, etc., et Wilson admet qu'il est normal d'employer de nouveaux termes d'origine grecque ou latine si les contemporains les adoptent et les comprennent. Au début du XVIIe siècle dans son *Poetaster*, Ben Jonson reconnaît à Marston le droit d'avoir inventé DEFUNCT, INFLATE, RECIPROCAL, SPURIOUS, STRENUOUS, etc.

Ce compromis réaliste est significatif de l'énorme poussée créatrice qui se manifesta à la Renaissance. En l'acceptant comme un fait culturel, les puristes se montrèrent hommes de bon sens : ils marchaient avec leur temps. Ils comprenaient les excès d'une attitude rigoriste et, sans se déjuger, admettaient que les langues classiques et contemporaines participent à un enrichissement modéré de la langue

(1) Cf. Michel POIRIER, *Sir Philip Sidney*, 1948, p. 236 s.

anglaise. En évitant de se figer dans un refus stérile, ils surent non seulement éviter le ridicule et la contradiction, mais rejoindre en partie ceux qui, par des moyens prolifiques et parfois anarchiques, contribuèrent à faire de l'idiome national un outil nuancé, capable de répondre aux besoins d'un pays moderne en évolution et à ceux de la création artistique.

Il serait impossible de donner une liste même partielle des emprunts au latin et les termes cités ne le sont qu'à titre d'exemples. Au XVIe siècle on relève : ALIENATE, AUDIBLE, CONFLAGRATION, CONSIST, CONSOLIDATE, CONSPICUOUS, DEXTEROUS, EMANATION, ERADICATE, EXCAVATE, EXCURSION, EXPECTATION, EXTINGUISH, HALO, HEREDITARY, INGENUITY, INSANE, MALIGNANT, MEDITATE, PROCLIVITY, SUBLIME (adj.) ; au XVIIe siècle : EMANCIPATE, ERUPT, EXERT, EXIST, EXPENSIVE, IMPERSONAL, JOCULAR, JURISPRUDENCE, etc. Ces exemples montrent bien qu'il s'agit de substantifs, d'adjectifs et de verbes et que tous les domaines sont touchés. A partir des adjectifs, de nouveaux adverbes pourront ainsi être créés.

Il est souvent difficile de dire s'il y a adoption directe ou indirecte de mots latins car le français contribue largement à l'introduction de vocables qu'il a lui-même empruntés antérieurement. Il peut souvent s'agir d'une véritable confluence, parfois d'un simple renforcement, parfois aussi d'un parallélisme tel qu'il est hasardeux de prendre position. Onions est à ce sujet plus prudent que Mary Serjeantson dont les listes de termes d'origine latine comprennent des éléments qui sont venus, semble-t-il, en anglais par le canal du français. C'est le cas par exemple de CONSEQUENT, JOVIAL, MODEST, tandis que ALLUSION, CONFORMATION, DENUNTIATION, EXPLORE peuvent provenir des deux langues. S'il est clair que de nombreux verbes en *-ate* comme CONFISCATE ou CONGRATULATE, ou en *-act*, *-uct* comme SUBSTRACT ou INSTRUCT viennent du participe passé latin, le français ayant alors des formes très différentes — et souvent semblables ou analogues à celles du français moderne —, on ne peut pas toujours se prononcer avec certitude sur des substantifs en *-ty* (FIDELITY) ou en *-tion*, *-sion*, ou des adjectifs en *-able* (AFFABLE) dont l'origine peut être le latin *(fidēlitātem, allūsiōn-em, affābilis)* ou le français.

Tous les auteurs de quelque importance à la Renaissance ont participé à cet enrichissement du vocabulaire. On doit à Thomas Moore, l'un des premiers grands humanistes : EXACT, EXAGGERATE, PARADOX, PRETEXT, d'origine latine et, d'origine française ou latine : ABSURDITY, COMPREHENSIBLE, INDIFFERENCE, MONOPOLY, etc. Thomas Elyot créa lui-même à partir du latin : ACCOMMODATE, EXHAUST, IRRITATE et tira du français ou du latin : ANALOGY, ENCYCLOPAEDIA, FRUGALITY, MODESTY, etc. Shakespeare inventa CRITICAL, EMPHASIS, PRODIGIOUS, VAST, etc., en s'inspirant du latin et, à partir du latin ou du français : ANTIPATHY et bien d'autres mots. Il suffit de se reporter à *Othello* par exemple, où sa plume est particulièrement créatrice, pour se convaincre de la forte impulsion du mouvement novateur. Tous les termes qu'il y utilise ne seront d'ailleurs pas retenus par la postérité.

Les humanistes empruntent aussi au grec. Ils le font soit indirectement par l'intermédiaire du latin — c'est le cas le plus fréquent — ou du français, soit directement. La langue grecque est loin d'être aussi répandue en Angleterre que la langue de Cicéron, mais plusieurs savants la connaissent et encouragent son étude. A cela s'ajoute l'œuvre considérable des traducteurs, qui, de manière oblique, poussent les lecteurs cultivés à se reporter à l'original. Viennent directement du grec : ACME, CRITERION, HETERODOX, IDIOSYNCRACY, PATHOS, TOPIC (XVIe siècle) ; ACOUSTIC, STROPHE (XVIIe siècle) ; par le canal du latin : ANEMONE, ANONYMOUS, CAUSTIC, CHORUS, CLIMAX, COMMA, CRISIS, CRITIC, CYLINDER, CYNIC, DILEMMA, DISTICH, DOGMA, DRAMA, ENIGMA, EPITOME, IDEA,

IRONY, ISTHMUS, LARYNX, LEXICON, NECTAR, PARASITE, PARENTHESIS, PHRASE, POLEMIC, PRISM, SCENE, SCHEME, SKELETON, TACTICS, THEORY, etc. (au XVIe siècle) ; BULB, CHASM, CLINIC, COMA, CRATER, ELECTRIC (Sir Thomas Browne), IDYLL, MUSEUM, NAUSEA, ORCHESTRA, etc. (au XVIIe siècle) ; par l'intermédiaire du français : CHEMIST, DESPOT, DIATRIBE, DISASTER, ELEGY, HYACINTH, LABYRINTH, NOMAD, ODE, PATRIOT, PHILTRE, TOME, TRAGIC, TROPHY (au XVIe siècle) ; ARCHIV (au XVIIe siècle) ; par le truchement du latin ou du français : AMNESTY, CHAOS, CHRONOLOGY, CUBE, ENERGY, ENTHUSIASM, EPHEMERAL, MEANDER, MISANTHROPE, PATHETIC, PNEUMONIA, RHYTHM, SCEPTIC, SYSTEM, THERMOMETER, TONIC, etc.

Comme toutes les langues européennes l'anglais de la Renaissance continue plus activement encore que la langue savante du Moyen Age à utiliser des composés d'origine grecque comme ANTHROPOLOGY, BIOGRAPHY, GEOGRAPHY, HYDROGRAPHY, LOGOMACHY, NEUROLOGY, PHYSIOLOGY, où deux substantifs sont associés, ou comme ARCHAEOLOGY, CACOPHONY, HEMICYCLE, HETEROCLYTE, HOMOGENEOUS, MACROCOSM, MICROPHONE, MONOGAMY, POLYGLOT, où le premier élément est un adjectif, ou encore comme AMPHIBIAN, ANTICHRISTIAN, EPIDERMIS, HYPERBOLE, etc., où le premier élément est une préposition. Cette méthode d'élargissement du lexique, à laquelle on doit ajouter la création de termes par des substantifs servant de deuxième élément (*-archy*, *-graph*, *-phone*, etc.), formule qui se combine souvent à la précédente, connaîtra une vogue considérable dès le XVIIIe siècle et au cours des deux siècles suivants pour des raisons qui sont communes (développement des sciences et des techniques, etc.) à toutes les langues modernes.

III. — Méthodes d'explication et d'intégration du vocabulaire savant

Tout ce foisonnement lexical, qui sera encore grossi par l'apport d'autres langues, pose nécessairement des problèmes de compréhension et d'intégration. On voit donc fleurir diverses formules qui visent à vulgariser le sens des mots nouveaux et à installer les emprunts dans le vocabulaire de l'homme cultivé. La première de ces entreprises est le lancement sur le marché du livre de dictionnaires qui, pour répondre aux besoins de consommateurs aisés ou des universités, expliquent les vocables difficiles *(hard words)*. Comme on le constatera, il ne s'agit pas encore de fournir l'étymologie des termes du lexique commun comme le demandait dès 1582 Richard Mulcaster et comme le fera dans le premier quart du XVIIIe siècle le dictionnaire de Nathaniel Bailey *(Universal Etymological English Dictionary)*. La tentative de Robert Cawdrey (*A Table Alphabeticall of Hard Words*, 1604), qui explique les sens de quelque 3 000 mots, sera suivie de maintes autres comme celles de John Bullokar en 1616 *(English Expositor)*, de Henry Cockeram en 1623 *(English Dictionarie)*, de Blount et d'Edward Philipps vers le milieu du siècle.

Une deuxième manière consiste en fait à loger le lexique à l'intérieur même des œuvres, le mot étant suivi ou précédé de son équivalent connu qui lui sert de caution et de cicérone, ou d'une paraphrase. Le procédé qui, sous sa forme simplifiée était déjà utilisé au Moyen Age (cf. Chaucer, p. 63), sera remis à la mode par William Caxton (1422-1491), premier imprimeur anglais (1476). Anticipant sur une formule pédagogique qui sera résolument appliquée vers la fin du XVIe siècle par le Bacon des *Essais*, Thomas Elyot recourt soit à l'explication (*circumspection... which signifieth as moche as beholding on every parte* « la circonspection... qui équivaut ici à l'acte de regarder de tous côtés »), soit la coordination par la conjonction *or (difficile or harde, education or bringing up children, animate or give courage)* ou par *and (gross and ponderous, agility and nimbleness)*. Cette méthode explicative aura de nombreux adeptes. Elle apparaîtra parfois comme un maniérisme ou une marque voulue de distinction, séparant la langue écrite de la langue parlée. Des poètes comme Shakespeare ou les auteurs du *Common Prayer Book*, les traducteurs de la Bible de 1611, utiliseront cette formule à des fins artistiques, soit pour des motifs prosodiques, soit pour donner à leur style une emphase et une solennité nécessitées par le sujet traité.

On connaît les exemples de *Jules César (by leave and by permission)*, de *Richard III (dispersed and scattered)*, de *Hamlet (the head and source)* que cite Mossé et, dans le *Common Prayer Book* des cas comme *I pray and beseech you, we that have erred and strayed*, etc.

IV. — La richesse de l'anglais en synonymes et les variations sémantiques

L'une des principales conséquences de ces emprunts, que Baugh évalue aux alentours de 10 000 mots pendant la période de la Renaissance, est sans aucun doute la richesse de l'anglais en synonymes. On est donc en présence d'un accroissement de la tendance que nous avons déjà remarquée au cours du Moyen Age. Les exemples qui précèdent suffisent à souligner les capacités de l'anglais, qui pourra ainsi faciliter l'expression d'une pensée nuancée, satisfaire aux besoins de la rhétorique et des normes poétiques et aussi marquer les clivages qui séparent les niveaux de langue, et permettront plus tard une distinction relativement sûre entre la langue écrite et la langue orale.

Si l'on ajoute que les associations de mots s'élargissent grâce aux apports nouveaux, on remarquera ainsi des chaînes sémantiques qui regroupent des termes empruntés au Moyen Age et d'autres adoptés à la Renaissance. Un bon dictionnaire de synonymes comme celui de G. Crabb (1) et un dictionnaire étymologique comme celui de C. T. Onions seront d'excellents outils pour qui veut se livrer à des recherches passionnantes sur le problème de l'enrichissement diachronique du sémantisme anglais. Parmi les adjectifs, on verra se développer la zone qui inclut NEW (vieil-anglais), FRESH (XIVe siècle),

(1) *Crabb's English Synonyms*, Routledge & Kegan Paul.

NOVEL (XVe siècle), MODERN et RECENT (XVIe siècle), etc. ; BIG et HUGE (XIIIe siècle) se différencient de IMMENSE (XVe siècle, Caxton), de VAST et d'ENORMOUS (XVIe siècle) ; au mot germanique ancien KNOWN « connu » s'adjoindront FAMOUS (XIVe siècle, Chaucer) et, à la Renaissance : CONSPICUOUS, DISTINGUISHED, EMINENT et ILLUSTRIOUS. Pour les substantifs, on citera le terme FOE, issu du vieil-anglais, auquel s'associent progressivement ENEMY (XIIIe siècle), ADVERSARY (XIVe siècle) et, au XVIe siècle ANTAGONIST et OPPONENT ; ou encore le terme PRAYER, tiré du français du XIIIe siècle, auquel le XIVe siècle ajoute PETITION et REQUEST et le XVIe ENTREATY. L'étude des verbes est également très instructive. A DISCLOSE et PUBLISH, empruntés au français au XIVe siècle s'ajouteront REVEAL (XVe siècle), PROMULGATE (XVIe siècle) et DIVULGE, dans le sens de « révéler » (XVIIe siècle). Au verbe COMFORT « encourager, réconforter » (XIIIe siècle) viendront se joindre CHEER et ENCOURAGE au XVe siècle, ANIMATE et HEARTEN au XVIe.

Parallèlement on assiste à une extension sémantique des mots pris individuellement. C'est ainsi que chez Spenser (XVIe siècle) CATASTROPHE signifie « dénouement d'un drame » alors qu'il prend le sens de « fin désastreuse » dans Shakespeare (XVIIe siècle) ; PUBLISH qui signifie « rendre public » au XIVe siècle n'aura le sens de « publier (un livre) » qu'au XVIe siècle. Mais par ailleurs, il se produit un phénomène de gommage sémantique : un sens antérieur s'estompe et tend à disparaître au bénéfice d'une signification nouvelle. INVEIGH par exemple, a la valeur d' « introduire » au XVe siècle, mais celle d' « invectiver » au XVIe ; INVENT veut dire « trouver » au XVe (lat. *invenīre*), mais « inventer » au XVIe. INSIGHT, qui vient du scandinave ou du bas-allemand et

équivaut à « image, vision mentale » dans l'*Ormulum* (XIIe siècle), prend le sens de « perspicacité » chez Sidney (XVIe siècle). Comme on le voit, il y a dans ces modifications tout un nouveau processus de tassement, de regroupement, de distribution de sens à l'intérieur du cadastre sémantique.

On n'insistera jamais assez sur le complexe des écrivains anglais, et ceci dès le Moyen Age, vis-à-vis des mots courts que leur a légués le patrimoine germanique. Il faut ici faire intervenir non seulement le rythme accentuel de la poésie, l'adoption de la rime, d'origine française, le souci d'allitération et de consonance, la majesté du vers blanc, mais aussi le développement de la prose et l'influence du cicéronianisme et de la rhétorique en général, pour expliquer le recours permanent de la plupart des auteurs de la Renaissance aux mots longs que leur fournissaient à moindres frais le latin, le français et le grec. Les emprunts cités plus haut attestent amplement cette obsession. Elle existait au XIVe siècle chez Chaucer et se manifeste au XVIe chez Sidney, Spenser, Shakespeare ou Bacon, et au XVIIe siècle chez Ben Jonson et Milton.

V. — La foi en l'anglais

Avant de passer à l'examen des apports européens au vocabulaire de la Renaissance, il faut souligner la foi de la majorité des hommes cultivés de l'époque en l'avenir de leur langue et en sa précellence (1).

Si au début du XVIe siècle, après avoir composé en anglais sa célèbre *Histoire de Richard III*, Thomas Moore rédige son *Utopie* (1516) en latin et préfère dialoguer avec ses concitoyens et ses lecteurs européens dans la langue universelle des savants, Francis Bacon, à la fin du siècle, écrira ses *Essais* (1596, etc.) dans sa langue maternelle. Entre ces deux dates des réticences se manifesteront à l'égard de l'anglais, mais comme Alberti, Speroni et Bembo en Italie et, en France, Du Bellay, dont *La Deffence et l'Illustration de la Langue Françoise* est de 1549, nombreux sont ceux en Angleterre, comme Thomas Elyot et Ascham, qui militent directement ou indirectement en faveur de la langue vernaculaire. Ils recevront l'aide précieuse des écrivains et des traducteurs d'œuvres profanes ou religieuses. C'est à ce courant que se rattache le mouvement, inégalement suivi, favorable à la résurrection de vieux mots anglais tombés en désuétude ou presque depuis le Moyen Age. Spenser est sans doute le représentant le plus typique de cette tendance. Il suffira de parcourir sa *Reine des fées* pour s'en apercevoir. *Behight* « nommer » n'est qu'un exemple parmi beaucoup d'autres. Il est aussi l'une des nombreuses réhabilitations que la postérité ne retiendra pas. Le poète alla même jusqu'à intégrer dans son *Calendrier du Berger (The Shepheards Calendar)* des termes empruntés au dialecte du Lancashire.

(1) Cf. Richard CAREW, *The Excellencie of the English Tongue*, 1595-1596.

Devant l'afflux de termes étrangers on peut comprendre les réactions chauvines de contemporains comme Spenser. « Ils ont fait de notre langue anglaise, écrit le poète à Gabriel Harvey, un galimatias et un salmigondis de toutes les autres langues » (trad. J.-P. Socard). C'est l'impression que durent faire sur beaucoup de gens de la Renaissance ces nouveaux immigrants du lexique, venus, si l'on en croit J. M. Murray (préface du volume VII du *N.E.D.*), de quelque cinquante langues différentes. Il est clair, toutefois, que les emprunts les plus nombreux aux langues vivantes étrangères sont alors faits au français, à l'italien et à l'espagnol, ce qui a pour résultat de donner à la langue d'un pays « nordique » une curieuse teinture méditerranéenne, avec tout ce que ceci peut avoir de péjoratif pour certains Elisabéthains gagnés à l'idée de Réforme.

Le *grand tour*, qui était pratiquement de règle dans les milieux aristocratiques et bourgeois, repré-

sentait pour le jeune Anglais l'occasion de frotter sa cervelle contre celle d'étrangers et de connaître en France, en Italie et dans certains pays germaniques, des mœurs et des coutumes différentes de celles auxquelles l'avait habitué son éducation. Ses lectures en langue étrangère, mais surtout à travers les traductions, l'incitaient à utiliser un langage raffiné qui exprimait mieux que sa langue natale les délices et les attraits d'un exotisme qu'il convoitait et qui alimentait ses rêves d'évasion. En ce sens, cette attirance pour les pays d'Europe rejoint le goût de l'époque pour les récits de voyages d'un Sir John Hawkins (1567 et 1568), d'un George Best relatant les aventures de son célèbre ami Martin Frobisher ou d'un Richard Hakluyt. Enfin, le développement des relations commerciales avec la France, l'Italie et les Pays-Bas, et le succès dans les écoles et à la cour de certaines langues étrangères comme l'italien, le français et même l'espagnol, expliquent en partie l'augmentation des emprunts lexicaux.

VI. — Termes d'origine française

Nous avons déjà vu que le français avait contribué à l'introduction massive de termes latins (cf. p. 80-81). Sans entrer dans les détails, on retiendra d'abord ceux qui appartiennent au domaine militaire et à la marine qui occupe une place si importante sous les Tudors et notamment sous Elisabeth. Ils sont les plus nombreux selon Mary Serjeantson (1). Au cours du XVIe siècle apparaissent : CARTRIDGE, COLONEL, PILOT, PIONEER « fantassin », SALLY, TROPHY, VOLLEY ; au XVIIe siècle : BRIGADE, BRIGANTINE, CARTOUCHE, CORSAIR (adopté au XVe, mais qui ne se répand qu'au XVIIe siècle), DRAGOON, FANFARE, PLATOON, STOCKADE. La langue commerciale intègre au XVIe siècle : CABOCHON, CORDON, GAUZE, PORTMANTEAU, et au XVIIe : VASE. Le vocabulaire de la vie sociale et domestique adopte : BOURGEOIS, DEMOISELLE, GENTEEL, MINION, POTAGE, RENNET (le fruit), VICEROY, VOGUE au XVIe siècle et, au XVIIe : ACCOLADE, COQUETTE, FAINÉANT, MADAME, MONSEIGNEUR, SPA et TABLE-D'HÔTE. La terminologie artistique enfin s'enrichit au XVIe siècle de : GROTESQUE, HAUTBOIS, QUATORZAIN et SCENE. A quoi s'ajoutent à la même période des mots divers comme : MACHINE (au sens de « structure » ; il ne prendra le sens d'appareil qu'au XVIIe siècle), MOUSTACHE, PIQUANT, PIQUE (querelle), PROMENADE (l'activité ; *promenade* en tant que lieu est postérieur, 1648).

(1) Lorsqu'il y a désaccord sur la date entre C. T. Onions et les autres lexicologues, nous retenons la suggestion, plus récente, d'Onions, dont on connaît par ailleurs le rôle dans l'équipe du *O.E.D.* (*N.E.D.*).

VII. — Termes d'origine italienne

Bien avant la Renaissance, la langue anglaise avait emprunté quelques mots à l'italien, par l'intermédiaire du français parfois. FLORIN — le florin fut émis à Florence en 1252 — est le nom donné à une pièce d'or sous le règne d'Edouard III au XIVe siècle —, ALARM avait servi d'exclamation (it. *allarme* pour *all'arme* : aux armes !) avant de devenir substantif, « alarme », au XVIe siècle. C'est également à l'italien que remontent au XIVe siècle DUCAT et MILLION et au XVe BRIGAND « bandit » et MIZZEN qui entrent dans la langue par le truchement du français.

En se fondant sur la liste de Mary Serjeantson, con onstate que la masse des emprunts à l'italien est assez considérable de 1500 à 1650. Nous ne donnerons ici que les exemples les plus significatifs, sans indiquer, faute de place, s'ils sont pris directement à l'italien ou s'ils transitent d'abord par le

français, la France servant souvent de lieu de passage entre les pays méditerranéens et l'Angleterre. Auparavant, il faut rappeler l'influence exercée par les écrivains de la Péninsule sur la littérature anglaise, qu'il s'agisse de Pétrarque *(Canzoniere)*, de Boccace *(Décaméron)*, de l'Arioste *(Roland furieux)*, du Tasse *(Jérusalem délivrée)*, de Machiavel (les traités et *Le Prince*) ou encore des humanistes et critiques comme Bembo ou Castelvetro, des conteurs comme Bandello ou Cinthio qui fournirent maintes intrigues à Shakespeare et à ses successeurs, sans oublier le rôle de personnalités aussi marquantes que John Florio dans le domaine de la traduction et de la lexicographie — son dictionnaire italien, *A World of Words*, paraît à Londres en 1598 — ou comme Inigo Jones dans celui de l'architecture.

Parmi les emprunts se rapportant aux titres, appellations et professions mentionnons au XVIe siècle : ARTISAN, BANDIT, DOGE, MADONA, MILLINER, MOUNTEBANK, NUNCIO (dans le double sens de « messager », Shakespeare, *Twelfth Night*, et de « nonce apostolique »), PARTISAN, PEDANT, POPULACE, SIGNOR. Au domaine des activités sociales, des coutumes et des modes vestimentaires (si souvent attaquées par les puritains et les anti-italianistes) appartiennent au XVIe siècle : BALLOON, BALLOT, BIRETTA, CARNIVAL, CASSOCK, DISGRACE, GAMBOL, GARB, GONDOLA, LAZARETTO, MUSTACHIO, PALL-MALL, TAROT, et au XVIIe siècle : CAPRICE, CASCADE, GAMBIT, GAZETTE, INCOGNITO, INTRIGUE, MONSIGNOR, PARASOL, REGATTA et VALISE. Au monde militaire ou des arts virils comme l'équitation se rattachent au XVIe siècle : BATTALION, CASEMATE, CAVALCADE, CAVALIER, CITADEL, ESCORT, MANAGE (équitation), MUSKET, PALADIN, PARAPET, PARTISAN « pertuisane », PISTOL, POST « courrier royal », puis « poste militaire », et au XVIIe siècle : ATTACK et ROCKET. Appartiennent à la langue commerciale du XVIe siècle : ARTICHOKE, BANKRUPT, CONTRABAND, FRIGATE, PORCELAIN, TRAFFIC « commerce », et au XVIIe siècle : MERCANTILE et RISK. Le vocabulaire du XVIe siècle s'enrichit également de termes variés dans le domaine des arts et surtout de l'architecture, des lettres et de la musique : BELVEDERE, BUFFOON, CANTO, CANZONE, CORNICE, CUPOLA, FRESCO, FUGUE, INAMORATO, MADRIGAL, MINIATURE, MOTTO, OPERA, PEDESTAL, PILASTER, SERENADE, SONNET, STANZA, STUCCO, et la langue du XVIIe siècle ajoute entre autres : BALCONY, CORRIDOR, GROTTO, PORTICO, RELIEF, etc. La mode culinaire nous vaut : MACARONI (XVIe siècle) et VERMICELLI (XVIIe siècle). Enfin, parmi les divers on peut citer : BELLADONA (XVIe siècle), DITTO, GUSTO et VOLCANO (XVIIe siècle).

VIII. — Les emprunts à l'espagnol et au portugais

Malgré la vague d'anti-hispanisme, soigneusement grossie par Elisabeth et ses conseillers, qui culmine aux alentours de la défaite de l'Armada (1588), un certain nombre d'Elisabéthains connaissent et parlent même l'espagnol, surtout depuis le mariage de Marie Tudor, fille de Catherine d'Aragon, et de Philippe II. La littérature espagnole exerce parallèlement une influence multiple sur le XVIe siècle. Un roman célèbre comme l'*Amadis de Gaule* (1508), traduit dans la plupart des langues européennes, rencontre un énorme succès en Angleterre. Il inspire les écrivains qui, comme Spenser, se complaisent dans le monde de la chevalerie remis à la mode avec l'avènement de la reine vierge. Il en va de même

pour la *Diane* de Montemayor, mise en anglais avant la fin du siècle par Anthony Munday, qui fait les délices des pastoralisants comme le Philip Sidney de l'*Arcadie*. *Lazarillo de Tormès* encore, sera traduit en 1576. Le prestige de l'Espagne aventurière qui découvre les Amériques et s'y installe pour sauver les âmes et faire fortune se conjugue à la haine qu'éprouvent les pirates d'Elisabeth, Francis Drake à leur tête, pour donner à ce pays détesté, convoité et secrètement admiré pour son panache, sa gloire maritime et coloniale, sa richesse fabuleuse et les rêves que suscite la découverte possible de l'El Dorado, une place prédominante dans la mentalité des hommes de la Renaissance.

Pourtant il faut presque attendre le début de la seconde moitié du XVIIe siècle pour voir entrer directement ou par l'intermédiaire du français, des termes espagnols dans le vocabulaire. La langue du commerce assimile au XVIe siècle : ANCHOVY et SHERRY ; au XVIIe : CARGO et DORADO. Se rapportent aux titres et aux professions : DON, GRANDEE, HIDALGO, INFANTE, RENEGADE, SEÑORA (XVIe siècle) ; BOOTY, CREOLE, DONNA, DESPERADO, TOREADOR (XVIIe) ; appartiennent aux jeux et divertissements : PRIMERO (jeu de cartes), SPADE « pique » (XVIe siècle) ; SARABAND (XVIIe siècle) ; à la vie militaire et maritime : ARMADA, COMRADE, ESCALADE, GALLEON, GRENADE (XVIe siècle) ; CASQUE (XVIIe). Parmi les divers on note au XVIe siècle : BRAVADO, PECCADILLO, TORNADO. Quelques mots sont empruntés par l'intermédiaire de l'espagnol ou du français aux dialectes des Amériques : ALLIGATOR, ANANAS, BANANA, CANNIBAL, MOSQUITO, MULATTO, POTATO (XVIe siècle) ; PEON (XVIIe siècle).

Très peu de termes sont pris au portugais avant la Renaissance. L'hostilité du Portugal et de l'Angleterre explique sans doute ce fait On relève au XVIe siècle : FLAMINGO, MADEIRA (qui vient de l'île africaine du même nom), BUFFALO (bœuf des Indiens), MANDARIN. PADRE sort de l'italien ou du portugais.

IX. — Mots néerlandais et bas-allemands

Nous avons rappelé plus haut (cf. p. 70-71) les rapports qui existaient depuis le Moyen Age entre la Flandre, les Pays-Bas et l'Angleterre, et leurs conséquences du point de vue lexical. A la Renaissance, ils demeurent essentiellement commerciaux et maritimes comme le sont d'ailleurs les liens avec l'Allemagne septentrionale et les pays de la région de la mer du Nord et de la Baltique. Parmi les termes empruntés certains ont trait au commerce et à l'industrie : CAMBRIC (de *Kamerijk* « Cambrai »), MUFF (vêtement) (XVIe siècle) ; BRANDY, SMUGGLE (XVIIe) ; d'autres à la marine : FILIBUSTER « pirate », FREEBOOTER, MONSOON, REEF, YACHT (XVIe siècle) ; SMACK (bateau de pêche) (XVIIe) ; à l'armée : UPROAR, WAGGON (XVIe) ; KNAPSACK, ONSLAUGHT (XVIIe) ; aux arts : LANDSCAPE (XVIe) ; MANIKIN (XVIIe) ; à des noms d'individus : BURGLER, MARGRAVE, MINX, OUTLANDER, PALSGRAVE, WISEACRE (XVIe siècle). Parmi les divers on relève notamment : DOMINEER, FROLIC, RANT, RAVEL, SNIP, SPATTER, SPLIT (XVIe) et HANKER (XVIIe siècle).

X. — Emprunts aux autres langues

Nous passerons plus rapidement sur les autres apports au vocabulaire de la Renaissance : ils se limitent à une centaine d'innovations dont certaines sont cependant loin d'être négligeables.

A l'allemand littéraire (haut-allemand) on doit le verbe/substantif CAROUSE, qui reproduit *garaus trinken* « boire jus-

qu'au bout », HAMSTER, LANSQUENET, forme prise par le français, puis par l'anglais à l'allemand *landsknecht* (*knecht* signifiant ici « soldat »), SAUERKRAUT, auxquels s'ajoutent le terme PROTESTANT, inspiré des réformateurs de la Diète de Spire (1529) et s'appliquant dès 1539 en Angleterre aux chrétiens qui ne se réclamaient pas de Rome, et ANABAPTIST, appellation d'une secte d'Outre-Rhin.

Par ailleurs, les voyages de Chancellour en 1553 jusqu'à la mer Blanche, la création sous Elisabeth de la Compagnie Moscovite (Muscovy Company) — le terme *Muscovy*, introduit en anglais au XVIe siècle, signifie « Russie » — permirent aux navigateurs d'entrer en contact pour la première fois avec les pays slaves. Ils rapportèrent quelques mots d'origine russe : CZAR, KVASS, MOUJIK, ROUBLE, VERST (par l'intermédiaire du français *verste* et de l'allemand *werst*). Par ailleurs, l'anglais prend à la même époque au hongrois les mots HUSSAR et COACH, qui se répandent en Europe au XVIe siècle.

Les contacts avec l'Orient depuis le Moyen Age eurent entre autres choses pour conséquence d'introduire un assez grand nombre de vocables arabes — de la langue des mathématiques et de l'alchimie en particulier — dans le vocabulaire anglais, où ils passent dans la plupart des cas par le canal du français comme, au XIIIe siècle ADMIRAL, ALGORISM, MATTRESS, au XIVe : ALCHEMY, ALCORAN, ALEMBIC, AMBER, AZIMUTH, CIPHER, COTTON, ELIXIR, HAZARD, LUTE, NADIR, SYRUP, ZENITH, et au XVe siècle : LEMON. Ces emprunts s'accroissent dans d'autres domaines au XVIe siècle (ALCOHOL, ALGEBRA, APRICOT, ARSENAL, CALIBRE, HASHISH, MAGAZINE (pour munitions), MAMELUKE, MUEZZINE, REBECK, SHEIKH, SULTAN, VIZIER) et jusqu'à la fin de la Renaissance (ALCOVE, ASSASSIN, EMIR, FAKIR, GAZELLE, HAREM, MARABOUT, ZERO).

A la même période l'anglais emprunte aussi aux parlers de l'Inde : CALICO — pris ensuite par le français *(calicot)* à l'anglais —, CURRY, LAC, PARIAH (XVIe siècle) et à l'ourdou : CHINTZ et NABOB (XVIIe siècle). Il était de même tributaire déjà du

persan et ceci dès le XIVe siècle, par le canal du français très souvent comme le prouve la présence dans les œuvres de termes comme ARSENIC, AZURE, CHECK, CHECKMATE, CHESS, TAFFETA. C'est de cette langue que proviennent au XVIe siècle JASMINE et LILAC ainsi que des mots qui transitent par le turc, puis par les langues d'Europe (KIOSK, GIAOUR, SPAHI, TULIP, TURBAN) ou par l'ourdou (LASCAR). Viendraient directement du persan, spécialement à travers les récits de voyages du XVIe siècle : BAZAAR, CARAVANSERAI, DERVISH et SHAH, et au XVIIe : CARAVAN (voyageurs) ; mais des formes européennes de tous ces termes existaient alors, et ont pu être la source directe de l'anglais. Le turc apporte également : CAVIARE, COFFEE, DOLMAN, HORDE, JANISSARY (XVIe) et BERGAMOT (XVIIe). Les activités de la Compagnie du Levant mettent en effet les marchands anglais en relations avec Constantinople et la Turquie en général. En ce qui concerne les langues sémitiques, le Moyen Age anglais leur devait un assez grand nombre de mots pris directement ou par le canal du grec, du latin, du français, etc. Ce contingent, dont la majorité était composée de termes religieux tels que CHERUBIM, JUBILEE, LEVIATHAN, RABBI, SABBATH, SATAN, SHIBBOLETH au XIVe siècle, s'accroît au XVIe siècle avec l'adoption de BABEL, CABBALA, GEHENNA, LOTUS, MAMMON, SANHEDRIN, et au XVIIe siècle de CABAL. Aux parlers d'Amérique du Sud remontent au XVIe siècle : CACIQUE, CANOE, LLAMA, MAIZE, MANIOC, POTATO, SAVANNAH, TOBACCO, et au XVIIe : BUCCANEER, CHOCOLATE, CONDOR, TOMATO, etc., tandis qu'après la fondation de la Colonie de Virginie en 1607 quelques rares termes sont pris aux parlers de l'Amérique du Nord comme MOCASSIN, SACHEM ou SQUAW.

Ces exemples, qui constituent l'essentiel des ap-

ports des langues lointaines, suffisent à prouver l'ampleur du mouvement qui tend à ouvrir le vocabulaire à d'autres sources que les pays d'Europe. Ils resteront dans bien des cas attachés à leur contexte d'origine. DERVISH et SACHEM pourraient servir d'exemples. Par contre, un grand nombre vont peu à peu devenir des mots usuels, soit parce que le langage religieux ou moral les assimile comme c'est le cas pour SABBATH, MAMMON ou BABEL, soit parce qu'ils prennent une place unique dans la langue utilitaire de tous les jours comme LILAC, TULIP, POTATO, TOMATO, ZEBRA (du Congo, par l'italien ou le portugais au XVIe siècle). Quoi qu'il en soit, l'élan est pris et la civilisation anglaise s'en trouve transformée au même titre que la langue.

CHAPITRE VII

DE LA RÉVOLUTION PARLEMENTAIRE AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE (1642-1850)

La langue de la Renaissance s'est enrichie de nombreux vocables venus du continent et de certains pays éloignés. L'afflux étranger se poursuit à l'époque suivante et, malgré les réticences et les attaques du clan conservateur, l'anglais s'engage plus résolument encore dans une ère de cosmopolitisme lexical. Les profonds changements qui, de la Révolution de 1642 au lendemain de la Révolution industrielle (1850) affectent la vie politique, l'économie, la religion, la vie culturelle et la société en général, auront d'inévitables répercussions sur le vocabulaire. Autant que les idées, d'ailleurs, les termes qui les expriment vont être les agents de ces transformations et de ces mutations. Plus que jamais, la révolution culturelle passe dès lors par une redéfinition des moyens d'expression et de la terminologie ainsi que par un accroissement du pouvoir dynamique des vocables. Avec l'exécution de Charles Ier, le pays tourne le dos au passé et s'avance, malgré les puristes et les nouveaux moralistes du langage, vers les grandes entreprises de l'âge moderne.

I. — Les partisans de l'ordre linguistique

C'est bien en restaurateurs de la langue anglaise et en défenseurs de l'institution nationale qu'elle

représente à leurs yeux que les normalisateurs de l'âge classique se jettent dans l'arène. Ils reprochent aux débordements shakespeariens et aux créations anarchisantes et pléthoriques de la Renaissance d'avoir donné à la langue une extravagance peu conforme à sa sobriété naturelle et au bon sens. Comme le *gentleman*, l'anglais doit se caractériser par des qualités de retenue et de distinction racée, se préserver du dévergondage et de la facilité. La vaste campagne publicitaire lancée au début de la deuxième moitié du XVIIe siècle en faveur d'une académie anglaise inspirée de l'Accademia della Crusca italienne (1582) et de l'Académie française (1635) visait essentiellement à imposer et à diffuser un ensemble de normes et de prescriptions susceptibles de fixer la langue aux amarres de la tradition et de la spécificité anglaises. Si l'institution ne vit jamais le jour malgré les appuis de grands écrivains tels que Dryden, Defoe et Swift (1), il n'en reste pas moins que les arguments utilisés marquèrent les esprits notamment en ce qui concerne la nécessité de purifier la langue en la débarrassant des vulgarités de l'âge précédent et du modernisme de leur époque. Ils rejoignent en ceci les plaidoyers normatifs des grammairiens, des rhétoriciens et des orthoépistes. Ce grand nettoyage, que l'on prône un peu partout dans les lettres, les journaux, les écrits théoriques, correspond aussi aux vœux et aux activités du Dr Samuel Johnson, auteur d'un célèbre *Dictionnaire de la langue anglaise* (1755) contre la conception duquel devait s'insurger le lexicographe américain Noah Webster (2).

Il s'agissait avant tout de purger l'anglais des

(1) *A Proposal for Correcting, Improving, and Ascertaining the English Tongue*, 1712.
(2) Sur toutes ces entreprises, cf. BAUGH, *op. cit.*, p. 306-346.

mots vulgaires et grossiers que le maniérisme de la Restauration et le relâchement des mœurs avaient répandus dans la langue. L'argot (BANTER, BULLY, FOB « gousset », PUN, SHAM au XVIIe siècle ; HUMBUG « fumisterie », PRIG, SLANG au XVIIIe) et les multiples inventions verbales de la pègre commençaient leur lente mais décisive ascension sociale gagnant d'abord paradoxalement une aristocratie et une bourgeoisie soucieuses d'être dans le vent et de se donner des airs coquins. Le premier dictionnaire d'argot, celui de Francis Grote, verra donc le jour dans un climat favorable avant la fin du XVIIIe siècle.

Un autre maniérisme, voué à une extension considérable, en particulier dans la langue du XXe siècle, se manifeste à la même époque. Il consiste à abréger les polysyllabes et à en retenir soit la première syllabe que, dans la plupart des cas, le système accentuel privilégie par rapport au reste du mot, soit une forme réduite, allégée d'une terminaison jugée trop savante. Au premier type se rattachent : *cit* (pour *citizen*), *fan* (sous la forme *phan* ou *fann*, pour *fanatic*), *hyp* (pour *hypocondriac*), *hyper* (pour *hypercritic*), *mob* (pour *mobile*, venant lui-même de lat. *mobile vulgus* « la populace versatile »), *poz* (pour *positive*), *pun* (dont l'original est fort discuté), *Punch* (dans Punch and Judy, pour *Punchinello*), *rep* (pour *reputation*), *ult* (pour *ultimate*), etc. Du deuxième procédé se réclament *extra* (pour *extraordinary*), *incog* (pour *incognito*), *plenipo* (pour *plenipotentiary*), etc.

Ce super-snobisme affecte donc la simplicité en créant un langage de classe qui se distingue du code traditionnel de la langue commune admise dans un milieu subalterne donné. En ne parlant pas comme tout le monde et en utilisant à leur façon le vocabu-

laire des lettrés, ces Précieux que ridiculise la plume grinçante de Swift, lancent une mode qui, dans de nouveaux contextes, aboutira aux réductions d'aujourd'hui (GENTS, PHONE) et aux abréviations lexicalisées des organismes de tous ordres (SHAPE, UNO, etc.). Mais cette nostalgie du monosyllabique, à laquelle se rattache un peu plus tard la vogue de certains mots chers au mouvement romantique (BLITHE, LORE, WEND, etc.), se heurte à un courant inverse, et le Dr Samuel Johnson lui-même se délecte de plurisyllabes dont beaucoup ne seront pas ratifiées par la postérité (*comminuible*, *detentition*, *exolution*, *incompossibility* et autres bizarreries sauvages nées d'un esprit fantasque et cuistre).

II. — Saint-Germain-en-Windsor... et l'Entente cordiale

C'est qu'il était de bon ton, notamment sous la Restauration, de gallifier le vocabulaire et de le marquer du sceau français. De Saint-Germain-en-Laye, où le roi avait goûté aux délices de l'exil, à Londres et à Windsor circulait un courant de francomanie depuis son retour en Albion. Et, à travers les relations politiques, religieuses (Révocation de l'édit de Nantes, 1685) et sociales, la langue de l'Ile-de-France passait la Manche et séduisait le beau monde aristocratique et bourgeois. Les exemples qui suivent montreront les dangers réels d'une telle invasion pacifique du lexique et la surprenante plasticité de l'anglais qui engloutit des termes nouveaux dont l'emploi restera souvent attaché au contexte d'origine et dont la fréquence demeurera dans bien des cas limitée à des domaines sémantiques étroits.

Au cours de la seconde moitié du XVIIe siècle ces

emprunts sont assez nombreux dans la langue de la vie sociale où l'on relève entre autres : BALLET, BEAU « dandy », CANAILLE, CAPOT (jeu de cartes ; du mot français vient le mot allemand *kaput*), CORTÈGE, CONTRETEMPS, DÉMARCHE, DISHABILLE, DOUBLE ENTENDRE, FAÇADE, FAUX PAS, LIAISON, MALAPROPOS, NAIVE, PENCHANT, PIS-ALLER, REPARTEE, REVERIE (qui existait au Moyen Age et qui est repris avec le sens de « rêverie »), SUITE (d'un personnage ; le sens qu'il a dans *suite of rooms* date du XVIIIe siècle), TÊTE-A-TÊTE. A la vie militaire et diplomatique appartiennent : AIDE-DE-CAMP, ENVOY « ambassadeur » (de fr. *envoyé*), CHEVAUX-DE-FRISE, COMMANDANT ; au monde des arts et des lettres : BELLES-LETTRES, BURLESQUE, CHEF-D'ŒUVRE, CRAYON, GROUP, MEMOIRS, NOM-DE-PLUME, TABLEAU ; à la langue vestimentaire : CRAVAT, auquel on ajoutera MUSLIN (de fr. *mousseline*) ; au domaine culinaire en général : BOUILLON, CHAMPAGNE, COMPOTE, RAGOUT, SALMAGUNDI, SOUP. Parmi les divers on relève : BRUNETTE, BUREAU, CABARET (dans le sens de « taverne française »), CONCIERGE, CONTOUR, FIACRE, MANGANESE, VAREC.

Comme le note Mary Serjeantson les emprunts au français au cours du XVIIIe siècle se situent surtout dans le premier et le dernier quarts du siècle ; mais nous n'entrerons pas ici dans ces détails qui n'intéressent guère que les spécialistes. Les événements politiques et diplomatiques (guerres de la reine Anne (1702-1714) contre la France, guerres de la Révolution française, traité de paix, etc.) ne sont pas les seuls à affecter le vocabulaire. La plupart des domaines sont touchés dans des zones analogues à celles que nous venons d'examiner. Certains personnages en vue jouent en la matière un rôle important. C'est le cas de Lord Chesterfield, écrivain et homme d'Etat, ami de Montesquieu, à qui la langue doit, dans le domaine des qualités et du comportement : DISTRAIT, EMPRESSEMENT, GAUCHE, PERSIFLAGE, SANG-FROID, etc., de H. Walpole (BONHOMIE, etc.), de Richardson et Fielding (OUTRÉ, etc.), tandis

que de plumes anonymes naissent dans le même secteur : ENNUI, DIABLERIE, FAROUCHE, PASSÉ, RECHERCHÉ.

Le langage de la vie sociale accueille : CABRIOLET, CHAPERON, CLIQUE, COTILLION, DÉBUT, ÉLITE, ENCORE, ÉTIQUETTE, FÊTE, PICNIC, PIROUETTE, PRÉCIEUSE, SOUBRETTE, ROUÉ « débauché », ROULETTE, VALSE. La langue vestimentaire et de l'élégance intègre : BANDEAU, BOUQUET, CHIGNON, CORDUROY, EMBONPOINT, ÉPAULETTE, MOQUETTE, PELISSE, POLONAISE (robe et danse), POMPON, POT-POURRI (pour le parfum), SOLITAIRE (la pierre, mais aussi la personne), ROUGE, VELOURS. Les emprunts affectent aussi l'architecture, l'urbanisme, les mobiliers, etc. (BOULEVARD, CANTEEN, CHAISE, ENTREPÔT, ENTRESOL, ESCRITOIRE, FAUTEUIL, MANSARD, SALON, SALOON), les arts et les lettres (BROCHURE, CONSERVATOIRE, CONNOISSEUR, COTERIE, DENOUEMENT, FAIENCE, NUANCE, PRÉCIS, VAUDEVILLE (chanson populaire), VIGNETTE), la vie militaire (BIVOUAC, CORPS, ENCEINTE, ENFILADE, ESPIONAGE, DEPOT, MANŒUVRE, RICOCHET, ROUTE), l'alpinisme, qui se développe (AVALANCHE, DÉBRIS, GLACIER, MORAINE, PLATEAU), la nourriture et l'art culinaire (CASSEROLE, CROQUETTE, HORS D'ŒUVRE, LIQUEUR, MERINGUE, RAMEKIN, RISSOLE, TUREEN). Parmi les divers citons : CARILLON, CARTE BLANCHE, COUP, CUL-DE-SAC, DÉTOUR, DOUCEUR « pourboire », EMBOUCHURE (de fleuve), ENVELOPE, MENAGERIE, POLICE, POSTE RESTANTE, SOI-DISANT, SOUPÇON « un brin », SOUVENIR, VIS A VIS.

La courbe des emprunts au français remonte encore sensiblement au cours de la première moitié du XIXe siècle (1), mais ces termes touchent surtout les arts, qui connaissent un nouvel essor dans la

(1) Cf. Mossé, *op. cit.*, p. 70.

période romantique, et la littérature (FABLIAU, FORMAT, CLICHÉ, FLAMBOYANT, GRISAILLE, MOTIF, RENAISSANCE, RÉSUMÉ, ROCOCO), les vêtements, ornements et textiles (BERET, BIJOU, BLOUSE, CRÊPE, CRINOLINE, CROCHET, DECOLLETÉ, FICHU, JABOT, LINGERIE, LORGNETTE, LORGNON, MOIRÉ, RETICULE, TROUSSEAU), la nourriture et l'art culinaire (BAIN-MARIE, BONBON, CAFÉ, CHEF, CONSOMMÉ (importé par Byron), GOURMET, GRATIN, MAYONNAISE (Thackeray), MENU, PURÉE, RESTAURANT, SAUTÉ, SOUFFLÉ). Ils concernent aussi la politique et la diplomatie (ATTACHÉ, COMMUNISM, 1841, emprunté au Français Estienne Cabet, *Voyage en Icarie*, 1840, DEBACLE, ENTENTE, dans ENTENTE CORDIALE, vers 1840, RAPPROCHEMENT, SECRETARIAT), la vie sociale et la mode (CHAR-A-BANC, CONVENANCE(S), COUPÉ, GAMIN (Thackeray), GARÇON (de café), HABITUÉ, OMNIBUS, lit. « pour tous », du fr. *voiture-omnibus*, PARVENU, SÉANCE (de spiritisme), SOIRÉE, TROUPE), les divertissements (ACROBAT, CANCAN, ÉCARTÉ, GLISSADE), la course en montagne (AIGUILLE, CREVACE, RAVINE), la construction et le mobilier (ABATTOIR, BRIC-A-BRAC (Thackeray), JARDINIÈRE, JALOUSIE, MORGUE, OUBLIETTE (W. Scott), PARQUET, SECRETAIRE (Scott encore)), les qualités, le comportement, le physique (APLOMB, « stabilité » au XVIIIe siècle, BLASÉ (Byron, dont le succès fait celui du mot et la vogue de l'attitude), PHYSIQUE, PRESTIGE « tour de passe-passe » au XVIIe siècle, RETROUSSÉ (nez), SVELTE, TIMBRE (voix), VOLTE-FACE (W. Scott)), l'armée (MATÉRIEL), auxquels s'ajoutent quelques divers (BATTUE, BÊTE NOIRE, CABOTAGE, CLAIRVOYANCE (spiritisme), GENRE, HECTARE, LITRE, MIRAGE, etc.).

III. — La précision scientifique par le latin

La brèche ouverte antérieurement par les termes latins empruntés tels quels par le parler des lettrés et des coteries laisse passer dans la seconde moitié du XVIIe siècle une nouvelle migration de mots authentiquement latins qui s'implantent dans la langue savante. D'ADDENDUM à VORTEX, en passant par ALBUM, ANTENNA, CALCULUS, COMPLEX, COPULA, DESIDERATUM, LACUNA, LARVA, LENS (Halley), LUMBAGO, MINIMUM, MOMENTUM, PABULUM, NEBULA, PALLOR, PENDULUM, RABIES, STAMEN, STATUS, STIMULUS, TEDIUM, TUBER, VISCERA, physiciens, astronomes, mathématiciens, médecins, physiologistes, psychologues, botanistes, entomologues, zoologues en général, contemporains de Sir Thomas Browne, auteur de *The Religio Medici*, de John Locke, prophète de l'Age des Lumières et du rationalisme en Angleterre, et plus tard d'Edmund Halley, recourent directement à ces vocables pour les besoins de leur profession. Ce mouvement se poursuit au XVIIIe siècle, dans des proportions un peu moindres (HABITAT, HERBARIUM, HUMUS, INERTIA, INSOMNIA, LOCUS, MAXIMUM, MINUTIA (-AE), NUCLEUS, VIA (prépos.)), et s'étend à la religion (PROPAGANDA, conseil de nonces apostoliques), au domaine juridique (ALIBI), à la politique, la diplomatie, l'économie (BONUS, DEFICIT, EXTRA, PROSPECTUS, ULTIMATUM, DETRITUS), à la vie sociale (TANDEM, cabriolet tiré par deux chevaux), à la musique (OPUS). Mais cette vogue ira en se tarissant au XIXe siècle (1800-1850), où l'on ne note plus guère que ANIMUS, CANDELABRUM, DUPLEX, EGO, EXCURSUS, INCUNABULA, SANATORIUM et STET, en langage d'imprimerie.

Quant aux emprunts grecs authentiques (BATHOS, COSMOS) ou par l'intermédiaire du latin (CAMERA, ELASTIC, MYTH, PHARYNX), du français (CELERY, PHASE), ou des deux (BOTANY, SIPHON), ils se limitent à peu de choses de 1650 à 1850, mais comprennent quelques termes voués à un grand avenir.

IV. — Autres termes européens

a) *Dettes envers le celtique.* — C'est à l'irlandais que l'on doit vers 1645 le mot TORY, appliqué d'abord sous les premiers Stuarts aux spoliés irlandais réduits à l'état de hors-la-loi, puis, par dérision, aux partisans de Jacques d'York lors des élections de 1679, enfin aux conservateurs dès 1689. A la même source remontent GALORE (XVIIe siècle), BANSHEE « fée » (XVIIIe), BLARNEY « boniments » (XIXe). A l'écossais, auquel il avait pris quelques rares termes avant la Renaissance (BOG au XIIIe siècle, CLAN et LOCH au XIVe, INCH « petite île » au XVe, PLAID et SLOGAN « cri de guerre » au début du XVIe siècle), l'anglais du XVIIIe siècle emprunte, entre autres, le mot WHISKY. C'est enfin du gallois que proviennent CRAG (XIIIe siècle), CROMLECH (XVIIIe siècle), EISTEDDFOD (XIXe), tandis qu'au XIXe siècle DOLMEN vient peut-être du cornouaillais par l'intermédiaire du français et qu'à la même période MENHIR est pris au breton d'Armorique.

b) *Apports des langues germaniques.*

En comparaison de la masse des emprunts au scandinave durant le Moyen Age, les quelques additions du XVIe siècle (REIN, c'est-à-dire *reindeer*, SCANT, SCANTY, SCUD, et peut-être RUG et SCUFFLE), ceux du XVIIe siècle (BATTEN « s'engraisser », RUNE, TROLL) et du XVIIIe siècle (KILT) paraîtront insignifiants. Plusieurs des termes cités ou suggérés par Mary Serjeantson (1) sont d'origine obscure et C. T. Onions se montre plus prudent. L'anglais sollicite plus volontiers les parlers d'Allemagne et des Pays-Bas, mais sans excès.

(1) *Op. cit.*, p. 103.

Dans la seconde moitié du XVIIe apparaissent, issus du bas-allemand ou du néerlandais, DUFFEL (de la ville du Brabant) d'où vient notre *duffle-coat*, et SMUGGLE, des termes de marine (HOOKER, SLOOP, SMACK, YAWL), des beaux-arts (EASEL, SKETCH) et quelques divers : ICEBERG, HUSTLE, SKATE, rattaché au v.fr. *escace* « échasse », SLIM et SNUFF « prise » (de tabac). Des contacts avec les Hollandais d'Afrique du Sud (Le Cap) proviennent de rares termes au XVIIIe siècle (COLZA, GIN, 1714, abréviation de *geneva*) et au XIXe siècle (COMMANDO, LAAGER, adopté de l'afrikaans, SPOOR, TAFFRAIL, TREK), tandis que des Amériques les écrivains de langue anglaise lancent au XIXe siècle les mots BOSS (W. Irving, de néerl. *baas* « maître »), DOPE, SPOOK et WAFFLE.

Le haut-allemand n'a exercé jusqu'ici qu'une influence réduite sur le vocabulaire. Une lente progression s'amorce au cours du XVIIe siècle dans la langue de l'armée (PLUNDER) et dans la terminologie scientifique (COBALT, SATELLITE, dû à Kepler, 1611, ZINC). S'ajoutent quelques divers (HAMSTER, MASTERPIECE, imité du néerlandais *meesterstuk* ou de l'allemand *meisterstück*, SAUERKRAUT). Le mouvement demeure modeste, mais continu au XVIIIe siècle (FIELD-MARSHAL, grade adopté à l'époque dans l'armée anglaise, GNEISS, LANDAU, NICKEL, MEERSCHAUM, QUARTZ, WALTZ et, par l'intermédiaire du français, ZIGZAG) et ce jusqu'à 1850 (PARAFFIN, PROTEIN ; SCHNAPPS, VERMOUTH par le canal du français).

c) *Apports romans divers.* — L'afflux des termes italiens est, par contre, important, surtout dans le domaine artistique comme c'est le cas pour les autres langues du continent. On assiste ainsi à la mise en place d'un vocabulaire européen particulier qui conserve souvent sa forme originelle et qui sert

de langue commune à l'élite culturelle et même aux diverses classes sociales. Ce vocabulaire chemine parfois par la France avant de s'acclimater en Angleterre. Ainsi nous trouvons au XVIIe siècle dans les arts : BURLESQUE, BUST, CARTOON, IMPOST, SPINET, etc., dans le commerce : MERCANTILE, RISK, etc., l'armée : BARRACK, VEDETTE, comme ceci se passe encore au XVIIIe siècle (ATTITUDE, BRONZE, BULLETIN, COLONNADE, MANDOLIN, MEZZANINE, PICTURESQUE, QUARTET (Coleridge), TROMBONE, etc.) et au XIXe siècle (BAROQUE, COSTUME, etc.). Mais dans bien des cas, le terme italien a été directement accepté sans modification au XVIIe siècle dans la langue commerciale (AGIO), artistique (CHIAROSCURO, IMPRESARIO, LARGO, LOGGIA, PERGOLA, PRESTO, PROFILE — de *profilo*, orthographe d'époque — ROTUNDA, SOLO, SONATA, SOPRANO, VIRTUOSO, VISTA, etc.) et surtout au XVIIIe siècle dans la vie sociale (CASINO, CICERONE), la médecine (INFLUENZA, abrégé en *flu(e)* au XIXe siècle, MALARIA), la géologie (LAVA), l'art (DILETTANTE, PORTFOLIO) et en particulier la musique (ADAGIO, ANDANTE, ARPEGGIO, CANTATA, CONCERTO, ORATORIO, PIANOFORTE, PRIMA DONA, TOCCATA, TRIO, VIOLONCELLO, etc.) et dans quelques divers (CONDOTTIERE, FIRM « société », IMBROGLIO), le mouvement se poursuivant au XIXe siècle (INTERMEZZO, SCENARIO, STUDIO, TREMOLO, etc. ; MAFIA, VENDETTA, etc.).

L'espagnol fournira, somme toute, peu de mots à l'anglais et plusieurs viennent d'ailleurs par le français. C'est le cas de CHACONNE, ESPLANADE, PARADE au XVIIe siècle, de CARAMEL, CIGAR, QUADRILLE (danse) au XVIIIe, de CIGARETTE et de PICARESQUE au XIXe siècle.

Parmi la vingtaine de termes empruntés directement de 1650 à 1850, on relève DUENNA et MATADOR au XVIIe siècle, BOLERO, FANDANGO, MERINO et PICADOR au XVIIIe, GUERILLA, PRONUNCIAMENTO et SILO au XIXe siècle, auxquels s'ajoutent des mots

en provenance des Amériques : AVOCADO, BARBECUE, PIMENTO, TORTILLA, VANILLA (XVIIe siècle) ; ALPACA, HACIENDA (XVIIIe siècle) ; CAÑON, GAUCHO, LASSO, PATIO, PUEBLO, RODEO et STAMPEDE (XIXe siècle). Quant au portugais, l'anglais ne lui doit guère à l'époque que quelques termes, dont PAGODA, PINTADO (XVIIe siècle) et VERANDAH (XVIIIe siècle), d'où vient notre *véranda*.

d) *Mots d'origine slave.* — Mis à part de très rares termes pris directement au russe (COPECK, MAMMOTH) ou par l'intermédiaire du français (CALASH, de *calèche*, STEPPE) dans la seconde moitié du XVIIe siècle on ne note que peu d'emprunts aux langues slaves dans les deux siècles suivants. Au russe remontent ASTRAKHAN, KNOUT et UKASE (XVIIIe siècle), SAMOVAR, TROIKA et VODKA (XIXe siècle). Par ailleurs, l'anglais doit POLKA au tchèque par le canal du français et MAZURKA au polonais, par le français aussi. TUNDRA vient du lapon (finno-ougrien).

V. — Les langues orientales

Il existe peu d'emprunts à l'arabe ; ils se font souvent par le français, que ce soit au XVIIe siècle (MATTAMORE, MARABOUT, MINARET, pour ce dernier la source directe est peut-être l'espagnol), que ce soit au XVIIIe siècle (CARAFE, HOURI, GENIE, introduit par Smollett et grâce au succès des *Mille et Une Nuits*) ou au XIXe siècle (MARABOU, RAZZIA). Pour le reste on citera FELLAH et GHOUL au XVIIIe siècle. L'influence sémitique est plus réduite encore. KOSHER est pratiquement le seul terme adopté au XIXe siècle à côté de OOF, pris au yiddish.

Parmi le petit nombre d'emprunts intéressants aux autres langues orientales on se contentera de mentionner ceux qui viennent du persan (SHAWL, au XVIIIe siècle ; KHAKI et PURDAN au XIXe siècle, par le français) et ceux qui remontent au turc, soit directement (PASHA, XVIIe siècle), soit indirectement par le français toujours (ODALISQUE, XVIIe siècle ; CHIBOUK, lancé par Byron sous la forme *chibouque*, et FEZ, au XIXe siècle), soit enfin à la suite d'une longue migration à travers le slave, le hongrois et le français comme VAMPIRE au XVIIIe siècle.

Les termes pris aux parlers de l'Inde dans la

seconde moitié du XVIIe siècle ne se sont guère répandus dans la langue usuelle à l'exception de BUNGALOW et de MAHARAJAH, d'origine hindie, de PUNDIT et RANEE qui, par le hindi remontent au sanskrit. Selon Mary Serjeantson, l'anglais adopte trente-cinq autres mots au cours du XVIIIe siècle et surtout à partir de 1750-1756. Ils demeurent pour la plupart très spécifiques et n'ont que peu d'application en dehors du continent indien. Des quelques vocables (vêtements, plantes, textiles, etc.) connus de l'anglais moyen, SARI provient du hindi, JUTE du sanskrit par le bengali, JUNGLE du sanskrit par le hindi, BANDANNA du hindi par le portugais et PYJAMAS de l'ourdou. Au XIXe siècle l'anglais emprunte au hindi BANGLE, CHUTNEY, DINGHY, LOOT, PUTTEE et SHAMPOO, à l'ourdou NAINSOOK, et à un dialecte de la zone himalayenne de l'Ouest CASHMERE.

Si les apports du chinois sont rares au cours des deux siècles qui nous intéressent et concernent pour la plupart des objets typiquement chinois (WAMPEE (fruit), WHANGEE « canne en bambou », etc.), quelques-uns ont été adoptés par la langue courante. Parmi ceux-ci le mot TEA est sans doute le plus important. Son origine est le chinois de la région de Amoy, en face de Formose. Le terme *t'e* passe d'abord par le néerlandais *(tee)* avant d'être adopté en anglais vers 1650. Au XVIIIe siècle, ce sera le tour de PEKOE et de SOUCHONG, espèces de thé noir, de KETCHUP et de KOALIN (par le français). Du japonais proviennent SAKÉ (XVIIe siècle), MIKADO (XVIIIe siècle) et HARA-KIRI (milieu du XIXe siècle).

VI. — Les autres langues du monde

Après sa découverte par les Portugais au XVIe siècle et son exploitation par les Hollandais à partir de 1605, l'Australie

est occupée en 1770 par les Anglais qui y installent une colonie pénitentiaire (Nouvelle-Galles du Sud) à la fin du XVIIIe siècle. Les contacts avec la métropole sont donc limités et les termes empruntés peu nombreux. On retiendra surtout AMUCK (ou AMOK, cf. *to run amuck*) par le portugais, LAUNCH « chaloupe », par l'espagnol et le portugais, et ORANG-OUTANG, par le néerlandais, qui datent tous du XVIIe siècle. Pour le reste, les termes sont spécifiquement australiens.

Les relations commerciales avec l'Afrique expliquent également l'adoption de quelques vocables de ce continent au XVIIIe siècle comme CHIMPANZEE (Angola) et GNU (Afrique du Sud), TSETSE (Botswana, ancien Bechuanaland) au XIXe siècle. Mais on le voit, ces mots sont rares et ne concernent que des domaines réduits (zoologie, etc.). Il serait intéressant à ce sujet de rapprocher ces emprunts du développement des zoos au cours du XIXe siècle. Si depuis l'Antiquité, le Moyen Age et la Renaissance, ce genre d'expositions connaissait déjà un vif succès, la vogue s'en développa aux XVIIe-XVIIIe siècles jusqu'à la fondation du Jardin des Plantes à Paris (en 1793) et des museums d'histoire naturelle européens et américains. Les travaux de Darwin s'inscrivent dans ce contexte.

Nous nous contenterons d'indiquer ici quelques-uns des mots, rares d'ailleurs, pris aux langues du continent américain. Le lecteur rattachera lui-même ce phénomène, comme celui qui concerne l'Afrique, l'Australie, l'Orient, etc., à l'histoire économique et politique de la Grande-Bretagne (1). Très peu nombreux sont les termes qui proviennent alors de l'Amérique du Nord : CARIBOU (canadien), TOTEM (algonquin), empruntés au XVIIIe siècle sont pratiquement les seuls qui méritent d'être cités, à côté de IGLOO (esquimau) et de TOBOGGAN (canadien, par le français *tabaganne*) au XIXe siècle. Par contre, plusieurs mots sont issus de l'Amérique du Sud : la langue des Quechuas (Pérou) fournit PAMPA et PUMA au XVIIIe siècle ; à la même période le tupi donne TAPIOCA et TAPIR, l'astèque COCOA (par l'espagnol), le caraïbe CAOUTCHOUC et COLIBRI (par l'espagnol et le français), la langue des *Araucans* (Chili du Sud) PONCHO. Au XIXe siècle l'anglais emprunte encore COYOTE (à l'aztèque), CURAÇAO (à l'antillais) et QUININE (à la langue des Quechuas).

(1) Cf. H. GRIMAL, *De l'Empire britannique au Commonwealth*, coll. « Etudes anglo-américaines », A. Colin, 1971.

CHAPITRE VIII

TENDANCES MODERNES ET CONTEMPORAINES

I. — L'extension lexicale sémantique et fonctionnelle

a) *La porte demeure largement ouverte aux emprunts.* — Les apports étrangers ont contribué à désinsulariser l'anglais. Son vocabulaire est désormais celui d'une grande langue moderne. Il s'est élargi par de nouvelles adoptions qu'il doit à l'histoire politique et économique du pays, au développement des techniques, aux contacts commerciaux, culturels ou autres avec tous les continents. Bien qu'il soit impossible de rendre compte ici de la diversité et de la masse de ces emprunts au cours des XIXe et XXe siècles, il est indispensable de mentionner les principales filières d'importation lexicale depuis 1850.

Laissons de côté pour le moment les nouveautés d'origine latine et grecque (cf. p. 113) et jetons un coup d'œil sur les apports français. Tout dépend ici du milieu (journalistique, universitaire, artistique, technique, etc.) qui les emploie, car ces mots ont bien souvent une existence et une fréquence éphémères. Ces « gallicismes », dont beaucoup ne sont pas encore intégrés (cf. le *Shorter Oxford English Dictionary*, où le signe || précède de tels mots) et qui sont sentis comme étrangers, y compris dans leur prononciation approximative, correspondent souvent à un maniérisme de classe culturelle. Si tel universitaire par exemple utilise occasionnellement le mot CAUSERIE, beaucoup de personnes du même milieu et d'Anglais moyens lui préfèrent TALK ou CHAT selon le cas. Il en va de même pour AIDE-MÉMOIRE, AU COURANT, BALLON D'ESSAI,

BERCEUSE, CHIC, CROÛTON, ENFANT TERRIBLE, FLAIR, IDÉE FIXE, JEUNE PREMIER, NOUVEAU RICHE, PIED A TERRE, RAISON D'ÊTRE, empruntés au XIXe siècle et de BARRAGE « tir de barrage » (1916), BEAU GESTE (1922), COLLAGE (1919), DÉMENTI (1918), DÉTENTE (1908), JOIE DE VIVRE (1901), MAQUISARD (1944), POINTILLISME (1901). Par contre, un mot comme GARAGE, emprunté en 1902, prononcé ['gærɑʒ] et ['gæridʒ] est maintenant senti comme anglais au même titre que BÊTE NOIRE (1850), CRÊPE (1907), DRESSAGE (équitation, 1934), EXISTENTIALISM (1944), REPORTAGE (1939), etc. La date d'adoption ne fait rien à l'affaire comme on le voit, mais un mot a plus de chances de s'intégrer s'il appartient à la vie quotidienne ou traduit des préoccupations permanentes ou récurrentes, encore qu'il faille se garder d'affirmations hâtives et tenir compte des modes et des engouements. A côté donc d'adoptions actives (comme GARAGE), directement utilisables et indispensables, il existe des adoptions passives que seuls reconnaissent les membres de tel ou tel milieu bien que cette reconnaissance s'amplifie aujourd'hui grâce aux moyens de communication de masse (mass-media) et à l'extension ou à la vulgarisation de la culture.

Nous n'insisterons pas sur les apports de l'allemand (haut-allemand) ; ils sont souvent non intégrés et existent dans les autres langues européennes. Parmi les mots empruntés au XIXe siècle on peut citer : DACHSHUND, KINDERGARTEN, KIRSH, LAGER, LEITMOTIV, OHM, RUCKSACK, SEMINAR, ZEITGEIST, et au XXe siècle : BLITZ (1940, abréviation de BLITZKRIEG, 1939), ERSATZ, GAULEITER, GESTAPO, GESTALT (psycho., 1929), PANZER (1939), PUTSCH (alémanique, 1921), STALAG (1940), SWASTIKA (qui remonte au sanskrit « bien-être, fortune, chance » ; sens nazi : 1933), WEHRMACHT (1938), etc. Pour certains mots, il semble cependant possible de parler d'une semi-naturalisation au niveau national (BLITZ, ERSATZ, RUCKSACK) et d'une naturalisation effective au niveau de la langue des spécialités (ANGST, GESTALT, LEITMOTIV, OHM).

Par ailleurs, les emprunts à l'italien (BAROQUE, FIASCO, IRREDENTIST, MAFIA (Sicile), RISOTTO, SCENARIO, SPAGHETTI, VENDETTA (Corse), tous au XIXe siècle), à l'espagnol (CAFETERIA, TANGO, d'origine sud-américaine, au XXe siècle), au russe (BOLSHEVIK, PROGROM, SOVIET, au XXe), au tchèque (ROBOT, XXe), au hongrois (GOULASH, PAPRIKA,

XIXe siècle), au norvégien (SKI, XIXe siècle), à l'esquimau du Groënland (ANORAK), à l'arabe (SAFARI, XIXe siècle, par le souahéli), aux dialectes de l'Inde (DUM-DUM, POLO, XIXe siècle), au japonais (SAMURAI, TYCOON, XIXe siècle), au congolais (OKAPI, XXe siècle), à l'anglais d'Afrique du Sud (APARTHEID, 1949), à l'américain (BASEBALL, 1850, BAZOOKA, 1910, BLUES, 1921, BULL-DOZER, 1930), etc., se poursuivent de manière plus ou moins sporadique selon les besoins, les vogues, les événements politiques, les découvertes, les relations internationales.

b) *Les mots d'origine latine ou grecque.* — L'époque n'étant plus à l'emploi d'expressions latines comme EXEMPLI GRATIA (abrégée en *e.g.*), ID EST *(i.e.)*, AD HOC, VIDELICET (1464, *viz.*), EXTEMPORE (1553), AD LIBITUM (1705), AD NAUSEAM (1814), etc., qui sont les séquelles d'une rhétorique autrefois incontestée, il est inutile d'insister sur les tournures telles que FONS ET ORIGO (1897), STATUS QUO (1833 ; aujourd'hui nom d'un groupe de *pop music*), ou EX GRATIA (1920). De même l'adoption de termes latins authentiques ne touche que des domaines limités : technique (VIDEO cassettes), chimie (OLEUM, 1919, RADIUM, fin du XIXe siècle), physique (QUANTUM dynamics, 1927), botanique, etc.

Par contre, on assiste depuis le XIXe siècle et notamment de nos jours, à un accroissement important des termes scientifiques qui remontent à des termes latins ou gréco-latins comme ceci se passe aussi dans les langues des pays développés. Il s'agit ici d'un phénomène mondial et l'anglais adopte parfois des mots créés antérieurement dans d'autres langues (AEROPLANE, 1866, BATHYSCAPH, 1953, à partir du français ; ALLERGY, 1906, à partir de l'allemand, etc.). Les composés associent soit deux éléments d'origine grecque (ASTROPHYSICS, 1890, CAR-

DIOTONIC, 1953, IONOSPHERE, 1932), soit deux éléments d'origine latine (CONURBATION, 1937, PESTICIDE, 1950), soit un terme grec à un terme latin (TECHNICOLOR, 1916, THERMONUCLEAR, XXe siècle), ou *vice-versa* (IMMUNOLOGY, 1916). On relève aussi de nombreux types de créations hybrides où l'élément grec surtout ou latin précède le mot anglais (MICROFILM, AIR-BORNE, au XXe siècle) ou le suit (ANGLOPHILE, FOOTNOTE, au XIXe siècle). Dans ces domaines on peut dire que la composition est pratiquement illimitée, et l'enrichissement ne pourra aller qu'en s'accentuant avec les progrès des sciences et des techniques. Les préfixes et les suffixes d'origine latine ou grecque jouent également aujourd'hui un rôle extraordinairement fécond (AMBIVALENT, PREWAR, (the) INTER-WAR (years), POSTWAR, ANTISOCIAL, etc. ; CYBERNETICS, FINALIZE, LACHRYMATOR, etc.) et sont sans doute beaucoup plus productifs que certains suffixes anglais.

c) *La vogue de la composition et de la dérivation autochtones.* — Une des sources majeures des créations lexicales modernes est à coup sûr la composition à partir de termes anglais d'origine ou de mots acclimatés. Le rendement de ce procédé, qui caractérisait déjà l'anglais du Moyen Âge et des périodes ultérieures, s'avère être d'une remarquable efficacité dans la langue littéraire, journalistique et parlée. Il suffit de placer le déterminant (nom, adjectif, adverbe, etc.) devant le déterminé (TEENAGE, 1940, WELFARE STATE, 1945, UNITED NATIONS OFFICIAL, 1945, T SHIRT, vers 1970, (The) MIDDLE EAST WAR, NEWSREEL, The OUTSIZE SHOP, sur une vitrine de magasin « Les très grandes tailles », RADAR STATION, to be SHE-SICK, TOP SECRET, TWIN SET, etc.). A un moindre degré, on pourra juxtaposer un verbe et son objet (CEASE FIRE, 1859). Il ne fait pas de doute

que la composition du premier type rapproche considérablement l'anglais — et l'américain plus encore — des langues germaniques (cf. l'allemand) alors que certains traits l'en éloignent. La souplesse du système permet, si le contexte est clair, d'employer sans ambiguïté possible le premier élément d'un composé (RADIO pour *radio set*, TV pour *TV set*, ZIP pour *zip-fastener*), ou le dernier (PEN pour FOUNTAIN *pen*, RECORDER pour *tape recorder*, SPOON pour *tea spoon*). La forme ainsi réduite est suffisante tandis que la forme pleine est discriminante.

Par ailleurs, la dérivation se développe activement comme l'indiquent les bonnes grammaires de l'anglais moderne, grâce à la productivité de certains suffixes : en *-er* (COOKER « fruit ou légume qui cuisent facilement », HIPSTERS « pantalons taille-basse », STARTERS, hors-d'œuvre, plats pour commencer un repas, TEENAGER, à partir de *teenage*, FIRE EXTINGUISHER, etc.), en *-y* (AIRWORTHY, FINICKY, SEXY, 1928, the UNDER-FIFTIES, a WEEKLY), en *-ism* (APRIORISM à partir de *a priori*), en *-ist* (PACIFIST, XXe siècle), en *-ed* (the UNDER-PRIVILEGED classes), en *-ing* (PROGRAMMING « la programmation », TOWN PLANNING), en *-able*, *-ee*, etc. Il n'est pas rare que la langue crée spontanément par réduction ou rétroformation *(back formation)*, à partir d'un composé en *-er* ou en *-ing*, un verbe nouveau qui s'impose avec le temps. Par exemple, *typewriter*, qui remplaça au XIXe siècle (1875) le mot *type-writing machine*, a donné to TYPEWRITE ; *fire watcher*, 1940, est la base de FIRE WATCH, *housekeeping* de HOUSEKEEP. Un autre type fréquent de composé nominal résulte de la fusion d'un verbe et d'une postposition ou particule adverbiale. BLACK-OUT, CHECK-UP, HANG-OVER, PIN-UP, SIT-IN, WALK-OUT, etc., sont quelques-unes des nombreuses créations de ce siècle. Elles

s'ajoutent à la masse des composés verbaux de l'anglais contemporain comme HOLD UP, TURN OVER, dont plusieurs peuvent aussi avoir valeur de substantifs. Le composé BUILT-IN dans *a built-in microphone* « microphone incorporé » est calqué sur l'allemand *(eingebaut)* (1).

d) *Noms communs provenant de noms propres.* — Comme le français, qui tire de nombreux substantifs courants de noms propres (*bain-marie*, *calepin*, *champagne*, *fiacre*, *gaulliste*, *guillotine*, *mansarde*, *napoléon*, *poubelle*, etc.), l'anglais moderne a su puiser à cette source une liste relativement longue de mots usuels. A la série déjà ancienne qui comprend entre autres BEDLAM (XVIIe siècle, de Bethleem, prieuré londonien du XIIIe siècle, devenu asile d'aliénés), COLT (1852, du nom de son inventeur Samuel Colt), DUNCE (de Duns Scotus), GUY (« épouvantail », *What a guy !*, 1836, de Guy Fawkes ; le sens américain « type » date de 1896), JACK-OF-ALL-TRADES (de Jack), LYNCH (1811, de William Lynch, de Virginie), MACKINTOSH (1836, de Macintosh, chimiste de Glasgow, l'inventeur), MAUDLIN (de Mary Magdalene), SANDWICH (1762, de John Montagu, comte de Sandwich, joueur invétéré, célèbre pour les « sandwiches » au bœuf qui lui permettaient de rester à la table de jeu), SHERRY (de Xeres, maintenant Jeres, Espagne), SHRAPNEL (1804, du nom de l'inventeur, le général britannique H. Shrapnel), l'anglais moderne a ajouté BIKINI (1950, de l'île du Pacifique, théâtre des premières explosions atomiques depuis 1946), BOYCOTT (1880, du capitaine Charles Boycott, victime de l'Irish Land League), HOOVER (1927, du nom de la société qui fabriqua

(1) Pour ce type de composés, cf. A. G. KENNEDY, *The Modern English Verb-Adverb Combination*, Stanford University, 1920.

l'appareil), YPERITE (1917, de la ville d'Ypres, où le gaz fut employé pour la première fois), etc.

e) *Variations sémantiques.* — Alors que des mots ou des expressions s'usent et se démodent, on assiste parallèlement à une régénérescence de termes comme SHABBY, STINGY, TOUCHY, etc., autrefois condamnés par le Dr Johnson. De même SHAM et SNOB, considérés comme des vulgarismes au XVIIIe siècle, sont élevés au XIXe au rang de mots admis par la bonne société avant de se répandre dans la langue de tout un chacun. Par ailleurs, à l'opposé de la réduction sémantique au niveau de la langue usuelle (DOCTOR, pour le médecin, TO PARK, pour la voiture, GAS, pour le chauffage ou la cuisine) (1), il se produit un accroissement de la zone sémantique de nombreux mots au détriment de l'exactitude et de la précision, de la richesse lexicale aussi : extension logique ou contextuelle pratiquement illimitée (voir le sens de NICE par exemple dans *nice weather*, *nice people*, *nice shoes*, *it's nice of him*, etc. ; voir aussi LOVELY ; le mot CHANNEL s'applique entre autres, aux artères d'un pays *(channels of communication)*, aux communications téléphoniques, et à la télévision). Il en va de même pour *sick* qui s'applique aujourd'hui aux blessés (accidentés de la route par exemple) dans les hôpitaux. Ou encore il s'agit d'extension par analogie, en quelque sorte métaphorique : ZEBRA, terme de zoologie en 1600, se rapporte ensuite (1811) à certains objets zébrés (agate, châle, écharpe), puis en 1951 *(zebra crossing)* au passage réservé aux piétons sur la chaussée ; ORBIT, terme d'anatomie au XVIe siècle, prend aussi un sens astronomique au XVIIe siècle (à rattacher aux découvertes de Kepler) et s'applique de nos jours *(to orbit round*

(1) Cf. A. C. BAUGH, *op. cit.*, p. 373-376.

the moon) aux évolutions des cosmonautes et des astronautes.

f) *Les transferts catégoriels.* — R. W. Zandvoort (1) a bien mis en valeur le rôle joué par la « conversion » en anglais moderne. Il s'agit d'un véritable éclatement des barrières catégorielles qui fait qu'un substantif, un adjectif, un adverbe peuvent aussi équivaloir à un verbe (*a holiday* → to be HOLIDAYING ; *honeymoon* → to HONEYMOON ; *an orbit* → to ORBIT ; *top* → to TOP UP *a battery* — *savage* → to SAVAGE ; *narrow* → Road NARROWS (signalisation routière) — *down* → to DOWN tools), de même qu'un verbe ou un adverbe peuvent devenir substantifs (*to smoke* → a SMOKE — *yesterday* → all our YESTERDAYS (rétrospective de l'aviation à Heathrow « tous nos avions d'hier »), etc.

Ce procédé, déjà ancien — il est fréquent au XVIe siècle — connaît une vogue étonnante de nos jours au point de remettre parfois en question les distinctions catégorielles traditionnelles. Tout ceci est en passe de donner au vocabulaire anglais, qui tend à devenir plurifonctionnel, une physionomie résolument dépouillée. Un sens global s'attache ainsi à une sorte de mot racine dont la fonction grammaticale est pour ainsi dire préinscrite dans un ensemble plurivalent. Cette simplification du système apparaît comme l'une des grandes chances de l'anglais dans la compétition linguistique contemporaine.

II. — Le vocabulaire et la société anglaise d'aujourd'hui

a) *Vocabulaire et individus.* — Le vocabulaire actuel est révélateur d'une société en très forte

(1) *A Handbook of English Grammar*, Longmans, 2nd Edit., 1961, p. 265 s.

évolution. La rapidité des changements sociaux, l'aptitude des mots à naître, à se mouvoir d'une zone à une autre, à disparaître plus ou moins vite modifient sans aucun doute l'espérance de vie des éléments particuliers. Tel mot ou telle expression par exemple, datent et peuvent différencier aujourd'hui la langue des parents de celle de leurs enfants. SPIV (1939), très employé après la deuxième guerre mondiale, évoque le marché noir et n'est guère compris des jeunes d'aujourd'hui ; A QUEER FELLOW signifiait naguère « un drôle d'oiseau » alors que le mot *queer*, qui évoque inévitablement de nos jours un pédéraste, aurait pour un adolescent un sens très particulier (« un pédé ») qui rend malaisé l'emploi de l'expression ; TO SHAKE SOMEONE'S FLIPPER « serrer la cuiller à quelqu'un » est courant dans les années 30, il paraît vieillot et même abandonné de nos jours. La même remarque s'applique à A TOFF, A SWELL, A NOB, qui appartiennent à la langue populaire des années 20 ou 30. Tel mot est propre à une classe d'âge : SMASHING, A SMASHER s'entendent couramment dans la bouche des jeunes de 12 à 20 ans.

Par ailleurs, un vocable peut caractériser une classe professionnelle ou un type d'homme : AT THIS POINT IN TIME, américain d'origine, mais répandu aujourd'hui en Angleterre, AT THIS TIME AND PLACE tendent à remplacer *now* sur les lèvres efficaces des jeunes cadres, comme HOPEFULLY « si tout va bien », d'origine américaine, est un tic de langage des « énarques » anglais et, par extension, des jeunes gens dynamiques. YOU'VE HAD IT « Ton compte est bon ; Tu peux toujours courir » était propre au langage de la R.A.F. en 1940, de même que l'expression TO GO FOR A BURTON « passer l'arme à gauche » qui s'est ensuite étendue à la langue usuelle : *the car's gone for a Burton.* On s'apercevra aussi qu'il existe

des mots ou des expressions particuliers à certaines classes sociales. I'VE GOT A BONE IN MY LEG « j'ai un poil dans la main » appartient au parler populaire de la génération des plus de 60 ans ; FLIPPING (*a flipping good film* « bougrement bon ») est *lower middle class* au même titre que NOT HALF (*he didn't half cost me a packet to get the car repaired* « Ce qu'il m'a fallu comme pognon pour faire réparer la voiture ! »). Par contre, JOLLY GOOD SHOW, GHASTLY, SPLENDID, FRIGHTFULLY marquent un produit des *public-schools* ou traduisent une intention d'imiter une classe à l'abri des vicissitudes de la vie. Plus délicat à définir mais non moins réel est le langage typique du sexe féminin (EXQUISITE, GLORIOUS, LOVELY, I LOVE TO...) et du sexe masculin (A SILLY OLD BASTARD, BLOODY, BLEEDING — *the bleeding car won't go* — et les formules d'*understatement* comme IT'S RATHER INTERESTING, NOT BAD, etc.). Certains termes ou tournures appartiennent à la langue familière parlée (*he is* UNWELL, POORLY, au lieu de *sick* ; IN-LAWS « beaux-parents, belle-famille »), au parler dialectal (GROTTY « crasseux, mal fichu », cf. le film *Le Limier* ; STONK « pillonner », terme d'artillerie, 1944).

On assiste également à une véritable promotion de l'argot. De nombreux termes étaient jadis typiques du *slang*, qui sont maintenant usuels (BLACKGUARD, COX, FUN, PRIG, SIMPER, TRIP). On imite parfois cet idiome varié quelle que soit la classe sociale dont on se réclame et tout le monde connaît et emploie le cas échéant par jeu, par snobisme ou simplement pour être de son temps *Got a* WEED ? (« Tu as une cigarette ? » — notre ancien « sèche », aujourd'hui remplacé entre autres, par « une pipe », etc.), A SQUARE « un cave », AN EGG-HEAD « un intellectuel », AN OLD GEEZER « un vieux croulant ». La mode lance des mots comme la publicité, elle-même si fertile en créations lexicales et en formules originales, lance des produits. OMBUDSMAN aura peut-être plus longue vie que notre « médiateur ». Une étude approfondie mériterait d'être entreprise sur cette situation mouvante. Elle devrait intéresser tous ceux qui se soucient d'explorer les relations entre la langue anglaise et la société d'aujourd'hui (1).

b) *Langue, administration et technique.* — La langue officielle, qui s'étend de nos jours grâce à l'emprise des organismes de toutes sortes et à l'administration, préfère souvent les mots d'origine latine ou française (CAUTION traffic entering from left, sur une autoroute) au vocabulaire plus simple de la langue sans prétention (MIND the step). Un coiffeur londonien choisit, comme nos « artistes capillaires », de s'appeler HAIR-STYLIST plutôt que *hair dresser*. La plaque d'un chirurgien-dentiste mentionne que le DENTAL SURGEON que l'on va consulter n'est pas un simple arracheur de dents. *Dentist* est considéré comme trop bassement professionnel. Le *postman* lui-même est devenu un DISTRIBUTION OFFICER (nos fameux préposés) et la *charwoman* de la société d'abondance une HOUSEHOLD HELP. Le langage de la signalisation routière (DUAL CARRIAGE ; OTHER ROUTES « autres directions ») affectionne la même recherche lexicale. A la limite, la préciosité de certaines compagnies de transport *(Passengers are kindly requested to vacate their tables on completion of their meals)* rappelle le snobisme de certains milieux intellectuels. Au rendez-vous de la technique le vocabulaire s'enrichit constamment de mots ou

(1) Nous remercions M. Denis Keen, maître-assistant à la Sorbonne, qui a bien voulu relire la section qui précède et nous faire d'utiles suggestions.

d'acceptions (FLYOVER : Hamersmith Flyover ; ROUNDABOUT : Hogarth Roundabout). TELEVISION (1909) inspire TELEVISE, TELEVISOR, TELECAST, TELECASTER, sur BROADCAST, BROADCASTER (aujourd'hui NEWCASTER, inspiré de l'américain). Depuis la découverte d'Edison l'industrie du disque et, à sa suite, celle de la bande magnétique ont développé le vocabulaire spécialisé ou accru les aires sémantiques dans ce domaine (PHONOGRAPH 1877, GRAMOPHONE 1884, PICKUP 1926, à côté de RECORD (RECORDER, RECORDING, etc.), STEREOPHONIC SYSTEM, TAPE, THERMOPLASTIC, CYLINDER, GROOVE, etc.). Il en va de même en matière de fibres synthétiques où CELLOPHANE (1921), RAYON (1924) furent suivis de NYLON (un polyamide), TERYLENE et DACRON (des polyesters), ORLON (un acrylique), etc. La langue des affaires, de la microéconomie ou de la macroéconomie reflète et exprime au même titre que la langue de la politique, du journalisme, des mass media en général, l'évolution de la Grande-Bretagne et, à travers elle, celle du monde moderne. Des voyages sur la lune (PROBE, SPACE-CAPSULE, etc.) aux obsessions de l'écologie et de la pollution (POLLUTE, DEPOLLUTER, etc.), le vocabulaire se modifie au rythme des rêves et des angoisses de notre temps. Dans d'autres secteurs, on voit se développer tout un vocabulaire spécifique, qu'il s'agisse d'aménagement du territoire (TOWN AND COUNTRY PLANNING), de délinquance juvénile (A DELINQUENT YOUTH, etc.) ou d'éducation des handicapés physiques (A HANDICAPPED MAN).

c) *Abréviations, initiales, contractions, onomatopées, néologismes.* — L'un des traits les plus typiques de l'anglais moderne et contemporain est son emploi massif des abréviations. La plupart passent d'abord par la langue parlée familière avant de s'imposer dans la langue commune tandis que la forme non tronquée continue souvent à coexister au niveau officiel, administratif, commercial, etc. La naissance de ces abréviations est dans bien des cas postérieure de quelques années à celle du mot plein. COKE paraît vers 1909 alors que *coca-cola* date de 1887. Ceci est vrai pour BIKE *(bicycle)*, BUS *(cabriolet)*, FRIDGE *(refrigerator)*, FLU *(influenza)*, GENTS *(gentlemen)*, HANKY *(handkerchief)*, PANTS *(pantaloons)*, PEP (« énergie », de *pepper*), PHONE *(telephone)*, PUB *(public house)*, QUINS *(quintuplets)*, TELLY *(television)*. La vogue des abréviations en *-er* : DINER (pour *dining-car*), SLEEPER (pour *sleeping-car*), etc., est au moins aussi grande et aussi imprévisible que celle des abréviations en *-ie(s)* : TALKIE (pour *talking picture*, sur MOVIE), UNDIES *(underclothes)*, qui envahissent les magasins et notamment les rayons de lingerie féminine ou les kiosques (*Creepy* et *Eerie* sont deux titres d'illustrés de l'épouvante et de l'étrange).

Le culte des initiales est une autre manie de notre époque pressée et efficace. Certaines sont lexicalisées, c'est-à-dire qu'elles se prononcent comme si elles constituaient des mots réels : NASA *(National Aeronautics and Space Administration)*, NATO (= OTAN), OXFAM, SEATO, SHAPE, UNESCO, UNICEF, WAAF, etc. Dans le plus grand nombre des cas, les initiales se prononcent séparément : B.A. *(Bachelor of Arts)*, the GPO *(General Post Office)*, the IBA *(the Independent Broadcasting Authority)*, an M.P. *(Member of Parliament)*, a PHD., an R.C. *(a Roman Catholic)*, the R.S.P.C.A. *(the Royal Society for the Prevention of Cruelty to Animals)*, the TUC *(Trades-Union Congress)*, a V.I.P., the Y.H.A. *(Youth Hostel Association)*, etc., tandis que l'initiale précède un mot non abrégé

dans D-DAY (6 juin 1944), V-DAY (8 mai 1945), V2s (les V2 allemands), X-RAYS, etc.

Les contractions jouissent d'un succès variable. PARATROOPS, plus tard PARATROOPERS, provient du composé *parachute troops*, SMOG (1905) est issu de *smoke* + *fog*, cf. le surnom de *Smog City* donné à Los Angeles. Elles naissent un peu au hasard des circonstances (cf. OXBRIDGE, de *Oxford* + *Cambridge*) et doivent parfois leur origine à la plume fantaisiste d'écrivains (Lewis Carroll crée CHORTLE « glousser de plaisir », amalgame de *to chuckle* et de *to snort*).

Parallèlement les onomatopées pullulent en anglais et sont vite incorporées au vocabulaire. Ainsi *hush !* est devenu la base d'un substantif (A HUSH « un silence ») et d'un verbe (TO HUSH « calmer, faire taire »). Mossé (1) cite entre autres mots issus sans doute d'interjections : BUMP, CRUNCH, DASH, FLAP, FLIP, FLOP, SCRATCH, SCREAM, SLUSH, SMASH, SPLASH, SQUEAK, etc.

Quant aux néologismes de toutes espèces, leur histoire est souvent inconnue ou obscure. BLIZZARD (1870) semble avoir été inspiré par *blow*, *blast* ou *blaze*, le suffixe péjoratif *-ard*, d'origine française, et au-delà, vieux-haut-allemande *(-hart)*, traduisant l'excès, le dégoût comme dans *dastard*, *drunkard*, *niggard*, *stinkard*, etc. TEDDY BEAR remonte à Théodore Roosevelt, président des Etats-Unis de 1901 à 1909 ; TEDDY-BOY est une référence à la mode vestimentaire qui sévissait sous Edouard VII (1901-1910), mode imitée par une génération de jeunes gens après la deuxième guerre mondiale. Mais on ignore toujours l'origine exacte de GOLLYWOG par exemple.

(1) *Op. cit.*, p. 153.

CONCLUSION

L'INFLUENCE AMÉRICAINE

Nous ne donnons ici qu'un aperçu (1). Indépendamment de l'orthographe, de la phonétique, de la grammaire, il existe une différence très sensible entre l'anglais britannique et l'américain du point de vue du vocabulaire. Parmi les très nombreuses divergences on citera : angl. CORN « blé »/am. WHEAT ou GRAIN, AUTUMN/FALL, FLAT/APARTMENT, LETTER-BOX/MAIL-BOX, LIFT/ELEVATOR, LORRY/TRUCK, LUGGAGE/BAGGAGE, MAIZE ou INDIAN CORN/CORN, TO POST/TO MAIL, PAVEMENT/SIDEWALK, PETROL/GAS(OLINE), RAILWAY/RAILROAD, etc. Le voyageur qui connaît l'anglais aura donc soin de s'informer sur les particularités du lexique américain s'il envisage d'entreprendre un voyage aux Etats-Unis. S'il veut traduire *c'est dommage*, le britannique *it's a pity* et à plus forte raison *it's a thousand pities* fera presque toujours rire un Américain, qui emploie, lui (IT'S) TOO BAD. Par contre, il sera surpris d'entendre son interlocuteur américain employer I GUESS dans le sens de *I think*.

Toutefois la situation lexicale a beaucoup évolué au cours des dernières années et les contacts de toutes sortes entre Anglais et Américains (radio, té-

(1) Le lecteur qui s'intéresse à cette question trouvera de plus amples détails dans A. C. BAUGH, *op. cit.*, p. 406-465 et, s'il veut étudier l'anglais-américain, il se reportera avec profit à G. J. FORGUE et R. I. MCDAVID Jr., *La langue des Américains*, Aubier, 1972, qui contient une bibliographie utile et que nous recommandons.

lévision, cinéma, organismes divers, commerce, etc.) ont eu pour effet de niveler un grand nombre de ces différences. NEWCASTER s'est acclimaté en Angleterre au même titre que MOVIE. Il existe un prestige réel de l'américain qui se confond parfois avec un certain snobisme. Inutile de parler de DOPE, HIGH BROW, JAZZ, LYNCH, TELEPHONE, TYPEWRITER, qui sont devenus anglais après avoir été américains. Si, parmi les mots-valises *(portmanteau-words)*, TRAVELOGUE « récit de voyage » *(travel + monologue)*, OILLIONAIRE « magnat du pétrole » *(oil + millionaire)*, SLANGUAGE « argot » *(slang + language)* sont typiquement américains, MOTEL *(motor + hotel)* est couramment utilisé Outre-Manche et appartient même à la langue internationale.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Outre les titres mentionnés dans l'ouvrage le lecteur trouvera des indications utiles dans :

BAUGH (Albert C.), *A History of the English Language*, New York, 1935 ; London Edition, Routledge & Kegan Paul, 1951, 2nd edit. revised, 1959.

EKWALL (Eilert), *The Concise Oxford Dictionary of English Place-Names*, Oxford, The Clarendon Press, 1936, 4th edit., 1960.

FOSTER (Brian), *The Changing English Language*, Harmondsworth, Penguin Books, 1970.

MOSSÉ (Fernand), *Esquisse d'une histoire de la langue anglaise*, coll. « Les langues du monde », I.A.C., Lyon, 1947 (excellente bibliographie).

MURRAY (James), BRADLEY (Henry), CRAIGIE (W. A.), ONIONS (C. T.), ed., *New English Dictionary on Historical Principles*, Oxford, The Clarendon Press, 1888-1933.

ONIONS (C. T.), ed., *The Oxford Dictionary of English Etymology*, Oxford, University Press, 1966.

PARTRIDGE (Eric), *A Dictionary of Historical Slang*, Abridged by Jacqueline SIMPSON, Penguin Reference Books, 1972.

POTTER (Simeon), *Our Language*, Harmondsworth, Pelican Books, 1950 (bonne bibliographie).

SERJEANTSON (Mary S.), *A History of Foreign Words in English*, London, Routledge & Kegan Paul, 1935, 2nd impression, 1961.

SHEARD (A.), *The Words We Use*, The Language Library, 1954.

Shorter Oxford Dictionary (abrégé du *N.E.D.*), même éditeur.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION. — **Le cosmopolitisme lexical de l'anglais** 5

ABRÉVIATIONS ET SYMBOLES 6

CHAPITRE PREMIER. — **Les origines** 7

CHAPITRE II. — **Le fonds latin. De l'armée romaine à l'Eglise romaine** 28

CHAPITRE III. — **Le passage des Vikings**..... 36

CHAPITRE IV. — **La conquête de Guillaume : Albion à l'heure française** 47

CHAPITRE V. — **Avant la Renaissance** 65

CHAPITRE VI. — **La Renaissance**..... 72

CHAPITRE VII. — **De la Révolution parlementaire au lendemain de la Révolution industrielle (1642-1850)** 97

CHAPITRE VIII. — **Tendances modernes et contemporaines** 111

CONCLUSION. — **L'influence américaine** 125

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE 127

1974. — Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Vendôme (France)
ÉDIT. N° 33 287 IMPRIMÉ EN FRANCE IMP. N° 24 049